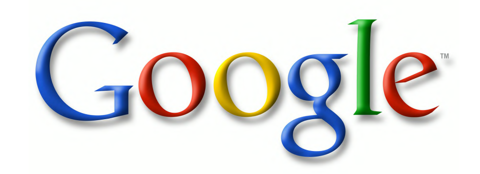
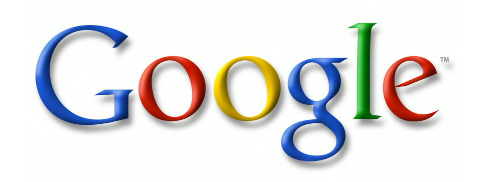
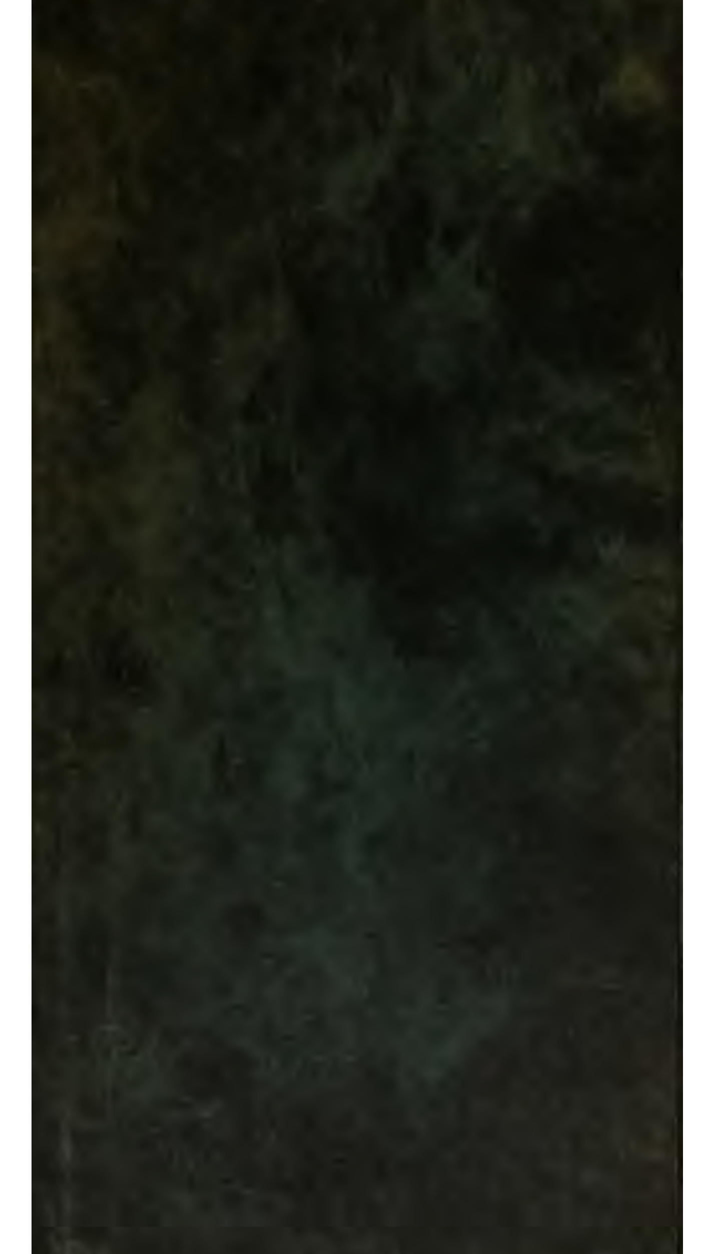
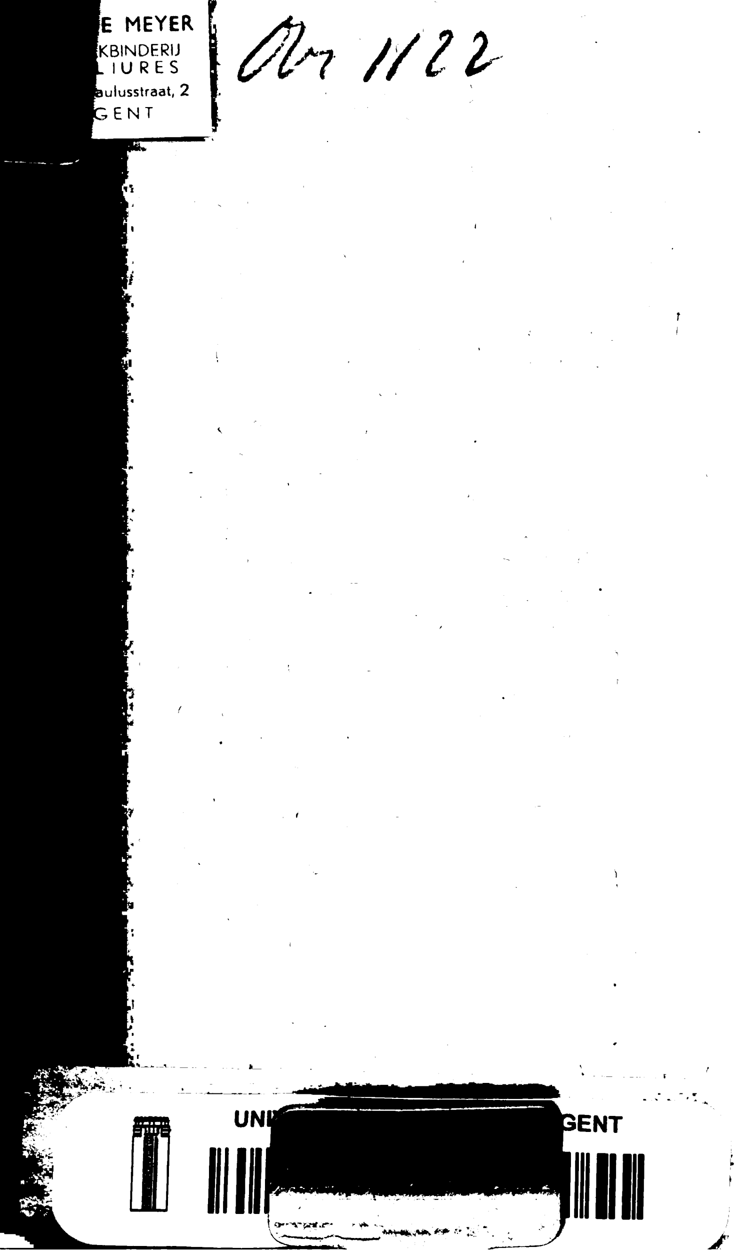







E MEYER
KBINDERIJ
LIURES
aulusstraat, 2
GENT
Ar 1122
UN[redacted]GENT

HISTOIRE
DES GUERRES
DE FLANDRE.

TOME SECOND.

HISTOIRE DES GUERRES DE FLANDRE,

PAR LE CARDINAL

BENTIVOGLIO,

Traduite de l'Italien par M. LOISEAU l'aîné, Chanoine de l'Eglise d'Orléans.



TOME SECOND.



A PARIS,

Chez DESAINT, Rue du Foin Saint-Jacques.

M. DCC. LXIX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



HISTOIRE DES GUERRES DE FLANDRE.



LIVRE VIII.

SOMMAIRE.

Départ de deux Escadres pour secourir Middelbourg. La petite Escadre est détruite par les rébelles. Middelbourg se rend. Nouvelles intrigues du Prince d'Orange & du Comte Louis de Nassau en Allemagne. Leurs projets. Louis conduit une troisième armée en Flandre. Préparatifs du Commandeur pour s'y opposer. Différentes escarmouches auprès de Mastreicht. Marche des deux armées. Les Royalistes 1574.

mettent l'ennemi dans la nécessité de combattre. Plan de bataille de d'Avila. Disposition des rébelles. Bataille de Mooch. Les rébelles sont battus. Conséquences de cette victoire pour le parti du Roi. La mutinerie des Espagnols la rend infructueuse. Détails à ce sujet. Forme de la discipline parmi les mutins. Leur but. Fonctions & autorité de leur Elu. Difficulté de les appaiser. On les satisfait. La flotte du Roi est détruite en Zélande. Courses du Prince d'Orange en Gueldres. Vitelli est envoyé à Bois-le-Duc. Il réduit plusieurs villes en Hollande. Nouvelle amnistie publiée par Requesens. Commencemens d'une négociation avec les rébelles sans aucune réussite. Siège de Leyde. Description de cette Ville. Précautions des rébelles contre l'attaque. Les Royalistes s'emparent des postes d'Alfen & de Masencluse. Leyde est étroitement bloquée par les assiégeants. Les assiégés ne perdent point courage. Assemblée des Etats de Hollande pour traiter du secours de Leyde. Avis de l'Amiral Boisot. On inonde les environs de la Ville. Les Hollandois arment pour la secourir. L'inondation facilite le secours. Le siège est levé.

REQUESENS n'eut pas plutôt pris les rênes du Gouvernement, qu'il songea à délivrer Middelbourg (1). Il étoit résolu d'y employer les plus puissans efforts. Mondragoné, qui commandoit dans cette Place, n'avoit pas cessé de solliciter du secours, & depuis peu il venoit de protester contre tout ce qui pourroit arriver des délais qu'on lui faisoit essuyer, & avoit déclaré hautement, que si l'on ne pourvoyoit incessamment à sa situation, il seroit forcé de se rendre. Il manquoit de vivres ordinaires. Il avoit même épuisé les aliments les plus grossiers. Le Commandeur fit armer en diligence deux Escadres pour ravitailler plus aisément la place par les deux bras de l'Escaut. La première, qui étoit composée de bâtiments légers, devoit suivre le bras le moins profond & le plus étroit qui coule de Berg-op-zoom, & retient le

(1) Un des premiers actes de l'administration de Raquesens fut de faire abattre le monument que le Duc d'Albe avoit élevé à son orgueil. Il en envoya le modèle en Espagne.

LIV. VIII. An. 1574

nom du fleuve. La seconde étoit plus considérable par la force de ses vaisseaux, & elle devoit entrer dans le Hont, qui est l'autre bras de l'Escaut, & a beaucoup plus de largeur & de profondeur. Le Commandeur voulut veiller lui-même à cet armement. Il se transporta pour cet effet à Anvers, & il hâta si fort les travaux, que les deux divisions purent partir sur la fin de Janvier. Beauvoir, Amiral de Zélande, devoit conduire l'entreprise ; mais il tomba malade, & fut remplacé par le Seigneur de Glimes, que l'on fit Vice-Amiral. D'Avila commanda néanmoins la grande Escadre, & Glimes ne se réserva que la plus foible. Ce dernier embarqua avec lui le Mestre-de-Camp Romero, aux ordres duquel étoient les troupes qu'il avoit à bord. L'on avoit garni les deux Escadres d'Espagnols & de Wallons ; mais les premiers s'y trouvoient en bien plus grand nombre. D'Avila sortit heureusement d'Anvers & entra dans le Hont. De son côté Glimes mit à la voile à Bergh ; & Requesens, qui avoit voulu être témoin de son départ, le suivit sur la digue de l'Escaut jusqu'à Sacherlo, village situé vis-à-vis du château de Romers-

val, qu'on trouve sur la rive opposée. Glimes s'y arrêta; & pour éviter les bancs de sable qui gênent la navigation du fleuve dans cette partie, il y attendit la haute marée.

Les ennemis étoient très instruits du projet, des détails & de tous les mouvements de la flotte Royale. Ils l'avoient appris au moyen des intelligences qu'ils s'étoient conservées dans toutes les Provinces, & sur-tout dans les cantons maritimes où le penchant & la faveur du peuple s'étoient déclarés d'une manière surprenante pour le Prince d'Orange. On fut même persuadé qu'il avoit gagné plusieurs des principaux pilotes employés par les Espagnols. Quoi qu'il en soit, Louis Boisot, Amiral de Hollande, qui commandoit la flotte des rébelles, s'avança jusqu'à Romersval pour fermer le passage aux Royalistes. Les vaisseaux des Hollandois étoient plus forts & en plus grand nombre. Le Vice-Amiral, qui connoissoit tout leur avantage, n'osoit les attaquer; mais, soit transport de courage dans Romero, soit inexpérience dans la marine, soit plutôt nécessité de risquer le combat, parce qu'on ne pouvoit plus différer

Liv. VIII. An. 1574

le secours, & que l'Escadre de Glimes conduisoit le convoi de munitions de bouche le plus considérable, Romero fut d'avis de livrer bataille, quoi qu'il en pût arriver. Le Vice-Amiral s'avança donc sur l'ennemi; mais son vaisseau vint à échouer, ainsi que plusieurs autres bâtiments qui le suivoient de plus près. Les ennemis profitèrent de ce malheur, qui parut moins l'effet d'un accident que d'une trahison préméditée par les pilotes que le Prince d'Orange avoit mis dans ses intérêts. Ils investirent aussitôt de toutes parts les Royalistes, & firent pleuvoir sur eux du haut de leurs ponts, qui les dominoient, une grêle épaisse de coups d'arquebuse, d'artillerie & de feux d'artifice. Le Vice-Amiral en fut embrasé. En vain on s'efforça d'arrêter le progrès des flammes, elles s'étendirent de tous côtés, & bientôt on le vit couler à fond, sans qu'on pût savoir auquel des deux éléments du feu ou de l'eau on devoit attribuer sa perte. Romero accourut à son secours avec l'Amiral & quelques autres bâtiments; mais son courage ne servit qu'à le couvrir de gloire. Lui-même en bravant le péril pensa y succomber.

Le feu ayant gagné son vaisseau, ce brave Capitaine ne trouva d'autre moyen de se sauver que de se jetter à la nage. Un grand nombre de navires enveloppés dans ce malheur furent, ou consumés, ou submergés. Le reste de la flotte tomba entre les mains des ennemis, qui remportèrent la plus brillante victoire. Elle fut d'autant plus complette que les vainqueurs eurent pour témoin de leur triomphe le Gouverneur lui-même. Arrêté sur la digue de Sacherlo, il eut le chagrin de voir détruire en même temps sa flotte & ses espérances, & de prévoir que ce désastre auroit des suites encore plus funestes. Glimes périt avec plusieurs Officiers Espagnols & Wallons. Plus de huit cents soldats de l'une & de l'autre nation eurent le même sort.

Après la défaite de cette Escadre, d'Avila ne pensa qu'à s'éloigner & à sauver celle qu'il commandoit. Il fut poursuivi par les rébelles, & n'eut pas peu de peine à entrer dans Tergoës, d'où il trouva moyen de regagner Anvers. Telle fut la malheureuse issue du secours de Middelbourg. La reddition de cette place importante en fut l'effet. Mondragoné, qui n'avoit plus d'espé-

rance qu'on pût faire de nouvelles tentatives pour secourir la place, & qui d'ailleurs étoit dans une situation à ne pouvoir plus attendre, capitula presqu'aussitôt, & obtint les honneurs de la guerre. Armuiden se rendit à l'exemple de la capitale, & les rébelles se trouvèrent maîtres de l'isle entière de Valcheren. Ces conquêtes, qui avoient été l'objet de leurs vœux les plus ardents, augmentèrent beaucoup leurs espérances. Ils se flattèrent qu'elles entraîneroient celle du reste de la Province.

LIV. VIII.
An. 1574
18 Février.

A peine les Zélandois venoient de porter ce coup terrible aux affaires du Roi, que le Gouverneur découvrit qu'on étoit menacé de nouveaux & de plus grands dangers dans l'intérieur des Provinces. On se rappelle que le Comte Louis de Nassau après la prise de Mons avoit laissé le Prince d'Orange en Hollande, & étoit retourné en Allemagne. Il ne s'y étoit pas tenu tranquille. Se livrant au contraire à son goût pour la faction, & plus encore aux impressions qu'il recevoit de son frère, il avoit renoué dans l'Empire diverses intrigues, afin de rentrer une troisième fois en Flandre à la tête d'une armée.

Les malheurs de la seconde invasion du Prince lui avoient moins attiré le mépris des Allemands, qu'ils n'avoient excité leur commisération. D'ailleurs les triomphes de l'Espagne en rendant sa puissance plus formidable à ses voisins, avoient fortifié la jalousie qu'elle leur inspiroit. Orange profitoit de ces dispositions ; il savoit employer tour-à-tour auprès d'eux les ressorts de la crainte & de l'espérance. Il faisoit valoir la bonté de sa position en Hollande & en Zélande. Il représentoit qu'il lui seroit facile de la rendre meilleure, non-seulement dans ces deux Provinces, mais dans le reste des Pays-Bas, si on l'aidoit de quelques secours. La mutinerie des Espagnols, la levée du siège d'Alcmaër, la défaite du Comte de Bossu, le départ du Duc d'Albe ; toutes ces circonstances donnoient une nouvelle force à ses insinuations. Il animoit de toutes parts ses partisans au-dedans & au-dehors de la Flandre, & tâchoit de les faire contribuer à la nouvelle expédition que projettoit son frère.

» Albe est parti, disoit-il, mais la
» Flandre n'est pas libre. Le mépris
» du Roi pour la Nation, & sa volonté

LIV. VIII. An. 1574.

» inflexible de la soumettre au joug
» du despotisme ne pouvoient se dé-
» clarer avec plus d'évidence que par
» le choix de Requesens. Vendu com-
» me le Duc aux faveurs de la for-
» tune, il gouvernera ces Provinces
» avec le même esprit. Nous n'avons
» fait que changer de tyran. Reque-
» sens sous un extérieur moins dur &
» sous des dehors moins austères cou-
» vre le même orgueil & d'aussi per-
» nicieux desseins. Tant que l'Espa-
» gnol emploiera la force des armes,
» il faut se défier des pièges cachés
» sous la fausse douceur de ses paro-
» les. Qu'il fasse sortir du sein de la
» Flandre ces troupes étrangères qui
» la déchirent. Qu'il renverse ces ter-
» ribles citadelles qu'il a élevées pour
» assurer l'esclavage de ses Provinces.
» Qu'il ne ravisse plus le bien de ses
» peuples par d'odieux impôts. Qu'il
» abolisse ces Edits rigoureux qui op-
» priment la liberté des consciences.
» Enfin qu'il nous rende nos pro-
» pres loix, & qu'elles ne soient plus
» souillées du mélange des loix étran-
» gères; l'Espagnol pourra alors mé-
» riter notre confiance. Mais c'est en
» vain que nous éleverions nos voix

» à cet égard ; la tyrannie parle plus
» haut & veut poursuivre ses projets. Liv. VIII.
» Qui voudra aller abaisser à ses pieds
» une tête humble & soumise ; ou plu- An. 1574
» tôt qui ne voudra pas, à l'exem-
» ple de la Hollande & de la Zélande,
» secouer le joug, & n'obéir plus qu'à
» des Magistrats citoyens ?

» D'ailleurs, le nouveau Gouver-
» neur ne connoît point son armée
» & n'en est point connu. Peu expé-
» rimenté dans l'art de la guerre, il
» vient commander des troupes mal
» disciplinées. Le soldat Espagnol est
» encore aigri & prêt à se mutiner. Les
» troupes des autres nations sont mé-
» contentes & ne peuvent être payées.
» La Monarchie d'Espagne trop vaste,
» trop divisée succombe sous son pro-
» pre poids. Ses forces sont trop épui-
» sées pour soutenir long-temps la
» guerre en Flandre. Si les Flamands
» savent profiter de l'occasion & se
» réunissent, si leurs voisins veu-
» lent s'intéresser à leur cause, l'on
» verra bientôt l'administration des
» Pays-Bas rétablie dans son ancienne
» forme, & la première félicité dont
» ils jouissoient réparer leurs malheurs
» passés. Sans cette ligue nécessaire,

Liv. VIII. An. 1574

» les Flamands divisés entr'eux, abandonnés de leurs alliés, tomberont à jamais sous le pouvoir superbe & tyrannique de l'Espagne, & ne pourront plus recouvrer leur liberté. »

Tels étoient les discours que le Prince s'efforçoit de répandre en Flandre & dans les pays voisins. C'étoit sur-tout en Allemagne qu'il tramoit ses intrigues, que les hérétiques de France & d'Angleterre ne cessoient de fomenter. Le projet des deux frères étoit bien combiné. Louis devoit entrer en Flandre par les frontières d'Allemagne avec une armée puissante; & le Prince quittant la Hollande devoit le joindre aussitôt avec les troupes de la nation. Ils s'étoient ménagé dans cette vue en divers endroits des intelligences sures. Louis comptoit beaucoup sur celles qu'il avoit dans plusieurs villes où on pouvoit lui faciliter le passage des rivières qu'il avoit à traverser. Il souhaitoit sur-tout de se rendre maître de Mastreicht. Cette ville, qui est sur la frontière de l'Empire, a un pont sur la Meuse, & pouvoit en effet favoriser beaucoup son irruption.

Louis ayant donc réussi à former une

armée, se mit en marche au commencement de Février. La saison étoit rigoureuse ; mais la situation difficile où se trouvoit le Gouverneur, qui avoit à repousser en même temps les efforts du Prince d'Orange & les entreprises de ses partisans, étoit pour Nassau une conjoncture favorable dont il vouloit profiter. Il passa rapidement le Rhin & la Moselle, & s'approcha de la Gueldres dans l'intention de traverser la Meuse & de pénétrer en Brabant pour joindre son frère. Son armée étoit, suivant l'opinion commune, de sept mille hommes de pied & de trois mille chevaux. Les Allemands en composoient la plus grande partie, comme dans les invasions précédentes. Ces troupes étoient animées de l'espoir des plus heureux succès, & comptoient que le riche butin qu'elles alloient faire les dédommageroit avec usure des pertes qu'elles avoient essuyées. Le Général les entretenoit dans ces brillantes idées, leur montroit ses desseins & ceux de son frère sous le point de vue le plus favorable, & leur promettoit les conquêtes les plus faciles.

L'entreprise du Comte Louis de Nassau fut si prompte, que Requesens en

Liv. VIII. An. 1574

ignoroit les préparatifs lorsqu'il en apprit l'exécution. Consterné d'une nouvelle si importante, il ne savoit quel parti prendre. Son armée étoit considérablement affoiblie, & il ne pouvoit faire face aux deux frères en même temps. Réunir ses troupes & les opposer à Nassau pour défendre les frontières du côté de la terre, c'étoit abandonner les côtes de la mer au Prince d'Orange; les diviser, sembloit un plus mauvais moyen de déconcerter les desseins des deux frères. D'ailleurs il étoit encore très embarrassé de faire marcher son armée. Il craignoit qu'elle ne voulût pas sortir de ses garnisons sans exiger au moins une partie de la solde qui lui étoit dûe. Il n'étoit pas en état de la payer. Les nouvelles levées qu'il avoit à faire pour renforcer son armée, entraînoient des dépenses considérables. L'argent qu'il recevoit d'Espagne ne lui suffisoit pas, & il avoit le chagrin de voir la Flandre plus éloignée que jamais de vouloir suppléer par quelques secours à ses pressants besoins. Il jugea à propos de consulter sur toutes ces difficultés ses principaux Capitaines, & forma enfin son plan de défense. Il retint Vitelli auprès de sa per-

ſonne, & réſolut de ne pas s'éloigner d'Anvers que menaçoient particulièrement les ſourdes menées du Prince. Il laiſſa en Hollande un corps de troupes aſſez fort pour y conſerver les conquêtes de l'année précédente, & s'y tenir ſur la défenſive. Le reſte de l'armée eut ordre de marcher en toute diligence vers la Meuſe ſous le commandement de Sanche d'Avila, pour mettre en ſureté les places du Roi dans cette partie, & fermer le paſſage de cette rivière au Comte Louis. On expédia en même temps les ordres néceſſaires pour former de nouveaux régiments en Franche-Comté, dans les Provinces Wallones & dans les Pays catholiques de l'Allemagne les plus voiſins. Le temps preſſoit néanmoins. Il fallut tirer les vieux corps des garniſons où ils étoient établis. On y réuſſit. Ils ſe contentèrent des eſpérances qu'on leur donna de les payer inceſſamment.

Pendant qu'on faiſoit ces diſpoſitions, le Comte Louis avançoit. Il étoit campé auprès de Maſtreicht, & il attendoit que les intelligences qu'il s'étoit ménagées dans cette Ville lui

Liv. VIII. An. 1574.

en ouvriſſent les portes. Mais Requeſens, qui avoit ſoupçonné ſon projet, y avoit dépêché Bernardin de Mendoza avec quelques compagnies de cavalerie & d'infanterie. Bientôt toutes les troupes du Roi qui avoient ordre de s'y aſſembler s'y trouvèrent réunies. D'Avila y arriva au commencement de Mars. Maſtreicht fut maintenue dans l'obéiſſance du Roi, & le paſſage de la Meuſe fermé au Général des rébelles. Il avoit logé ſes troupes dans pluſieurs villages auprès du château de Valkenbourg, à deux lieux de diſtance de Maſtreicht. D'Avila s'avança de ce côté ; & pour eſſayer le courage des ennemis, il les fit attaquer preſque tous les jours par des partis. Ces eſcarmouches ne laiſſoient pas que d'être ſanglantes. François Médina, Commiſſaire-général de la cavalerie dans l'armée royale, y fut tué. Juſqu'alors elles s'étoient terminées avec une perte aſſez égale des deux côtés. Mais d'Avila qui trouva enfin ſon avantage, fit inſulter avant le jour le village de Bemelen, où un corps d'infanterie Allemande avoit ſes quartiers. L'évènement répondit

si bien à ses espérances, qu'il en tua quatre cents, & força le reste à se sauver dans les quartiers voisins. Liv. VIII. An. 1574

Le Comte Louis désespérant de pouvoir réussir à passer la Meuse, & à se rendre maître de Mastreicht, renonça à son projet, & pensa qu'il seroit plus heureux à Ruremonde. Il y marcha aussitôt en descendant la rivière, résolu s'il n'avoit pas un meilleur succès auprès de cette Ville, où il avoit beaucoup de correspondants, de pousser plus loin, & d'aller joindre entre la Meuse & le Vahal son frère qui devoit venir à sa rencontre dans ce canton. Il s'approcha donc de Ruremonde; mais soit que les Royalistes eussent découvert ses intrigues, ou que ses partisans eussent manqué de courage, personne ne remua en sa faveur. Il ne s'y arrêta pas long-temps, & cotoyant toujours la Meuse, il tâcha de gagner Nimegue, ville située sur le Vahal, & la plus grande de la Gueldres. Les deux frères y avoient un grand nombre d'amis qui les flattoient de les y faire entrer par surprise. Mais d'Avila qui avoit soupçonné ou découvert ce dessein, suivoit avec beaucoup d'activité le Comte

Liv. VIII. An. 1574

Louis de l'autre côté de la rivière. Il étoit très résolu de lui en fermer le passage & d'empêcher la réunion des deux frères. L'armée royale s'étoit beaucoup renforcée. Bracamonté y avoit amené de Hollande deux mille Espagnols de vieilles troupes ; & quoiqu'elle ne fût encore que de quatre mille hommes de pied & de huit cents chevaux, presque tous les chefs des corps de toutes les nations qui servoient le Roi d'Espagne, s'y trouvoient rassemblés.

D'Avila qui étoit instruit à toute heure des démarches de Nassau par des coureurs qu'il envoyoit battre la rive opposée, sut que le Comte Louis ne songeoit plus à traverser la Meuse ; mais qu'il se proposoit de rejoindre son frère sur la rive droite de cette rivière. Il comprit alors que pour arrêter le Comte il devoit lui-même passer la Meuse, & que ce passage devoit être exécuté avec la plus grande célérité, pour ne pas donner à son ennemi le temps de se mettre à portée d'atteindre le Prince son frère. La différence qu'il y avoit entre les troupes des deux Généraux étoit trop marquée pour qu'on pût douter long-temps du succès. L'armée

du Roi formée à l'école des Capitaines les plus expérimentés prévenoit, pour ainsi dire, les ordres qu'elle recevoit, & concevoit toutes les manœuvres qui lui étoient prescrites avec autant de promptitude qu'elle les exécutoit. L'obéissance y étoit ponctuelle, le commandement sûr & rapide. Au contraire l'armée du Comte étoit composée de soldats sans expérience, qui ne portoient les armes que pour piller, & étoient dépourvus de ces sentiments de crainte & d'émulation dont on n'est animé qu'en servant son Maître. Arrêtée presqu'à chaque instant par la difficulté des subsistances, embarrassée de ses bagages & forcée de se plier aux loix de la nécessité, elle ne pouvoit suivre dans ses opérations les règles de la prudence, ni avancer autant que la conjoncture l'auroit demandé. Déja les magnifiques espérances dont Louis avoit amusé ses soldats, commençoient à s'évanouir. Ils n'avoient été reçus dans aucune des villes de la frontière: chaque jour le mécontentement occasionnoit des désertions considérables, la cavalerie s'étoit débandée. Le Général ne pouvoit rien sur de pareilles

troupes qui craignoient peu de lui manquer.

LIV. VIII. An. 1574

Cependant l'armée royale avoit gagné Grave, qui est située sur la rive gauche de la Meuse, y avoit passé la rivière, & s'étoit aussitôt campée sur la rive droite. Le Comte Louis, qui faisoit le plus de diligence qu'il pouvoit, fut étonné d'apprendre, lorsqu'il arriva au village de Mooch, que le camp du Roi n'étoit éloigné que d'une lieue sur la même rive du fleuve. Dans ces circonstances il n'y avoit que deux partis à prendre, ou s'éloigner, ou combattre. La retraite étoit dangereuse. Le Comte manquoit de vivres, & n'avoit aucune place pour servir d'asile à son armée dans ce canton. D'un autre côté, il sentoit le danger de hasarder une bataille. Il connoissoit la valeur & l'expérience des ennemis qu'il avoit à combattre; & quoique son armée fût plus nombreuse, il n'osoit se flatter du succès. Néanmoins la nécessité de passer outre & de se frayer un passage l'épée à la main, le détermina à ce dernier parti. En conséquence il s'arrêta dans le village de Mooch, fit ses disposi-

tions pour bien recevoir l'ennemi en cas qu'on vînt l'attaquer, & couvrit son infanterie d'un bon retranchement. Mais c'étoit sur-tout dans sa cavalerie qu'il mettoit sa confiance. Les désertions l'avoient beaucoup diminuée. Cependant elle étoit encore supérieure à celle du Roi. Il est vrai que l'avantage n'étoit pas grand, parce que la situation du terrein resserré dans cet endroit par les collines qui s'élèvent à peu de distance du fleuve, ne laissoit pas beaucoup d'espace pour la facilité des manœuvres de la cavalerie.

Liv. VIII. An. 1574

Les Royalistes se voyant en présence de l'ennemi se préparèrent au combat avec la plus grande résolution. L'occasion étoit importante ; la perte ou la conservation des Pays-Bas pour la couronne d'Espagne, dépendoit en quelque sorte du succès de la bataille. L'armée royale qui le sentit en conçut une nouvelle ardeur, & il est incroyable avec quel zèle le soldat s'animoit lui-même à bien remplir son devoir. D'Avila, pour l'encourager encore plus, lui tint le discours suivant avec cette éloquence forte & vraiment militaire qui lui étoit naturelle. « Camarades, c'est ici qu'il

Liv. VIII. An. 1574

» faut signaler notre courage. Les ré-
» compenses qui nous sont réservées
» seront mesurées sur la grandeur du
» service que le Roi attend de nous.
» Si nous sommes vainqueurs, la Flan-
» dre est conservée à sa Couronne.
» L'éclat de nos triomphes passés ne
» me laisse pas douter de notre succès.
» Vour avez déja donné des preuves
» de votre valeur au Général qui
» nous est opposé. Son frère & lui
» ont à peine osé porter le trouble en
» Flandre qu'ils en ont été chassés avec
» ignominie. En vain comptoient-ils
» sur le nombre de leurs troupes,
» vous leur avez fait éprouver que la
» valeur l'emporte toujours sur le
» nombre; & que des soldats qui ne
» sont excités que par la soif du butin
» sont bien inférieurs à ceux qui sont
» animés par les motifs du zèle & du
» devoir. Formés depuis un si grand
» nombre d'années dans les camps,
» vous joignez le courage à l'expé-
» rience; & l'ennemi que vous allez
» combattre est encore novice dans
» l'art de la guerre. Ce sont des hom-
» mes rassemblés au hasard qui voyent
» peut-être pour la première fois l'ap-
» pareil d'un combat. Fondons sur eux

» avec notre intrépidité ordinaire. La » ſupériorité de leur cavalerie n'eſt » point un avantage dans un champ » de bataille ſi étroit. Le foible retran- » chement qui couvre leur infanterie, » annonce leur crainte & leur lâcheté. » Allons, Camarades, encore un nou- » veau triomphe. »

Liv. VIII. An. 1574

Ce diſcours fut reçu avec les acclamations les plus vives. D'Avila fit auſſitôt ſes diſpoſitions. Il poſta ſon infanterie à la droite le long de la rivière. Il la partagea en pluſieurs corps & la fit ſoutenir en quelques endroits par ſes arquebuſiers & ſes mouſquetaires. La gauche fut formée par la cavalerie diviſée en eſcadrons. Comme il étoit à craindre que l'ennemi ne fît les plus grands efforts dans cette partie, d'Avila plaça ſur le flanc de ſa cavalerie un gros corps de Mouſquetaires Eſpagnols & Wallons, afin de contenir celle des rébelles. L'infanterie étoit commandée par les Meſtres-de-Camp Gonſalve Bracamonté, Ferdinand de Tolède & Chriſtophe Mondragoné. La cavalerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza & du Marquis de Monti. Les arquebuſiers Allemands, de Schenck & ceux

Liv. VIII. An. 1574

des autres nations formèrent la première ligne, & la seconde fut formée par la gendarmerie. Ce corps composoit la plus grande partie de la cavalerie du Roi, & c'étoit sur lui qu'on comptoit davantage. D'Avila avoit ainsi posté les gendarmes afin qu'ils pussent tomber sur les Reitres lorsqu'ils auroient fait leur décharge sur les arquebusiers de l'armée royale, & les repousser avec les lances dont ils étoient armés. Les mousquetaires à pied, qui étoient sur leurs flancs, devoient les appuyer & tâcher d'arrêter l'impétuosité des rébelles.

Ceux-ci n'avoient perdu de leur côté aucun des avantages qui pouvoient leur assurer la victoire. Outre le Comte Louis, ils avoient à leur tête le Prince Henri son frère, jeune homme plein de courage, & le Prince Christophe de Bavière, l'un des fils de l'Electeur Palatin. Ce dernier tenoit le premier rang dans l'armée; & quoiqu'il partageât presqu'également avec le Comte Louis les fonctions du commandement, il s'étoit particulièrement réservé celui de toute la cavalerie. Ces Princes laissèrent quelques enseignes de gens de pied pour défendre le retranchement

ment du village qui se prolongeoit à leur gauche vers la rivière, & placèrent à sa droite en bon ordre le reste de leur infanterie, dont ils formèrent un gros bataillon. Leur cavalerie s'étendit jusqu'aux collines & se développa autant que le terrein put le permettre. Les deux Généraux & le Prince Henri se mirent à la tête d'un escadron d'élite qui fut posté en réserve, sans doute afin de le faire avancer au moment où il pourroit fixer la victoire, ou dans le cas qu'elle abandonnât leurs drapeaux, afin de s'ouvrir un passage au travers de l'armée du Roi, & d'aller joindre le Prince d'Orange qui s'approchoit de Nimegue avec de grandes forces. Quoi qu'il en soit, les deux Généraux ennemis, en arrangeant leurs troupes, les animoient au combat par les motifs les plus pressants. » Voilà le jour, disoient-ils, qui sera le terme de l'esclavage de la Flandre & des craintes de l'Allemagne; le jour où les soldats des diverses nations qui combattent pour nous, vont recevoir le prix de leurs travaux des mains de la victoire. Comment pourrions-nous en douter? Le nouveau Gou-

Liv. VIII. An. 1574

LIV. VIII. An. 1574

» verneur, se défiant de ses talents
» militaires, & encore plus peut-être
» de la valeur de ses troupes, n'a
» osé les conduire lui-même. Il les a
» tirées malgré elles de leurs garni-
» sons. Elles arrivent plus disposées
» à se mutiner qu'à combattre. Leur
» petit nombre a pu former à peine
» l'armée la plus foible. Qui nous em-
» pêcheroit d'en triompher ? Notre
» cavalerie supérieure à celle de l'en-
» nemi, va tomber avec avantage sur
» les Royalistes & les mettre en dé-
» route. Le moment de la liberté de
» la Flandre est venu. Affermissons-la
» par notre victoire dans la Hollande
» & dans la Zélande ; toutes les Pro-
» vinces embrasseront bientôt notre
» cause. S'il en est quelques-unes dont
» les peuples perfides osent trahir l'in-
» térêt commun, nous saurons bien
» les réduire, & leurs dépouilles se-
» ront le prix de vos travaux. Cou-
» rage, soldats ; songez aux grands
» intérêts qui doivent vous animer,
» & je réponds de la victoire. »

Les deux armées étoient à peine rangées en bataille, que l'action commença par une escarmouche. D'Avila fit marcher trois cents hommes de pied

14 Avril.

vers le retranchement du village ; ceux qui le défendoient ſortent en nombre égal, & les reçoivent avec bravoure ; mais les Royaliſtes plus expérimentés ont bientôt l'avantage. Ils font rentrer les rébelles dans leurs lignes, & s'efforcent d'y entrer avec eux. C'eſt alors que la mêlée devient ſanglante. De nouveaux ſecours arrivent ſans ceſſe de part & d'autre, on s'avance ; mais les Eſpagnols ont encore la ſupériorité & montent ſur le retranchement. Le Capitaine Diegue de Monteſdoc y eſt tué. Alors le principal corps de l'infanterie rébelle s'ébranle & vient défendre le retranchement. L'acharnement des combattants augmente. Les rébelles réſiſtent avec vigueur & ſoutiennent quelque temps les efforts de l'infanterie Eſpagnole qui s'étoit portée toute entière en cet endroit ; mais les Royaliſtes gagnent toujours du terrein, & forcent enfin leurs ennemis à céder.

La victoire fut plus long-temps diſputée entre la cavalerie des deux armées. Les Reitres tombèrent avec fureur ſur les arquebuſiers à cheval de l'armée royale, & en particulier ſur les Allemands de Schenck, qui étoient

LIV. VIII. An. 1574

ſur la première ligne. Ils les rompirent auſſitôt & les mirent en déroute. Ces lâches abandonnèrent leur poſte, & fuyant juſques dans les places voiſines, publièrent par-tout que les rébelles avoient remporté la victoire. Ce premier choc ayant ſi bien réuſſi, les Reitres font un mouvement pour charger de nouveau & recommencer une ſeconde attaque ; mais les lanciers de l'armée ne leur en donnent pas le temps. Profitant de la circonſtance, ils courent ſur eux avec tant d'impétuoſité qu'ils les jettent dans le plus grand déſordre, percent leurs rangs & les contraignent de reculer. L'infanterie Eſpagnole, placée auprès de la gendarmerie pour l'appuyer, ſervit beaucoup en cette occaſion. Son feu prit les Reitres en flanc & y augmenta la confuſion. En vain le Palatin & le Comte Louis tentèrent de les rallier. En vain pour les animer ces deux Généraux, mépriſant les règles du commandement, partagèrent eux-mêmes tous les dangers, & ſe battirent comme de ſimples ſoldats. La cavalerie Eſpagnole, ſecondée par l'infanterie, preſſoit les Reitres avec tant de vivacité que la frayeur l'emportant ſur la

honte, ils cessèrent de combattre & se mirent à fuir à bride abattue. Le hasard ne laissa pas que d'influer dans cet évènement, comme dans presque toutes les batailles. Dans l'instant même où les Reitres commençoient à plier, arrivèrent au camp de d'Avila trois compagnies de gendarmes, commandées par Nicolas Basta, Pierre Machuca & Pierre Tassis. Ces troupes fraîches ne contribuèrent pas peu au succès de la bataille, & achevèrent de dissiper l'ennemi. Le carnage succéda alors au combat. Les Royalistes se rendirent maîtres du camp ennemi, firent un grand massacre & tuèrent plus de quatre mille hommes aux rébelles. Ils n'en perdirent eux-mêmes que deux cents (2). La bataille fut sur-tout si-

(2) Les Espagnols attribuent ce succès à l'habileté & à la valeur de d'Avila, Général de l'armée. Les Flamands prétendent qu'on le dut au Seigneur d'Hierges, qui commandoit la réserve, & qui, donnant à propos, rassura le courage des combattants qui sembloit chanceler. Les Italiens en font honneur au Marquis Monti, qui après avoir divisé la gendarmerie en pelotons, sut battre, par l'art avec lequel il la fit manœuvrer, la cavalerie ennemie, quoique très supérieure à celle des

Liv. VIII. An. 1574

gnalée par la mort du Comte Louis de Nassau & de son frère, & par celle du Palatin. Ces Princes déterminés à s'ouvrir un passage au travers de l'armée royale, périrent en combattant avec la plus insigne valeur.

Cette victoire donna le plus grand éclat aux armes du Roi. Elle étoit, comme on l'a vu, d'une conséquence extrème par rapport aux circonstances; mais elle fut à peine remportée que ceux à qui elle étoit dûe en perdirent les fruits. La nuit qui suivit immédiatement le combat, les Espagnols se mu-

Espagnols. Grotius assigne pour principale cause de leur victoire la mauvaise disposition des troupes du Comte Louis, qui après lui avoir demandé de l'argent, lorsqu'il falloit combattre, firent mal leur devoir dans l'action. Aucun autre Historien que le Cardinal Bentivoglio ne parle de l'heureuse circonstance de l'arrivée des trois compagnies de gendarmes Espagnols, qui décidèrent la défaite des soulevés. Quelle qu'ait été la cause du malheur du Comte Louis, ce Prince, dont Grotius fait l'éloge comme d'un Capitaine aussi brave qu'habile, & qui, suivant de Thou, avoit autant d'élévation dans l'esprit que de hardiesse & de courage, éprouva dans cette occasion sa mauvaise fortune ordinaire. *Plura audacter tentanti, pauca feliciter successerunt.*

tinèrent, & au lieu d'attendre les récompenses qu'ils croyoient mériter, ils voulurent eux-mêmes se les arroger. Ce ne fut d'abord que le murmure du petit nombre; mais bientôt toute l'armée, entraînée par l'exemple, se plaignit avec une amertume extrême de voir ses travaux dans l'oubli & mal payés (3). » Ils bravoient, disoient-ils, les plus » terribles dangers. C'étoient eux qui » emportoient les places & gagnoient » les batailles au prix de leur sang & » en exposant leurs vies, & il ne » leur restoit pour toute récompense » qu'une misère honteuse & des bles- » sures. Leurs Chefs en recueilloient » les avantages. Si on leur payoit une » partie de leur solde, c'étoit comme » une grace & non comme une dette » légitime. Comment supporter cette » triste situation? Il falloit ne plus at- » tendre & exiger un paiement qu'on

(3) D'Avila avoit promis à l'armée de la faire payer après le combat. Mais comme il n'avoit pas les fonds nécessaires, & que d'ailleurs il étoit naturellement dur, il se contenta de l'amuser après la victoire par de vaines promesses. La mutinerie ayant éclaté, d'Avila s'enfuit, & se crut fort heureux d'avoir échappé au ressentiment de ses troupes.

Liv. VIII. An. 1573

» leur faisoit espérer depuis long-» temps. » Des plaintes on en vint aux effets. Sur le champ les troupes sonnèrent l'alarme à grand bruit, & ne voulant plus reconnoître leurs anciens Officiers, elles s'en donnèrent de nouveaux. Les mutins partirent ensuite de Mooch & marchèrent sur Anvers, dans le dessein de s'emparer de cette ville & de s'y faire payer de tout ce qui leur étoit dû. D'avila & tous les Chefs de l'armée n'omirent aucun des moyens possibles pour remédier à ce désordre terrible & imprévu ; mais leurs efforts furent inutiles. Leurs propositions furent rejettées avec une obstination incroyable.

Malheureusement cette mutinerie fut suivie de beaucoup d'autres non moins fâcheuses dans le cours de cette guerre. L'on peut dire à cet égard que les armes des soldats du Roi ont plus nui au succès de ses affaires que celles de ses ennemis. Comme les scènes de ces soulèvemens reparoîtront encore plusieurs fois, il convient de donner sur la conduite qu'observoient les mutins, des détails qui pourront piquer la curiosité. Le défaut de paie étoit ordinairement le prétexte qui les en-

gageoit à se soulever. Alors ils méconnoissoient leurs chefs & en choisissoient d'autres parmi eux. L'autorité suprême résidoit dans la multitude. Quoique composée de cavalerie & d'infanterie, elle n'en formoit pas moins un seul & unique corps, qui pour se dérober à la dénomination flétrissante de mutins, s'appelloit l'escadron des mécontents. C'étoit donc à l'escadron qu'appartenoit l'autorité, & c'étoit l'union du corps entier qui en constituoit la force. Cette république tumultueuse se donnoit néanmoins un chef qu'elle nommoit l'Elu, & auprès duquel on plaçoit quelques soldats des plus intelligents avec le titre de Conseillers. Il y avoit deux Officiers principaux, l'un pour l'infanterie sous le nom de Sergent-major, l'autre pour la cavalerie sous celui de Gouverneur. Au reste on nommoit des Capitaines & des Officiers subalternes. L'on créoit même divers emplois suivant le besoin; mais tous les grades étoient accordés par les suffrages publics de tout le corps, & toutes les résolutions se prenoient dans la même forme.

Le premier soin de l'escadron étoit de s'emparer de quelque bonne Ville,

Liv. VIII. An. 1574.

ou de quelque Château fort, & de s'y retrancher de manière à ne pouvoir être forcé. C'étoit de ce poste que les mutins couroient dans les provinces où ils pouvoient s'étendre, & les obligeoient de leur payer des contributions réglées afin d'éviter de plus grands dommages. L'Elu n'avoit pas d'autres fonctions que de proposer la matière des délibérations, aprés l'avoir mûrement examinée dans son Conseil. Il étoit logé sur la place principale de la Ville dont l'escadron s'étoit rendu maître. Lorsque les mutins y étoient rassemblés, il leur faisoit de la fenêtre ses propositions. La multitude s'irritoit souvent de celles qui lui déplaisoient, & se laissant transporter d'une colère insensée, les rejettoit à grands coups de mousquet, au lieu d'y répondre de vive-voix. Les soupçons qui la dévoroient étoient la cause de ces excès. Chaque soldat craignoit d'être trahi par son camarade. Les Chefs à qui on avoit accordé d'abord une confiance sans réserve, devenoient bientôt l'objet d'une défiance excessive. C'est par cette raison que l'Elu étoit toujours gardé à vue par un sentinelle. Il ne pouvoit ni écrire ni recevoir de lettres

à l'insu de l'escadron. L'autorité de ses Conseillers avoit les mêmes bornes. Tout commerce particulier, même entre les soldats étoit absolument interdit. L'escadron avoit à cœur de ne former qu'un seul corps, & de n'y avoir qu'une seule volonté.

Au surplus, on observoit parmi les mutins la discipline la plus exacte. Les loix en étoient aussi rigoureuses que l'exécution en étoit sévère. Au moindre soupçon on sonnoit. Il falloit être prompt à se rendre aux ordres. Toute faute, quand il étoit question de les remplir, étoit impardonnable. Jamais on ne vit la révolte enfanter une obéissance si étroite : après avoir rejetté le pouvoir de leurs premiers chefs, les mutins se dépouilloient de toute espèce de liberté pour se soumettre à ceux qu'ils s'étoient donnés. De temps en temps l'escadron exerçoit des actes terribles de son autorité souveraine. Les fautes les plus graves étoient punies publiquement. Lorsque, pour l'exemple, on avoit condamné les coupables à passer par les piques, ou à être arquebusés, il se trouvoit que l'arrêt de condamnation étoit éxécuté par ceux mêmes qui l'avoient prononcé, & que

Liv. VIII. An. 1574

les Juges faiſoient, pour ainſi dire, l'office des bourreaux. L'atrocité étoit le vice des loix de cette république ; mais il y en avoit de ſi ſages qu'il ſeroit impoſſible d'en établir de meilleures dans la république la plus parfaite. Le jeu, le blaſphême, le vol l'ivreſſe, le commerce des femmes perdues, les querelles, les dettes contractées au-delà du pouvoir de les acquitter, & tous les excès de cette eſpèce, qu'on tolère dans les Gouvernements les mieux réglés, étoient interdits aux mutins ſous les plus grandes peines. Il eſt vrai qu'ils ne ſe propoſoient que de prévenir les diſputes & d'étouffer les cauſes de diſcorde qui pourroient déſunir l'eſcadron ; mais ces loix n'en étoient pas moins bien obſervées. L'intérêt particulier avoit plus de force dans ces occaſions que n'en eut jamis le zèle du ſervice public. Effet étonnant ſans doute du concert des volontés dans une multitude ramaſſée au haſard, malgré la diverſité de l'origine, du langage & des mœurs.

On a tenté ſouvent de diſſiper & de punir les mutins, mais preſque toujours inutilement. Les troupes qu'on employoit contr'eux, embraſſoient bien-

tôt leur parti, & le remède ne faisoit qu'aggraver le mal. On n'a jamais pu trouver de meilleur moyen que celui de traiter avec eux, & de leur donner en ôtage quelque grand Seigneur jusqu'à ce qu'ils fussent entièrement satisfaits. Le Duc d'Ossone, Grand d'Espagne, a servi d'ôtage dans une occasion qui s'est présentée pendant mon séjour en Flandre. Telle étoit la forme du gouvernement des troupes mutinées. On n'avoit pas plutôt fait cesser le motif de leur soulèvement, elles n'avoient pas plutôt reçu leur paie, qu'elles rentroient dans le devoir. A l'instant même il ne restoit plus de traces d'un désordre si pernicieux.

Mais reprenons le fil des évènements. Les Espagnols s'étant mutinés à Mooch, repassèrent la Meuse à Grave & prirent aussitôt le chemin d'Anvers. D'Avila se hâta d'en instruire Requesens. Celui-ci courut à Anvers pour empêcher qu'on n'y reçût les mutins, ou du moins pour préserver cette ville du pillage. Il y avoit entre l'enceinte de la ville & la citadelle une brèche qui n'étoit fermée que par une palissade. Les mutins s'y portè-

LIV. VIII. An. 1574.

rent avec tant de résolution & d'intrépidité que, ni les habitants, ni la garnison de la ville n'osèrent s'opposer à leurs entreprises. La garnison de la citadelle, qui étoit composée de troupes Espagnoles eût pu leur causer plus d'obstacle ; mais elle-même aussi mécontente, pensoit moins à les arrêter qu'à s'unir à eux : & d'Avila n'eut pas peu de peine à la contenir. Les mutins entrèrent donc à Anvers, & se rangèrent en bataille sur l'esplanade de la citadelle. On appréhenda qu'ils ne voulussent saccager la ville. Requesens se présenta à eux à cheval & tâcha de les rappeller à l'obéissance en leur promettant la meilleure & la plus prompte satisfaction ; mais ses prières touchèrent aussi peu les mutins, que son autorité les intimida. Il ne tira d'eux qu'une simple promesse de ne charger la ville que de leur entretien, pourvu qu'on les payât promptement. Ils se distribuèrent ensuite des logemens chez les Bourgeois, après avoir fait sortir de la ville la garnison Allemande, qui étoit alors commandée par Frédéric Perrenot, Seigneur de Champigni, frère du Cardinal de Gran-

velle (4). Soit qu'ils eussent reçu quelque mécontentement de ce Seigneur, soit qu'ils fussent entraînés par les premiers transports de leur fougue, ils pillèrent sa maison, & quelques autres dans lesquelles l'audace & le ressentiment les avoit conduits. On s'occupa d'autant plus sérieusement à les satisfaire, que les mutins ne laissoient échapper aucune occasion d'en accélérer l'effet par la terreur qu'ils im-

(4) Les Historiens Hollandois rapportent que Champigni n'épargna rien pour engager Requesens à s'opposer à l'entreprise des mutins & à s'assurer de la Citadelle, ou du moins à en fermer les avenues du côté de la ville pour contenir leur audace. Le Gouverneur aima mieux composer avec eux; & ce fut lui, & non les mutins, qui fit sortir d'Anvers Champigni & les Allemands qu'il commandoit. Il ne faut pas chercher d'autre cause du pillage qu'ils se permirent. Un Jésuite s'étant flatté de les fléchir en les prêchant, ils lui crièrent de leur compter l'argent qui leur étoit dû avant que de commencer; & tout aussitôt ils le forcèrent au silence par le bruit de leurs tambours. La conduite de Requesens dans cette affaire fit soupçonner qu'il ne fut point fâché de voir les mutins extorquer des bourgeois d'Anvers les sommes qui étoient nécessaires à la solde de ses troupes, & qu'ils ne lui auroient pas accordées de bonne grace.

Liv. VIII. An. 1574

primoient. Il ne se passoit aucun jour qu'ils ne menaçassent du pillage. Les habitants craignoient à tout moment de voir exécuter cette menace. Leur crainte fut si forte, qu'elle les détermina à contribuer, pour la plus grande partie, aux sommes nécessaires pour se débarrasser de si dangereux ennemis. Les mutins voulurent bien prendre en paiement de six montres, des draps & d'autres étoffes que la ville leur fournit, & reçurent comptant ce qu'on leur devoit de surplus. Enfin, après s'être fait donner au nom du Roi la plus ample amnistie, que Requesens leur confirma par un serment solemnel dans la Cathédrale, ils quittèrent Anvers & rejoignirent le reste de l'armée qui étoit déja rentrée en Hollande, & avoit déja commencé le siège de Leyde.

Un des malheurs les plus funestes aux affaires du Roi, que causa cette mutinerie, fut la perte d'un grand nombre de vaisseaux que le Gouverneur avoit rassemblés sous Anvers dans le dessein d'attaquer de nouveau la Zélande. Adolphe Hansted les commandoit. Cet Officier craignant que les mutins ne voulussent s'emparer de la

flotte qu'on lui avoit confiée, & s'en faire un gage assuré pour obtenir ce qu'ils demandoient, lui fit prendre le large dans l'Escaut; mais en voulant éviter un danger il tomba dans un autre bien plus terrible. Les Zélandois, instruits de sa manœuvre, arrivèrent à l'improviste avec beaucoup de bâtiments armés, & prirent presque sans combat la plus grande partie de la flotte Royale, composée d'environ quarante vaisseaux grands & moyens, pourvus d'artillerie & de munitions de toute espèce. Le reste fut coulé à fond, brûlé, ou tellement délabré qu'il ne pouvoit plus servir. Requesens comptoit les employer à descendre en Zélande par les rivières qui entourent cette Province dans l'intérieur des terres, pendant qu'une seconde flotte qu'on armoit en diligence en Espagne, tenteroit la descente du côté de la mer. Le Roi se proposoit de s'y emparer d'un bon port, de s'avancer pied à pied sur ses côtes, & de rentrer, à quelque prix que ce fût, dans la possession de cette Province, qui lui étoit absolument nécessaire pour soumettre la Flandre, & la maintenir

Liv. VIII. An. 1574

en paix ſous ſa domination. Ce déſaſtre dérangea ſes projets. On continua néanmoins en Eſpagne la conſtruction de la ſeconde flotte ; mais elle éprouva tant de difficultés nouvelles, qu'il fallut entièrement renoncer aux eſpérances qu'on avoit conçues.

Cependant le Prince d'Orange ſe trouvoit avec une armée puiſſante aux environs de Nimegue, où il s'étoit avancé pour joindre le Comte Louis ſon frère. Malgré la mort de ce Prince & la défaite de ſes troupes il ne s'étoit pas éloigné. La mutinerie des Eſpagnols lui avoit paru une conjoncture heureuſe dont il vouloit profiter. Pendant que les forces d'Eſpagne, enchaînées par le ſoulèvement de l'armée, ne s'oppoſoient point à ſes entrepriſes, il faiſoit courir de tous côtés des partis conſidérables. Maître de Bommel, place forte qui donne ſon nom à une grande iſle, que forment la Meuſe & le Rhin, il s'y étoit établi comme dans un poſte excellent d'où il ravageoit le pays voiſin qui étoit demeuré dans l'obéiſſance du Roi. Il méditoit ſur-tout la conquête de Bois-le-Duc, une des villes principales du

Brabant. Le Gouverneur envoya des troupes pour la mettre en fureté, & fit fortifier les paffages les plus importants des environs.

Auffitôt que la mutinerie des Efpagnols eut été appaifée, Requefens fongea à rompre tout-à-fait les deffeins du Prince d'Orange, & dépêcha en diligence le Marquis Vitelli avec un corps de troupes confidérable. Les deux frères Jean-Baptifte & Camille de Monti fes neveux, de la même Maifon que le Marquis de ce nom, l'accompagnèrent. Chacun d'eux commandoit alors une compagnie de gendarmes. Ils parvinrent dans la fuite à des grades plus élevés, & l'un & l'autre fe firent également par leur valeur une brillante réputation. C'étoit fur Vitelli que rouloit en ce temps tout le poids des affaires militaires en Flandre. Il en étoit chargé par fa place de Meftre-de-Camp général, la première de l'armée après celle de Commandant en chef, réfervée au Gouverneur. Mais il en étoit encore plus digne par fes talents & fon expérience dans l'art de la guerre, qui fembloient avoir reçu un nouvel éclat depuis le départ du Duc d'Albe. Parmi la Nobleffe Italienne

LIV. VIII. An. 1574

qui servoit alors en Flandre, on distinguoit encore beaucoup Raphaël Barberin. Il entendoit parfaitement les fortifications ; & dans les occasions les plus importantes, c'étoit toujours sur ses conseils qu'on se régloit à cet égard Il n'étoit pas moins propre aux affaires du cabinet. Le Duc d'Albe l'avoit chargé de plusieurs commissions auprès de la Reine d'Angleterre. Le nouveau Gouverneur avoit continué de s'en servir utilement à la Cour de cette Princesse, & il se louoit beaucoup de ses services dans les négociations qu'il avoit entamées pour retablir, s'il étoit possible, la bonne intelligence entr'elle & le Roi d'Espagne, au sujet des affaires de Flandre. Il étoit oncle paternel de Maffée Barberin, qui porté sur le saint Siège par un mérite extraordinaire, a gouverné, sous le nom d'Urbain VIII, le monde chrétien, & s'est montré également digne du respect & de l'admiration de son siècle par sa dignité, ses sublimes vertus & ses vastes connoissances.

Vitelli ayant marché vers l'isle de Bommel, réduisit à l'obéissance du Roi plusieurs places des environs, & y bâtit deux forts pour contenir les

ennemis. Il s'étoit flatté de surprendre Bommel ; mais soit que la trame eût été mal conduite, soit qu'elle eût été découverte, elle n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Il retourna donc à Anvers où il licencia un régiment Suisse nouvellement levé. Le reste de ses troupes fut envoyé plus avant dans l'intérieur de la Province pour s'y réunir au gros de l'armée.

Liv. VIII. An. 1574

Ces mouvements auroient été inutiles si la Flandre avoit voulu profiter d'une nouvelle amnistie que Requesens fit alors publier au nom du Roi. Elle étoit semblable quant au fond, à celle qu'on avoit accordée avec tant d'éclat sous le gouvernement du Duc d'Albe ; mais elle étoit moins restreinte. Les exceptions de la première avoient inspiré de la terreur, & le Roi vouloit dans cette seconde attirer les esprits & la confiance par une clémence sans réserve. Il n'excluoit de cette grace que les séditieux coupables des forfaits les plus atroces. Néanmoins cette amnistie, confirmée par l'autorité ecclésiastique, n'eut pas plus d'effet que la première. La fermentation étoit devenue plus grande, & les esprits

6 Juin.

étoient plus aliénés que jamais de l'Église & du Roi (5).

LIV. VIII. An. 1574

Le Gouverneur avoit cependant alors quelques foibles espérances d'amener les rébelles à un accommodement. Philippe de Marnix, Seigneur de Sainte-Aldegonde, que les Royalistes avoient fait prisonnier dans une rencontre, & qui étoit gardé à Utrecht, en avoit jetté les premières propositions. Il étoit un des principaux confidents du Prince d'Orange, avoit beaucoup d'esprit & une habileté peu commune en toutes sortes d'affaires. On disoit que c'étoit lui qui avoit préparé la révolution de la Flandre, & il étoit incontestablement l'auteur du compromis. Il promit au Gouverneur de faire agréer au Prince d'O-

(5) Cette seconde amnistie, datée de Madrid le 8 de Mars, fut publiée à Bruxelles le 6 Juin, & depuis à Anvers. L'appareil en fut moins éclatant, les dispositions plus favorables, & l'effet presqu'aussi foible, que de celle du Duc d'Albe, parce qu'elle fut donnée trop tard, dit Strada. *Promulgavit minore quàm Albanus apparatu, sed ampliore liberalitate, fructu tamen ob intempestivitatem non multo majore.*

range des conditions dont le Roi seroit satisfait. Requesens nomma pour traiter avec lui Champigni, Gouverneur d'Anvers, & Junius de Jong (6); mais ces Ministres reconnurent après quelques conférences que cette négociation étoit, ou illusoire, ou insidieuse. Les propositions de Sainte-Aldegonde étoient d'une exécution impossible. Il exigeoit pour préliminaire la sortie absolue des étrangers hors de Flandre, & s'efforçoit d'en donner les prétextes les plus honnêtes. Quant à la Religion, il reprenoit les anciennes idées du Prince d'Orange, & insistoit

(5) Saint Aldegonde avoit été fait prisonnier à la Haie, lorsque Romero commençoit, par ordre du Duc d'Albe, le blocus de Leyde à la fin de 1573, & depuis il avoit été échangé contre Mondragone, que la disette avoit contraint de rendre Middelbourg aux soulevés de Zélande. Champigni, avec qui il traita, étoit aussi bien disposé pour les Flamands, que le Cardinal de Granvelle son frère l'étoit peu. Grotius semble attribuer la différence de leurs sentiments à l'émulation & même à la haine qui les divisoit, & qui n'est que trop ordinaire entre parents. *Cœptum agi de concordiâ, Campiniaco adjuvante, cui domesticum cum fratre Granvella, & quale inter propinquos odium.*

LIV. VIII. An. 1574

sur la convocation des Etats-Généraux & sur la néceſſité de laiſſer à leur diſpoſition le choix des remèdes convenables dans cette importante matière. La négociation fut donc auſſitôt rompue qu'entamée. Le Gouverneur jugeant que c'étoit compromettre l'honneur du Roi & l'intérêt de la Religion que de prêter l'oreille à des propoſitions de cette eſpèce, défendit de les écouter plus long-temps.

25 Mai. Requeſens ne s'occupa plus alors que du ſiège de Leyde. Cette ville, qui eſt une des principales de la Hollande, eſt ſituée dans un terrein bas, &, pour ainſi dire au milieu d'un labyrinthe d'eaux vives & d'eaux dormantes, qui coupent de toutes parts ſon territoire. Le Rhin la traverſe. Une infinité de canaux ſortent de cette rivière au-dedans de la ville. L'eſpace qu'ils y occupent eſt en quelque ſorte plus étendu que celui des iſles qu'ils forment. Ces iſles ſont en très grand nombre & réunies par une prodigieuſe quantité de ponts. On en compte environ cent cinquante conſtruits partout où le beſoin & l'ornement l'exigent, & qui ſont la plupart de pierre. Au reſte, la ville eſt bien peuplée, les

rues

rues en sont larges, les maisons bien bâties, l'enceinte bien fortifiée, les fossés bien profonds. Elle est enfin digne des efforts que firent les Royalistes pour s'en emparer, & les rébelles, pour en conserver la possession. Delft, Roterdam, Goude, villes considérables de la Hollande, n'en sont éloignées que d'enviton une demi-journée. LIV. VIII. An. 1574

Les rébelles étoient parfaitement instruits du projet qu'avoient les Espagnols de faire le siège de Leyde (7). Le Duc d'Albe l'avoit manifesté après la conquête de Harlem, en faisant occuper tous les postes des environs

(7) Valdès, Maréchal-de-Camp de l'armée Espagnole, avoit bloqué cette Ville pendant tout l'hyver. Il étoit entré aussitôt après la levée du siège d'Alcmaër dans l'intérieur de la Hollande par Harlem, tandis que Romero prenoit le chemin des Dunes; & ces deux Généraux, après avoir enlevé les postes des environs de Leyde, & s'être rejoints devant cette Place, l'avoient réduite à la plus extrême disette. Heureusement que l'invasion du Comte Louis de Nassau força Requesens d'envoyer les troupes de Valdès à sa rencontre, & de lui faire lever son blocus. Leyde en fut délivrée le 21 Mars de cette année, & fut bloquée de nouveau le 26 Mai par le même Valdès.

LIV. VIII. An. 1574

qui pouvoient faciliter cette entreprise. Requesens n'avoit pas abandonné ce projet. Les rébelles avoient pris en conséquence le parti de fortifier les passages les plus capables de retarder les progrès de l'ennemi, & de favoriser l'entrée des secours dans la ville assiégée. Il y avoit deux villages entr'autres qui pouvoient servir à leurs vues à cet égard ; l'un auprès de Goude, appellé Alfen, placé sur un canal qui est traversé d'un pont, & dont les écluses pouvoient suspendre à volonté, ou rétablir le cours de l'eau ; l'autre auprès de Delft, nommé Masencluse. Ce dernier commandoit un des principaux passages sur le chemin de Leyde. Les rébelles n'avoient pas manqué de s'y retrancher, ainsi que dans Alfen, dont ils avoient défendu le pont par une redoute qui en fermoit l'entrée.

Le Gouverneur ayant donc résolu le siège de Leyde, crut qu'il falloit commencer d'abord par chasser les ennemis de ces deux villages. Le Mestre-de-Camp Valdès, qui avoit été chargé en chef de la conduite du siège, prit un détachement entre les plus braves Espagnols, & se porta sur le pont

d'Alfen. Il inſulta ce poſte avec tant de courage, qu'après un combat ſanglant il emporta la redoute qui le défendoit. Les vainqueurs pouſuivirent avec ardeur les ennemis qui fuyoient & cherchoient un aſile dans les autres défenſes du village ; ils y pénétrèrent avec eux, & après leur avoir tué beaucoup de monde, ils ſe rendirent entièrement les maîtres d'Alfen, & s'établirent dans ce poſte. Ce ſuccès encouragea les Royaliſtes autant qu'il intimida les rébelles. La conquête du fort de Maſencluſe en devint plus facile. Ces deux expéditions ne coûtèrent que peu de jours.

De ſi heureux commencements donnèrent aux Eſpagnols de grandes eſpérances de terminer le ſiège avec le même ſuccès. Ils redoublèrent d'ardeur & s'attachèrent à s'emparer ſucceſſivement de tous les poſtes où ils vouloient empêcher qu'on ne ſecourût la Place. Pour fermer les paſſages & oppoſer des obſtacles inſurmontables aux entrepriſes de ceux qui voudroient entrer dans Leyde par terre ou par eau, il falloit conſtruire de bonnes redoutes qui défendiſſent les rivières & les canaux dont le territoire de

cette ville eſt coupé de toutes parts. Les aſſiégeants s'en occupèrent auſſitôt, & en très peu de temps ils en eurent élevé environ ſoixante, qui entouroient la ville, & rendoient l'entrée aux ſecours preſqu'impoſſible. De leur côté les habitants s'étoient préparés à la plus vigoureuſe réſiſtance. Comme ils s'attendoient que les Royaliſtes voudroient les forcer par la famine, ſans preſque tirer l'épée, ils n'avoient appellé à leur ſecours qu'un petit nombre de ſoldats étrangers, afin de ménager leurs vivres. Ils ſe flattoient d'être aſſez forts pour ſe défendre eux-mêmes, & ſauver ſeuls la patrie. Ainſi les combats étoient rares & n'avoient lieu que lorſque les aſſiégés faiſoient quelques ſorties pour éloigner les aſſiégeants de leurs murailles, & les chaſſer des poſtes qui les incommodoient davantage. Entre tous les forts dont l'armée royale avoit enfermé Leyde, celui de Lammene, qui en étoit le plus voiſin, la gênoit beaucoup, parce qu'il la privoit de bons pâturages où l'on nourriſſoit de nombreux troupeaux. Les bourgeois, animés par la néceſſité de s'emparer de ce poſte, ſortirent & attaquèrent ceux qui le gardoient avec

tant de courage, qu'ils furent sur le point de l'emporter. Cependant le Fort resta aux Royalistes, & pour enlever aux assiégés tout espoir d'en faire la conquête, ils le fortifièrent encore mieux qu'auparavant.

Malgré cet échec, la résistance des assiégés n'en fut pas moins vive. Voyant que les assiégeants s'approchoient de plus près, ils commencèrent à soupçonner qu'ils vouloient hâter la fin du siège par les travaux ordinaires, & prirent toutes les précautions possibles pour bien assurer leur défense. On répara les murailles; les femmes travailloient avec les hommes jour & nuit. Pour se conserver plus long-temps des vivres, on en restreignit d'avance la consommation. Le courage des habitants étoit au plus haut point. Ils s'excitoient mutuellement à se défendre jusqu'au dernier soupir, plutôt que de s'exposer à périr par les supplices horribles dont Harlem venoit de fournir les plus affreux exemples. Jean Douza (8), Poëte fameux par les productions de

(8) Jean Vanderdoès, Seigneur de Nortwich. Il est connu dans la Littérature sous le nom de Janus Douza, & il y est célèbre.

Liv. VIII. An. 1574

D'autres furent d'un avis contraire. Mais après avoir bien pesé les difficultés, & avoir bien considéré que les retranchements dont les Espagnols s'étoient couverts, apporteroient les plus grands obstacles à tout projet d'entrer dans la ville, tous désespérèrent unanimement d'y réussir. Louis Boisot, Amiral de Hollande, étoit un des membres des Etats. Cet Officier jouissoit de la plus haute réputation par son expérience dans la marine. Voyant que les esprits s'échauffoient par la cotrariété des opinions, il proposa la sienne en ces termes.

» Plût à Dieu que nos désastres ne » nous eussent jamais instruits de ce » que nous avons à craindre des fu- » reurs de la mer. En vain notre cou- » rage lutte sans cesse contre ses ef- » forts, & leur oppose les plus fortes » digues. Elles n'ont pu arrêter sou- » vent ses débordements. La mer a en- » glouti des isles entières dans plusieurs » parties de ces Provinces, & causé » en beaucoup d'autres des malheurs » déplorables & inouis. Il s'agit main- » tenant de tourner ce fléau à notre » avantage & d'armer en notre faveur » un élément qui nous a fait jusqu'à

» présent une si terrible guerre. Nous » connoissons les effets de la marée. » Ils sont effrayants aux deux points » de l'équinoxe. La mer agitée alors » d'un mouvement extraordinaire sem- » ble mépriser ses bornes naturelles, » & porte son ravage sur nos côtes. » Déja même la saison avancée nous » annonce le retour de ces temps » orageux. Profitons-en. Inondons » dès aujourd'hui les campagnes voi- » sines de Leyde. Les grandes marées » où nous allons entrer consommeront » notre ouvrage; & nos superbes ty- » rans, assiégés eux-mêmes dans leurs » forts, périssant de misère au milieu » de nos marais, seront contraints de » lever le siège.

LIV. VIII. AN. 1574

» C'est le seul moyen de les y for- » cer. Il est terrible, j'en conviens, » mais il est sûr, il dépend de nous. » La mer obéissant en quelque sorte à » nos loix, suivra les routes que nous » lui ouvrirons. Cette inondation su- » bite & imprévue causera sans doute » beaucoup de dommage; mais cette » crainte sera-t-elle capable de nous » arrêter, si nous aimons toujours la » patrie & la liberté, & si nous son- » geons que la prise de Leyde à la suite

LIV. VIII. An. 1574.

» de celle de Harlem, asserviroit le » reste de cette Province au despotisme des Espagnols? Du reste nos pertes ne seront pas irréparables; le » temps nous en dédommagera bientôt. L'ennemi en voyant nos ressources & les éléments combattre » pour nous, désespérera de nous assujettir, & portera ailleurs le fléau » de la guerre. La renommée publiera » notre hardiesse & notre gloire, & » nous ferons envier aux autres nations le voisinage d'un élément qui » sera également le garant de nos richesses & de notre liberté. »

Il est aisé de juger qu'une proposition de cette espèce fut long-temps balancée; mais il arriva dans cette circonstance ce qui n'est que trop ordinaire dans toutes celles où la nécessité force de prendre un parti; on suivit le conseil du désespoir. Tous les avis se réunirent à celui de Boisot. On coupa en divers endroits les principales digues de la Meuse, ainsi que celles de l'Yssel, entre Roterdam & Goude, & sur le champ le flux ayant monté, les campagnes situées entre Roterdam, Goude, Delft & Leyde furent couvertes d'eau. Une inondation

24 Juillet.

aussi imprévue étonna singulièrement les Espagnols qui en ignoroient la cause. Mais aussitôt qu'ils en furent instruits, elle ne leur causa pas autant de frayeur qu'elle auroit pu le faire. Les forts qu'ils avoient construits dans des fonds furent bientôt atteints par l'inondation; ils les abandonnèrent; & comme il leur en restoit encore beaucoup, ils firent rentrer les troupes qui les gardoient dans d'autres forts qui sembloient moins exposés. Leyde n'en resta pas moins étroitement bloquée (11).

Les rébelles après avoir pris le parti qu'ils venoient d'exécuter, s'étoient aussitôt occupés de rassembler les bâtiments dont ils avoient besoin pour porter le secours qu'ils destinoient à la ville affiégée. Ils en avoient fait construire par-tout où ils avoient pu; mais principalement à Roterdam dont le voisinage offroit beaucoup de facilité à cet égard. On attendoit beaucoup en Hollande de cet armement,

(11) La résolution d'inonder la Hollande fut prise le 24 Juillet, & on commença à l'exécuter les premiers jours d'Août.

LIV. VIII. An. 1574

& l'on étoit accouru de tous côtés pour y travailler. Un grand nombre de vaisseaux furent bâtis en forme de galères & garnis de rames, afin qu'ils fussent plus légers & plus propres aux manoeuvres nécessaires pour forcer les passages & attaquer les forts des Royalistes. En attendant que ces préparatifs fussent tout-à-fait achevés, l'Amiral de Hollande voulut commencer l'entreprise. Il prit quelques-uns des vaisseaux qui furent les premiers armés, & tenta de forcer certains passages qui lui ouvroient l'entrée de Leyde. La disette y étoit très pressante. Les habitants sollicitoient le secours avec les plus vives instances; mais il ne put exécuter son projet. Les eaux n'étoient assez hautes que dans les canaux & les rivières, dont les passages étoient bien gardés; & elles ne lui permirent pas d'approcher de la ville. L'instant favorable n'étant pas arrivé, la Hollande attendoit avec impatience les grandes marées. Ce temps, jusques-là redouté, étoit alors l'objet de ses voeux les plus ardents. La délivrance de Leyde & la liberté de la Province y sembloient attachées.

Les Royalistes ne perdirent pour-

tant pas courage. Ils s'occupoient sans relâche à garantir leurs redoutes de l'inondation, en fermant leurs issues avec de la terre, du foin & toutes les matières qui pouvoient empêcher l'eau d'y pénétrer. Ils se flattoient qu'elle ne monteroit pas davantage, & croyoient voir sous peu de jours le terme de leurs travaux, & Leyde forcée de leur ouvrir ses portes. Tandis que l'espérance & la crainte tenoient les deux partis en suspens, arriva le temps souhaité par les Hollandois, où la nature devoit par des causes si supérieures à nos connoissances opérer ses étonnants effets. Sur la fin de Septembre, l'Océan ne différant plus de se montrer, pour ainsi dire, avec toute sa puissance, se déborda dans les campagnes, & fit des environs de Leyde une vaste mer. Les espérances que les rébelles en conçurent furent inexprimables. Les Espagnols en furent consternés. Les premiérs mirent aussitôt à la voile, & leur flotte s'avança dans la meilleure disposition. Elle étoit composée, dit-on, de cent cinquante navires, parmi lesquels on comptoit un grand nombre de galères, & elle fut jointe par beaucoup d'autres bâtiments chargés de vi-

LIV. VIII. An. 1574

vres. On étoit alors au commencement d'Octobre, & les Hollandois s'avançoient avec confiance pour porter du secours à la ville ; mais il ne fut pas besoin de faire de grands efforts. Les Royalistes, après s'être défendus avec courage en plusieurs endroits, & considérant qu'ils avoient moins à combattre les ennemis, qu'à surmonter les éléments, crurent qu'il seroit téméraire de résister plus long-temps, & songèrent à se retirer dans des lieux sûrs. Ils ne purent cependant évacuer assez promptement les redoutes où ils s'étoient enfermés, pour qu'ils ne perdissent pas beaucoup. Leur retraite offrit un spectacle affreux & digne de la plus vive compassion. Exposés de toutes parts aux plus grands périls, poursuivis par l'eau & par l'ennemi, les uns étoient impitoyablement massacrés (12), les autres engloutis au

(12) Strada rapporte un trait de valeur singulier d'un Capitaine Espagnol. Ce guerrier ayant été atteint avec de grands crocs par ses habits lorsqu'il se sauvoit, & attiré dans une barque des ennemis, se releva tout-à-coup du fond de la barque où ils l'avoient jetté, & à grands coups de hallebarde tua trois des

milieu des flots. Quelques-uns cherchant avec peine leur salut sur les hauteurs, n'évitoient les abymes de l'inondation que pour tomber sous le fer d'un vainqueur inexorable. On croit que l'armée royale perdit en cette occasion quinze cents hommes, la plupart Espagnols. On avoit employé de préférence à ce siège les soldats de cette Nation, qui avoient sollicité cette grace, & comptoient s'y couvrir de gloire. Leurs espérances furent bien trompées; & Leyde, après cinq mois de siège, eut la satisfaction de voir échouer les projets de ses ennemis, & eux-mêmes accablés des malheurs qu'ils lui préparoient. Néanmoins la mémoire de cet évènement fut long-temps empoisonnée par le

3 Octobre.

hommes qui l'avoient pris, força les autres de sauter dans l'eau, & revint joindre seul avec son bâtiment chargé de vivres ceux de ses camarades qui s'étoient mis en sureté. De Thou augmente le mérite de cette action en disant que cet homme étoit demi-mort. Mendoza, Historien Espagnol, rapporte que dans la nuit même qui suivit la retraite des Espagnols du fort le plus proche de la ville, il s'écroula deux cents soixante pieds du rampart de Leyde & du mur qui le revêtissoit.

Liv. VIII. An. 1574

trifte fouvenir de plus de dix mille habitants de cette ville (13) qui moururent de faim & de misère. Il ne reftoit plus aucune efpèce d'aliment à l'arrivée du fecours. Tout ce qu'un befoin aveugle & furieux avoit pu dévorer de plus groffier & de plus dégoûtant étoit confommé. Les affiégés étant déterminés à périr plutôt que de fe rendre, on n'attendoit que le dernier foupir de ceux qui traînoient encore un refte de vie; & quelques jours plus tard la ville devenue, pour ainfi dire, un horrible cimetière, n'alloit plus être remplie que de cadavres (14).

(13) La plupart des Hiftoriens réduifent à 6000 hommes le nombre des habitants de Leyde qui périrent pendant le fiège.

(14) Si l'on en croit Strada, ce fut un trait de galanterie Efpagnole qui empêcha la prife de Leyde. Valdès, qui commandoit le fiège, avoit pris la réfolution de l'attaquer de vive force, & de profiter du mécontentement d'un grand nombre d'habitants, qui preffés de la faim, avoient ménacé d'ouvrir les portes aux affiégeants, fi l'on ne fe rendoit. L'ayant dit à une Hollandoife qu'il aimoit, & qu'il époufa depuis, & l'ayant trouvée très trifte dans un fouper qu'il lui donnoit la veille du jour où il devoit exécuter fon projet, il ne put réfifter à la

douleur qu'elle parut en concevoir, & il promit de l'abandonner. Il comptoit à la vérité que la disette le rendroit maître de Leyde, & il ne croyoit pas que sa complaisance dût être punie par le mauvais succès qu'il éprouva. Néanmoins s'il eut véritablement ce dessein, & s'il l'eût suivi, il y a plus que de l'apparence qu'il eût aisément emporté une place qui n'étoit défendue que par des soldats épuisés de fatigues, & faméliques.



LIVRE IX.

SOMMAIRE.

1575. *MAXIMILIEN II offre sa médiation pour rétablir la paix. Assemblée de Breda pour y travailler. Propositions mutuelles. La négociation est rompue. La guerre recommence. Prise de Buren. Oudewater est emporté d'assaut. Schonoven capitule. Entreprise hardie de Mondragoné. Grande expédition en Zélande. Unique & surprenant moyen d'y réussir. On l'approuve. Discours de Requesens à ses troupes avant leur départ. Elles passent un bras de mer à gué. Les Royalistes sont attaqués dans leur traversée. Ils arrivent dans l'isle de Duveland. Ils gagnent celle de Schoven. Description de Ziriczée. Prise du fort de Bomme-*
1576. *ne. On attaque Ziriczée. Travaux du siège. Les assiégeants empêchent le secours. La ville se rend. Mort de Vitelli. Mort de Requesens. Suites funestes de cette mort. Le Gouvernement entre les mains du Conseil d'Etat. Le Prince d'Orange en profite. Nouvelle*

mutinerie des Espagnols. Les mutins dans Alost. La Flandre déchaînée contre les Espagnols. Ils projettent tous de se réunir aux mutins. Difficultés de leur réunion. Le Conseil d'Etat les déclare rébelles. L'Edit est publié malgré Viglius. On convoque les Etats Généraux. Les Espagnols se mettent en déf nse. Les Flamands sont battus auprès de Louvain. Les mutins d'Alost refusent de se joindre aux vainqueurs. Ceux-ci saccagent Mastreicht. Siège du Château de Gand & de celui d'Anvers. L'Elu des mutins d'Alost les engage à secourir le Château d'Anvers. Les Esgagnols font lever le siège. Ils s'emparent de la Ville & la saccagent. Prise du Château de Gand. Pacification de Gand.

PENDANT que la Flandre étoit bouleversée par une guerre si cruelle, l'Empereur Maximilien II offrit sa médiation au Roi d'Espagne pour y rétablir l'ordre & la paix. La parenté qui unissoit étroitement ces deux Princes, dont l'un avoit épousé la sœur du Roi, & l'autre la fille de l'Empereur, rendoit leurs intérêts communs. D'ailleurs, Maximilien ne

LIV. IX. An. 1575

Liv. IX. An. 1575

voyoit pas sans inquiétude l'affreux incendie qui ravageoit un Etat voisin de son Empire. Les Protestants qui l'avoient allumé lui donnoient les plus vives alarmes. Il voulut donc arrêter les progrès de l'embrasement, & même procurer la paix à la Flandre; & après avoir concerté avec Philippe le plan d'une négociation, il envoya un ambassadeur dans les Pays-Bas.

Le Comte de Schwartzembourg, issu d'une des plus anciennes Maisons de l'Allemagne, & aussi recommandable par sa prudence que par la noblesse de son sang, fut chargé de cette ambassade. Il passa d'abord en Hollande au commencement de l'année 1575, & s'arrêta à Dordrecht pendant quelques jours. Le Prince d'Orange & plusieurs Députés des Provinces de Hollande & de Zélande vinrent l'y trouver. L'Ambassadeur leur fit à tous le meilleur accueil au nom de l'Empereur, & remit à Orange une lettre par laquelle Maximilien l'exhortoit à faciliter le succès de la négociation. On convint de s'assembler à Breda, ville située à l'extrémité du Brabant du côté de la Hollande, & très commode aux Députés de l'un & de l'au-

tre parti. Cette Place étoit du domaine du Prince d'Orange avant le commencement des troubles, & depuis la confiscation des biens du Prince, le Roi s'en étoit mis en possession, & le faisoit garder par ses troupes. Le Seigneur de Rassenghiem, le Comte de la Roche, Arnoult Sasbout, Charles Suis & Albert Leonin, Ministres de Philippe, s'y abouchèrent donc au commencement de Mars avec Jacques Vanderdoës, Philippe de Marnix, Charles Boisot, Arnoult Dorp & Junius de Jong, Députés des rébelles. Les Mestres-de-Camp Romero & Mondragoné, & deux autres Espagnols de distinction, nommés Alentor & Cruiglias, passèrent en même temps en Hollande pour y servir d'ôtages & de garants de la sureté des Députés.

L'Ambassadeur de l'Empire ouvrit les conférences par un discours aussi sage que rempli de dignité, & exhorta tous les Députés d'entrer dans les vues de pacification qui animoient Maximilien. Les rébelles avoient déja fait des propositions avant le siège de Leyde. Elles se réduisoient à deux points principaux: savoir, qu'on fît sortir de Flandre les Espagnols & tou- 12 Mars.

tes les troupes étrangères, & qu'on convoquât une assemblée des Etats-Généraux pour y régler les affaires de Religion & de l'Etat. Ils ne firent pas d'autres demandes dans cette assemblée. Les Ministres d'Espagne y répondirent, & firent observer par rapport à la première, que les sujets d'un même Prince ne méritoient pas la qualification d'étrangers, & qu'on ne devoit regarder comme tels que les Allemands, les François, les Anglois & tous ceux qui servoient les rébelles. Ils promirent néanmoins qu'aussitôt après la pacification de la Flandre, le Roi retireroit les Espagnols & tous ceux que les rébelles paroissoient regarder comme étrangers à leur Nation. A l'égard de la convocation des Etats, ils ajoutoient qu'il falloit préalablement réunir le corps entier des Provinces trop malheureusement divisées par les troubles qui affligeoient la Flandre depuis plusieurs années ; que les Etats seroient assemblés immédiatement après la paix, & que le Roi prendroit leur avis, & s'y conformeroit en tout ce qui seroit juste & convenable. Ils proposèrent ensuite les conditions qu'ils jugèrent les plus propres à rappeller la concor-

de. Elles étoient renfermées dans ces six articles. 1°. L'oubli respectif des sujets de mécontentement. 2°. L'offre du Roi de rendre aux villes rébelles leurs anciens privilèges, & de rétablir tous les particuliers, de quelque état qu'ils fussent, dans les honneurs & dans les biens dont ils jouissoient ci-devant. 3°. La demande que faisoit le Roi qu'on lui remît les villes, les forteresses & les châteaux qui étoient au pouvoir des soulevés, avec leur artillerie, leurs armes & leur munitions de guerre. 4°. Le rétablissement de la Religion Catholique dans toutes les Provinces. 5°. La proscription du culte hérétique sans aucune réserve. 6°. Enfin, l'assurance que le Monarque permettroit à tous les hérétiques de sortir librement du Pays, & qu'il leur accorderoit un temps suffisant pour vendre les biens qu'ils ne pourroient emporter avec eux.

Les Députés des Provinces répliquèrent avec tant de dureté & de contradiction en même temps aux articles proposés par les ministres du Roi, qu'il fut facile de juger que la négociation ne produiroit aucun effet. Après s'être abandonnés aux

Liv. IX. An. 1575

plus fortes invectives contre la conduite des Espagnols, à qui ils imputoient tous les maux qui accabloient la Flandre, ils reprenoient les objets de leurs premières représentations, & persistoient à soutenir que tous ceux qui n'étoient pas nés en Flandre étoient étrangers, & exclus par cette qualité de participer de quelque manière que ce fût à son administration. Ils observoient que les troupes qu'ils employoient eux-mêmes à leur défense n'étoient que des troupes à leur solde qu'ils avoient appellées volontairement; mais que les Espagnols introduits dans le sein de la patrie par violence, n'y étoient établis qu'au mépris des exemptions & des privilèges des Provinces; que le gouvernement des villes, la garde des forteresses, les premiers emplois des armées, leur étoient confiés; que l'Etat étoit soumis à leur despotisme; que si le Roi en partant pour l'Espagne, avoit emmené avec lui les troupes de sa Nation, il étoit encore plus obligé de les retirer, maintenant que l'expérience la plus fatale avoit évidemment manifesté le préjudice que leur séjour avoit apporté à la Flandre. Ils ne se départoient

toient pas davantage de leurs préssantes instances sur la convocation des Etats-Généraux ; & disoient que si le Roi étoit véritablement dans le dessein de rétablir la paix dans les Provinces, il ne pouvoit l'affermir invariablement qu'en prenant le conseil des Etats ; & qu'ainsi la première démarche qu'il y avoit à faire, étoit de les assembler. Il seroit imprudent, ajoutoient-ils, qu'ils se désaisissent des villes, des châteaux, des forteresses, des munitions & des armes qu'ils avoient en leur pouvoir, tant que la paix ne seroit pas conclue dans la forme qu'ils le proposoient. Par rapport à la sortie des hérétiques, ils ne pouvoient y consentir. La Religion réformée qu'ils professoient n'étoit pas, selon eux, une raison suffisante pour dépeupler la Hollande & la Zélande, & arracher du sein de leur patrie une multitude innombrable de citoyens. Le sacrifice d'un si grand nombre de sujets & des richesses immenses qu'ils emporteroient avec eux, causeroit au Roi lui-même un tort considérable. Le commerce & la circulation en diminueroient beaucoup, & ce seroit consommer la ruine des deux Provinces les plus florissantes de la Flandre.

LIV. IX. An. 1575.

Les Miniſtres du Roi s'apperçurent aiſément qu'ils ne pourroient triompher de l'inflexibilité de ceux des rébelles. Ils eſſayèrent néanmoins de préſenter un Mémoire où ils refutoient les réponſes de leurs adverſaires. Ils remarquoient que pendant que les conditions qu'ils propoſoient, n'avoient d'autre but que d'étouffer la haine & tous les germes de la diſcorde, les rébelles ſembloient par leurs déclamations peu meſurées contre les Eſpagnols, ne chercher qu'à aigrir davantage les eſprits. Mais s'il étoit vrai que la Flandre voulût abſolument voir ceſſer la guerre, ils aſſuroient de nouveau qu'immédiatement après la paix, le Roi retireroit des Pays-Bas les Eſpagnols & tous les prétendus étrangers qui s'y trouvoient. Leur ſortie ne pouvoit, diſoient-ils, précéder la concluſion du traité de paix. Le Roi ne devoit point ſe déſarmer contre les intérêts de ſa gloire, contre toute raiſon de guerre, & contre toute juſtice, tandis que ſes ennemis auroient encore les armes à la main. Dès que ce Prince n'exigeoit pas que les troupes qui combattoient pour les rébelles, & qu'on pouvoit appeller plus véritable-

ment étrangères dans toute la signification du mot, sortissent de la Flandre, les Flamands devoient se contenter, à son exemple, que celles qui le servoient lui-même ne se retirassent pas auparavant. Pour ce qui regardoit la convocation des Etats-Généraux, on ne pouvoit s'empêcher de concevoir qu'elle entraîneroit des longueurs interminables; que la négociation finiroit encore plus tard, si on la traitoit dans leur assemblée; que d'ailleurs, des affaires de cette nature n'avoient jamais été de leur compétence; que les leur attribuer, c'étoit élever l'autorité des sujets sur les ruines de celle du Prince, & lui imposer des loix qu'une obéissance raisonnable devoit toujours recevoir de lui: au reste la paix seroit suivie de l'assemblée des Etats. Le Roi écouteroit leurs conseils, & se porteroit en tout ce qui seroit convenable aux propositions qui lui seroient faites de leur part.

Les Ministres du Roi représentoient en outre avec la plus grande force, qu'on ne pouvoit refuser de remettre entre les mains de Sa Majesté les places, les arsenaux, & les munitions de guerre; qu'il étoit de toute équité que

les rébelles revenant à l'obéissance de leur Souverain légitime, ils lui rendissent les villes dont ils s'étoient emparés, & l'artillerie qu'ils avoient en leur pouvoir. Que cette condition ne faisoit aucune difficulté dans tous les traités de paix que les Princes faisoient entr'eux; qu'elle devoit en faire encore moins dans ceux où le Prince rendoit ses bonnes graces à ses sujets, & oublioit leur révolte. Ils renouvelloient sur l'article de la Religion les mêmes déclarations qu'ils avoient déja faites; & protestoient que le Roi ne varieroit jamais sur les résolutions qu'il avoit prises à cet égard. Sa fermeté étoit d'autant mieux fondée, que le Prince, & ses sujets encore moins que lui, ne pouvoient rien innover dans la Foi; que la Religion catholique avoit été professée sans partage depuis l'établissement du Christianisme dans les Pays-Bas, & que le Roi & les Flamands eux-mêmes avoient juré dans la solemnité de son inauguration, de la conserver dans sa pureté primitive; & de la défendre des atteintes qu'on voudroit lui porter. Les craintes qu'on affectoit d'avoir sur la dépopulation de la Hollande & de la Zélande qu'en-

traîneroit la retraite des hérétiques, étoient combattues par les Miniſtres du Roi, qui repréſentoient au contraire que la paix ramenée par la religion dans ces Provinces, les rendroit plus floriſſantes que jamais. Enfin, pour ôter tout ſoupçon ſur l'inexécution des conditions du traité, on promettoit que le Roi s'engageroit de la manière la plus ſolemnelle à les obſerver ; que l'Empereur en ſeroit le garant, ſi les rébelles le deſiroient ; & que ce Prince, qui avoit bien voulu être le médiateur de la négociation, offroit de donner aux Flamands des aſſurances également fortes & inviolables de l'obſervation du traité.

Les Députés des rébelles qui avoient ordre de ne rien réſoudre ſans en communiquer dans le plus grand détail avec les Provinces qu'ils repréſentoient, voulurent ſe concerter avec elles & retourner en Hollande. Le Comte de Schwartzembourg n'omit rien pour les en empêcher. Il craignoit qu'on ne reprit difficilement les conférences, ſi on venoit à les interrompre. L'évènement juſtifia ſes craintes. Les Hollandois perſiſtèrent dans leurs ſentiments, & rendirent les

Liv. IX. An. 1575

ôtages qu'on leur avoit donnés. Ils firent cependant une réponse qui ne contenoit rien de nouveau ; mais où ils déclamoient encore plus amèrement contre les Espagnols, & où ils protestoient que rien n'ébranleroit la résolution où ils étoient de ne recevoir d'autres conditions que celles qu'ils avoient proposées eux-mêmes (1). Cette réponse étant parvenue aux Ministres de l'Empereur & à ceux du Roi, on rompit sur le champ la négociation, & Schwartzembourg re-

14 Juillet. tourna peu de jours après en Allemagne.

La défiance des rébelles étoit trop forte pour qu'on pût concevoir quelqu'espérance de les rapprocher par un traité de cette nature. La foi publique est le garant des conventions que les

(1) Grotius assure que les Etats finirent par demander une trève, pendant laquelle on jouiroit dans tous les Pays-Bas de la liberté de conscience. Elle fut refusée par le Gouverneur Général, qui, selon le même Historien, traînoit les conférences de la paix en longueur, afin de profiter de la négligence de ceux dont elle entretiendroit la sécurité, & préparer sourdement ses succès.

Souverains font entr'eux ; mais des rébelles, qui négocient avec leur Roi, redoutent bien davantage sa puissance, ils n'osent se fier à ses promesses ; & ils voudroient pouvoir enchaîner sa vengeance par des moyens que la dignité du Souverain ne comporte pas. C'étoit d'ailleurs le Prince d'Orange qui avoit été l'arbitre de la négociation pour les rébelles ; & malheureusement au lieu de dissiper leurs soupçons, il avoit mis tous ses soins à les entretenir. Il avoit des desseins profonds. On s'appercevoit chaque jour plus clairement qu'il comptoit tirer les plus grands avantages des révolutions des Pays-Bas. La paix auroit renversé ses projets ; il aimoit mieux commettre aux hasards de la guerre la fortune de l'Etat & le bonheur public, que d'abandonner les espérances qu'il s'étoit formées (2). Tous les héréti-

(2) L'autorité du Prince d'Orange reçut un nouvel accroissement après la rupture des conférences de Breda. Il fut revêtu de l'administration suprême de l'Etat, en vertu d'une résolution prise à Dordrecht dans une assemblée des Chevaliers, des Nobles & des Députés des grandes & des petites villes de l'Union. On se contenta de lui donner quelques ins-

Liv. IX.
An. 1575

ques répandus en Allemagne, en France, en Angleterre ne souhaitoient pas avec moins d'ardeur que la négociation n'eût aucunes suites. Ils avoient fait tous leurs efforts pour la traverser. Ils avoient tâché de rendre la médiation de l'Empereur suspecte, & de présenter avec les couleurs les plus noires le zèle que les Ministres du Roi avoient montré pour applanir les obstacles qui s'opposoient à la réussite de l'heureux ouvrage dont ils étoient chargés.

Tout espoir de paix s'étant donc évanoui, on ne songea plus qu'à continuer la guerre avec une nouvelle ardeur. Depuis le malheureux succès du siège de Leyde, le Gouverneur avoit laissé en Hollande les troupes qu'il y avoit employées (3). Il reprit le pro-

tructions générales, & on s'obligea à lui obéir tant qu'il les suivroit. On lui donna cependant pour l'aider un Conseil de vingt & un membres des Etats, avec le secours desquels il régla pour la suite tout ce qui concernoit la conservation de la liberté publique contre les entreprises des Espagnols.

(3) Ces troupes s'étoient mutinées & avoient arrêté Valdès leur Commandant. Après avoir tenté vainement de s'emparer de Harlem &

jet d'achever de soumettre cette Province, d'attaquer en même temps la Zélande, & de s'y rendre maître d'un port considérable, & propre à y recevoir les flottes d'Espagne. Gilles de Barlemont, Seigneur d'Hierges, avoit été nommé Gouverneur de la Hollande. Ce Seigneur d'un zèle connu pour le service du Roi & d'une capacité éprouvée dans la profession des armes, reçut ordre de Requesens de rassembler l'armée & de se tenir prêt. Il fut jugé nécessaire d'enlever Buren aux rébelles. Hierges ne différa pas; & après avoir feint de tourner ses armes d'un côté opposé, il se rabattit rapidement sur cette Place. Elle appartenoit au Prince d'Orange à cause de sa première femme, fille & héritière de Maximilien d'Egmont, Comte de Buren. Sa situation la rendoit bien propre à incommoder beaucoup le Brabant & la Gueldres. Le Prince d'Orange y avoit placé une garnison dont les courses gênoient très fort les convois qu'on faisoit passer de ces deux Pro-

d'Amsterdam, elles étoient entrées dans Utrecht où l'on parvint pourtant à les appaiser en les payant.

Liv. IX.
An. 1575

vinces à l'armée royale. Du reste c'étoit une ville foible, bâtie sur le bord d'un ruisseau, avec une enceinte de murailles antiques qui n'étoient point terrassées : son château ne valoit pas mieux. Un fossé large & profond en faisoit la meilleure défense.

Hierges étant arrivé à l'improviste, menaça les habitants du traitement le plus rigoureux, s'ils ne se rendoient sur le champ. Son armée étoit de six mille hommes d'infanterie Espagnole, Allemande & Wallone, & de quatre cents hommes de cavalerie : tous hommes choisis & formés depuis long-temps à la discipline militaire. Ses menaces n'intimidèrent pas néanmoins les assiégés ; mais leur résistance ne répondit pas à la fierté de leur première contenance. Hierges, ayant battu la Place avec fureur, jetta un pont sur le fossé. Ses troupes montent à l'assaut. La garnison effrayée jetta ses armes, prit la fuite & se réfugia dans le Château. La défense n'y fut pas plus courageuse. Animé par le succès du siège de la ville, Hierges se préparoit avec la plus grande résolution à celui du Château, quand ses défenseurs découragés, & craignant l'effet de ses

menaces, demandèrent à capituler. Ils n'obtinrent que la vie, & sortirent couverts de honte, sans armes & sans drapeaux (4). Le Château fut saccagé. La Ville eut ensuite un aussi triste sort, & le vainqueur, après s'en être bien assuré, entra plus avant dans l'intérieur de la Hollande.

An. 1575

Fin de Juillet.

Il partit de Buren, où il fut joint par un renfort d'Allemands & de Wallons, & vint mettre le siège devant Oudewater, place importante par elle-même & dont la conquête pouvoit faciliter beaucoup la prise de plusieurs villes plus considérables des environs. L'Yssel la baigne d'un côté; elle est renforcée de l'autre par un fossé profond. Le terrein où elle est située est si enfoncé & si humide, qu'on ne peut y arriver que par les digues ou par les canaux. Cette position étoit presque l'unique difficulté du siège de cette Ville, dont les murs étoient peu fortifiés. L'armée royale fut donc obligée de camper presqu'entièrement sur

(4) On soupçonna le Gouverneur de trahison.

Liv. IX.
An. 1575

les digues. On établit de même la batterie la plus forte sur une digue étroite, & qu'il fallut élargir avec un grand amas de vieux filets, pour y former une platte-forme. On en trouve une abondance étonnante dans tout le pays d'alentour ; on les employa avec succès, & ce fut à l'aide de ces fascines extraordinaires que l'on combla encore le fossé. Les assiégés montrèrent beaucoup de résolution, & parurent vouloir se défendre avec opiniâtreté. Ils avoient fait une espèce de remparts à leurs murailles avec les mêmes matières dont les Espagnols s'étoient servis pour placer leur batterie. Ils avoient été renforcés par un grand nombre de soldats Allemands & Anglois. Le Prince d'Orange promettoit de leur envoyer un nouveau secours; mais lorsqu'on eut formé l'attaque, la défense ne fut pas longue. Les assiégés soutinrent d'abord le feu des batteries & repoussèrent les ennemis dans un premier assaut. Bientôt ceux-ci revinrent à la charge avec plus de fureur. Mêlés sur la brèche avec les bourgeois, ils entrèrent avec eux dans la ville. Ils y mirent tout à feu & à sang,

la détruisirent presqu'entièrement, & en firent un affreux désert (5). LIV. IX.

Leur Général ne laissa pas refroidir l'ardeur de ses troupes, & tout aussitôt il attaqua Schonoven, petite place assez importante, & qui n'est éloignée que d'une lieue d'Oudewater. Sa situation est à peu près semblable à celle de cette ville. Elle est sur le Lech, environnée d'un terrein marécageux qui en rend l'accès également difficile. Un large fossé fait toute sa défense. On y avoit fait entrer quelques enseignes de François & d'Allemands; mais les habitants qui desiroient plus de retourner à l'obéissance du Roi que de rester sous la domination des rébelles, n'avoient aucune envie de se défendre. Le Prince d'Orange instruit de leurs dispositions, s'empressa d'y envoyer un puissant secours qu'il vouloit introduire par le fleuve à la faveur de la haute marée; mais Hierges songea à le prévenir. Il fit jetter un

An. 1575. 8 Août.

(5) Il n'y eut que vingt habitants qui se sauvèrent de ce désastre. Ce fut après la perte d'Oudewater que les Etats de Hollande interdirent l'exercice de la Religion catholique Romaine.

pont sur le Lech, le hérissa de longues vergues jointes ensemble & le mit en état de ne point craindre les attaques des navires ennemis, s'ils vouloient entreprendre de le forcer. En même temps il établit ses batteries dans les lieux les plus élevés, & fit tirer sur la ville avec fureur. Les habitans, qui craignoient d'éprouver le malheureux sort d'Oudewater, se soulevoient contre leur garnison. Orange qui en fut averti n'en fut que plus résolu de faire partir le secours qu'il préparoit. Trois navires chargés de troupes, d'artillerie & de munitions de toutes espèces furent mis sous la conduite du Seigneur de la Garde, François. Il s'avançoit poussé par le flux, quand les Royalistes l'ayant apperçu accoururent de toutes parts & se répandirent des deux côtés sur le rivage pour l'arrêter. Le feu fut très vif de part & d'autre. La perte considérable. La Garde combattit avec le plus grand courage; enfin il vint à bout de rompre le pont & de passer outre avec le vaisseau sur lequel il étoit monté; mais les deux autres vaisseaux se perdirent; & le pont ayant été rétabli sur le champ, la ville resta aussi étroitement resserrée qu'au-

paravant. Hierges fit tirer encore ses batteries. Leur feu fut si terrible qu'il renversa en peu de temps plus de trois cents brasses de murs. La garnison consternée de cet évènement, & craignant alors beaucoup moins les efforts des ennemis que la mauvaise volonté des habitants, consentit à capituler. 13 Août.
Hierges accorda aux bourgeois des conditions avantageuses, & à la garnison la liberté de se retirer où elle voudroit, & d'emporter ses bagages (6).

Après la prise d'Oudewater & la reddition de Schonoven, Hierges n'eut pas de peine à s'emparer de deux petits forts construits sur la pointe de Crimpen, près du confluent de l'Yssel & du Lech. Ils se rendirent aussitôt qu'il parut; & ce Général, après les avoir encore mieux fortifiés, alla attendre à Utrecht les ordres de Requesens. Mondragone fit dans ce même temps une conquête considérable en

(6) Pendant qu'Hierges s'emparoit successivement de Buren, d'Oudewater & de Schonoven, Vitelli soumettoit les villes de la Hollande, situées entre le Lech & le Vahal, Leerdam, Asperen, Huchelen, Vorcum & tous les postes fortifiés des environs.

Liv. IX.
An. 1575

Hollande du côté du Brabant. La Meuſe, à peu de diſtance de ſon embouchure, forme pluſieurs Iſles. Celle de Finaert, quoique petite, eſt dans une ſituation avantageuſe. Les rébelles s'y étoient fortifiés, & tenoient auprès quelques vaiſſeaux pour s'y mettre à l'abri de toute entrepriſe. Cette iſle n'étant ſéparée du Brabant que par un canal large d'un mille d'Italie, ou d'une demi-lieue de France, Mondragone ne déſeſpéra pas d'y pénétrer & d'en chaſſer les rébelles. Il fit chercher un gué à baſſe marée. On en trouva un qui étoit pratiquable, mais dangereux. Le péril ne l'arrêta pas. Il en avoit ſurmonté un plus terrible dans la fameuſe expédition entrepriſe pour ſecourir Tergoës. Il choiſit donc mille Wallons de ſon régiment & trois cents Eſpagnols. Il les arma & les pourvut de munitions de guerre & de bouche, de la même manière qu'il l'avoit fait à Tergoës ; il les conduiſit dans le plus grand ſilence, afin de ſurprendre les ennemis. Son projet réuſſit S'étant jetté dans l'eau à la tête de ſes intrépides ſoldats, il ne trouva d'obſtacles que ceux de la traverſée. L'ennemi mal aguerri & épouvanté d'une atta-

que si brusque & si imprévue, se sauva dans ses navires sans faire aucune résistance, & abandonna l'isle. Liv. IX.

An. 1575.

Les succès brillants des armes du Roi en Hollande ne diminuoient pas le desir qu'on avoit de tenter quelque grande expédition en Zélande. Entre les diverses résolutions que le Roi avoit prises sur les affaires de Flandre, ce Prince avoit singulièrement à cœur celle d'y envoyer au plutôt une puissante flotte, qu'on armoit en Espagne. Il connoissoit tout l'avantage que les forces navales des rébelles avoient sur celles que les Pays-Bas lui avoient fournies, & il vouloit leur ôter cette supériorité qu'il regardoit comme la première cause & l'appui de leur rébellion. Dans cette vue, il avoit commandé à Requesens de faire les plus grands efforts & de s'établir à quelque prix que ce fût, dans la Zélande, qui étoit la Province la plus favorablement située pour recevoir les secours maritimes d'Espagne. Le Gouverneur s'occupa aussitôt de l'exécution de ces ordres. Il défendit à Hierges de rien entreprendre davantage en Hollande, & ne lui laissant que les troupes dont on ne pouvoit absolument se passer dans

Liv. IX. An. 1575

cette Province, il lui ordonna de renvoyer le reste dans le Brabant. Requesens se rendit lui-même à Anvers avec Vitelli & les principaux Officiers de l'armée royale. Il y fit préparer avec la plus grande diligence un armement composé de navires de différentes grandeurs, & proportionnés avec soin à la profondeur des canaux & des golfes qui divisent & environnent le territoire de la Zélande. On en construisit aussi un grand nombre en forme de demi-galères, auxquelles on ajouta des rames pour les rendre plus légères.

Il n'étoit plus question que de savoir sur quel endroit de la Zélande on dirigeroit l'entreprise. Les deux passages qui avoient si bien réussi à Mondragoné faisoient croire qu'on pouvoit facilement en tenter encore d'aussi heureux dans les autres détroits de cette Province. Quelques personnes qui connoissoient le Pays, donnoient les plus grandes espérances qu'on en trouveroit de praticables. On voit dans la partie orientale de la Zélande un grand nombre d'isles situées à la suite l'une de l'autre, & séparées par différents canaux de diverse largeur. Les

trois principales sont celle de Tolen, la plus proche du continent; celle de Duveland, & celle de Schoven, qui est la plus éloignée. Il y a dans le voisinage d'autres isles très petites & peu connues, parce qu'elles sont presque inhabitées. La moins considérable d'entr'elles s'appelle Filisland, ou l'isle de Saint-Philippe, & est placée à la droite de l'isle de Tolen. Depuis le secours signalé de Tergoës, l'isle de Tolen & celle de Zuitbeveland étoient restées dans le devoir, & on souhaitoit avec ardeur d'y ramener les isles de Schoven & de Duveland. On ne doutoit pas que leur conquête ne facilitât beaucoup le recouvrement de l'isle de Valcheren & la prise de Middelbourg & de Flessingue, places qui étoient les plus à portée de recevoir les flottes d'Espagne. Bientôt ensuite on eût vu la Zélande entière rentrer dans l'obéissance, & la réduction de cette Province procurer celle des autres Provinces des Pays-Bas.

Malheureusement la flotte que Requesens venoit de rassembler étoit trop foible pour conquérir Duveland & Schoven. Les forces ennemies étoient très supérieures, & il ne restoit d'au-

Liv. IX. An. 1575

tre moyen pour y réussir que de traverser à gué dans le temps du reflux quelque bras de mer, & de descendre dans ces isles par cette route extraordinaire. Plusieurs personnes, qui en connoissoient parfaitement la carte & les détroits, assuroient fermement que le canal qui sépare l'isle de Saint-Philippe de celle de Duveland, offroit un passage de cette espèce, quoiqu'il fût large de cinq milles d'Italie, ou de plus de deux lieues de France (7). Requesens hésitoit beaucoup à prendre un parti si désespéré. Tous ceux qu'il consultoit partageoient son embarras. On craignoit que les ennemis n'eussent soupçonné ce dessein. Leur flotte avoit été beaucoup augmentée. Ils y avoient joint de très petites barques, par le moyen desquelles on croyoit qu'ils se proposoient d'approcher des troupes du Roi lorsqu'elles passeroient le gué. Les avis n'étoient rien moins que réunis sur cette expédition, & l'on y trouvoit de grandes difficultés.

Ceux qui ne l'approuvoient pas ap-

(7) On donna le commission de faire sonder ce passage à un Enseigne Espagnol, nommé Jean d'Aranda, qui le trouva praticable.

percevoient une différence extrême entre cette entreprise & celle que Mondragoné avoit si heureusement exécutée. Dans la première, tentée pour le secours de Tergoës, on n'avoit qu'à traverser l'eau ; il suffisoit que le soldat s'armât de patience contre la fatigue d'un chemin si long. On n'y avoit rencontré aucun autre obstacle, point de flotte ennemie, pas même le plus petit navire capable de troubler ce hardi & périlleux passage, point de troupes préparées à combattre celles du Roi, & à s'opposer à leur arrivée à terre. Maintenant on avoit à passer un canal presqu'aussi large. Le gué en étoit inconnu. On étoit aussi peu instruit du danger auquel on s'exposoit. Une flotte nombreuse se disposoit à traverser le passage. En supposant qu'il fût heureux des ennemis prévenus, veilloient sur le rivage, & pouvoient aisément triompher de soldats accablés de fatigue & presqu'ensevelis sous l'eau. De si grands dangers ne devoient-ils pas faire renoncer à une expédition si peu praticable ? On ajoutoit que la hardiesse tenoit souvent de l'imprudence, & qu'on ne devoit pas au moins s'abandonner à ses conseils lorsqu'il y avoit

Liv. IX. An. 1565

un parti sage à prendre. C'étoit celui d'attendre les forces navales que promettoit l'Espagne, & de les réunir avec celles que le Roi avoit déja en Flandre. Si ce délai retardoit les opérations qu'on avoit en vue, au moins étoit-il évident qu'il en assuroit la réussite.

Telles furent les réflexions de quelques-uns des principaux Officiers de l'armée. Le plus grand nombre n'en furent pas découragés, & insistèrent toujours avec la même chaleur pour qu'on tentât le nouveau passage. Ils avoient beaucoup de confiance dans l'expérience de leurs guides, & ils proposoient seulement de choisir pour l'exécuter avec succès, une nuit profonde. Que pourroient au milieu des ténèbres, les attaques des rébelles? Ils ne se dissimuloient pas qu'il seroit peut-être plus difficile de se rendre à terre, en présence d'ennemis qui seroient sur le rivage & qui pourroient les foudroyer à discrétion. Mais ils comptoient beaucoup à cet égard sur leur intrépidité & sur celle de leurs soldats, qui ayant à dos une vaste plaine d'eau, sans autre ressource que la victoire ou la mort, s'avanceroient fièrement avec la résolution de vaincre ou de mourir.

Combien de fois leur bonne contenance n'avoit-elle pas épouvanté leurs adversaires, & ne les avoit-elle pas obligés d'abandonner des postes avantageux où ils eussent pu se défendre s'ils avoient eu du courage ? Ils ne doutoient donc plus qu'ils ne vinssent à bout d'aborder malgré les ennemis. Ils observoient qu'en même temps leur flotte pourroit débarquer d'un autre côté le reste des troupes nécessaires à leurs entreprises. Pleins de confiance & d'ardeur, ils sembloient vouloir se piquer de ne pas partager avec les forces qui viendroient d'Espagne, l'honneur des premiers succès.

LIV. IX. An. 1575.

Requesens en admirant leur bravoure ne s'aveugloit pas sur le péril évident de ce passage ; mais après s'être assuré de nouveau du gué, il résolut d'en tenter l'épreuve (8). En-

(8) Un de ceux qui contribuèrent davantage à déterminer Requesens à tenter ce passage fut un Seigneur Zélandois, qui étoit Gouverneur de Berg-op-zoom, appellé Jerôme Van-Tuil de Serooskerken d'un nom encore très connu dans la république des Provinces-Unies. Il connoissoit parfaitement toutes les isles de la Zélande, les bras de mer & les rivières qui les forment, & ce fut un

Liv. IX. An. 1575

flammé du desir de se rendre maître des isles orientales, il vouloit sur-tout s'établir dans celle de Schoven, la plus importantte par elle-même & celle qui offroit une retraite plus sûre aux flottes d'Espagne. On y trouve Ziriczée, ville considérable, située sur la partie de la côte la plus intérieure & qui est la plus grande de toutes ces isles. Requesens songeoit à en faire le centre de sa puissance dans ce canton, & à y rassembler les forces du Roi. Il fit aussitôt passer dans l'isle de Tolen trois mille hommes d'infanterie, composée en nombre égal d'Espagnols, d'Allemands & de Wallons; & s'y rendit lui-même bientôt après pour animer les troupes par sa présence. D'Avila reçut ordre en même temps d'y amener la flotte. On lui en avoit donné depuis peu le commandement, & l'on prit le parti d'y faire monter la moitié des troupes que Mondragoné devoit commander après la descente. L'autre moitié, également choisie dans

de ses domestiques qui sonda le passage une seconde fois, & confirma le rapport, que les gens employés par d'Aranda avoient déja fait.

les

les trois nations, fut destinée au passage qu'on se proposoit de commencer à la pointe la plus avancée de Filisland. Le canal y étoit plus large; mais comme il avoit moins de profondeur dans le temps de la basse marée, on le préféra. On joignit aux quinze cents fantassins, qui alloient marcher, deux cents pionniers, afin de former les retranchements, dont les premiers auroient besoin de se couvrir lorsqu'ils auroient pris terre.

Déja toutes les troupes étoient prêtes à s'embarquer, quand pour animer de plus en plus leur courage, le Gouverneur jugea à propos de leur tenir le discours suivant, qu'il adressa plus particulièrement à ceux qu'il destinoit à passer le gué. « Braves soldats, les » exploits les plus difficiles vous sont » les plus familiers. Un grand nom» bre d'entre vous se sont signalés » dans deux occasions semblables à » celle qui s'offre aujourd'hui. Mar» chez donc avec confiance. Vous dé» fendez la même cause, vous servez » le même Roi, vous combattez les » mêmes ennemis, vous obtiendrez » le même succès. La protection di» vine récompensant la piété de notre

Liv. IX. An. 1575.

» Maître, secondera vos efforts, & » accordera à vos armes les avantages qu'elle ne vous a jamais refusés » sur des rébelles à l'Eglise & à leur » Souverain. »

Cette courte harangue fut accueillie avec les plus vives acclamations. Les troupes qui devoient rester sur la flotte y montèrent pendant que leurs camarades passèrent sur des barques qui les transportèrent à Filisland. On y fit attendre la flotte jusqu'à ce que ces derniers eussent traversé le canal. Jean Osorio d'Ulloa, Espagnol, les commandoit. C'étoit un des plus braves Officiers de cette Nation. Il s'étoit trouvé à l'épreuve qu'on avoit faite du gué, & il étoit un de ceux qui avoient conseillé avec plus de chaleur ce passage audacieux. Tel fut l'ordre qu'on y observa. Aussitôt qu'il fut nuit, la veille de Saint Michel, dans le temps précis où la marée commençoit à baisser, Osorio entra dans la mer derrière les guides. Les Espagnols le suivoient immédiatement; les Allemands venoient ensuite & précédoient les Wallons; les pionniers fermoient la marche, dont le Capitaine Peralta faisoit l'arrière-garde avec une com-

pagnie de ſoldats de cette Nation. Le front des files n'étoit que de deux ou de trois hommes, afin qu'ils fuſſent plus ſerrés. Comme ils ne marchoient que ſur la crête de l'eſpèce de banc de terre qui leur donnoit paſſage, ils offroient moins de facilité aux approches de l'ennemi & aux tentatives qu'il pourroit faire pour les troubler dans cette route également hardie & pénible. Les rébelles avoient pénétré l'entrepriſe. Auſſitôt qu'ils eurent appris que les Royaliſtes étoient entrés dans l'eau, ils firent avancer ſur leur flanc à droite & à gauche leur flotte, & ſur-tout les petits bâtiments à l'aide deſquels ils pouvoient en approcher de plus près. Ils commencèrent d'abord par faire de loin de grandes décharges d'artillerie; mais l'obſcurité de la nuit empêchoit qu'on ne pût diriger les coups, & ſervoit de rempart aux braves ſoldats qui paſſoient le gué. Tant que la marée fut baſſe les barques ennemies ne purent s'approcher; mais lorſque le flux commença, la flotte rébelle profitant de l'élévation de l'eau, avança contre les Eſpagnols, & les réduiſit plus d'une fois aux plus terribles extrémités. On ne peut peindre leur

étrange situation & l'embarras extrême où ils se trouvoient tout à la fois de hâter le pas, de ne pas rompre leurs files, de surmonter la résistance de l'eau, & encore plus de repousser les attaques des ennemis. Ceux-ci ne les incommodoient pas seulement par le feu de leur artillerie, mais ils les frappoient à coups redoublés avec de longues perches, ils les atteignoient avec des crochets armés de fer, ils employoient toutes sortes d'armes pour les harceler, & faisoient les plus grands efforts pour arrêter leur marche, ou du moins pour les mettre en déroute. Les Royalistes soutenoient ces étonnantes difficultés avec une intrépidité plus étonnante encore. Ils avançoient sans se rompre, & se défendoient en même temps avec leurs piques. Mais ils eussent infailliblement succombé, si les ténèbres de la nuit ne les eussent favorisés & n'eussent empêché les deux divisions de la flotte ennemie de pouvoir combiner leurs attaques. Enfin ils achevèrent de passer le canal dans l'intervalle du temps nécessaire pour n'avoir rien à craindre ni de la marée, ni des navires ennemis.

Echappés d'un si grand péril, ils

pensèrent tomber dans un danger nouveau & plus redoutable en arrivant à terre. Un corps considérable de troupes les y attendoit & sembloit bien préparé à les attaquer. Mais ces lâches après avoir à peine essuyé la première décharge des Espagnols, se retirèrent dans l'intérieur de l'isle où quelques-uns de leurs camarades s'étoient retranchés (9). L'entreprise des Royalistes ne réussit pas néanmoins sans quelque perte. Les pionniers qui les accompagnoient furent surpris par la marée, & n'étant plus à temps de retourner en arrière, ils furent presque tous noyés. Peralta, loin de continuer sa route, fut obligé d'aller rejoindre la flotte avec la compagnie qu'il commandoit. Il n'y eut de tué que le Capitaine Isidore Pacheco, & un petit nombre de soldats parmi ceux qui passèrent. Quelques-uns périrent de leurs blessures, ou succombèrent accablés de fatigue au milieu de l'eau. Du reste toutes les circonstances de cette merveilleuse expédition la rendront une

Liv. IX. An. 1575

(9) Charles Boisot ayant été tué des premiers coups, les troupes qu'il commandoit se découragèrent aussitôt.

Liv. IX. An. 1575

des plus mémorables de la guerre de Flandre ; & l'on peut dire avec vérité qu'au lieu d'être ensevelie en quelque sorte dans les ténèbres, elle méritoit d'être éclairée du plus beau jour (10). Rivas, Gouverneur de la ville & de la citadelle de Cambrai, qui s'étoit trouvé dans le passage tenté pour le secours de Tergoës, eut aussi part à celui-ci. C'est de lui qu'on tient les détails des deux expéditions. En les comparant ensemble, il pensoit que si la première étoit digne de la préférence par la nouveauté & la hardiesse du projet ; la seconde sembloit aussi la mériter par la multitude des obstacles qu'elle avoit éprouvés.

Quoi qu'il en soit, aussitôt que les Royalistes eurent gagné le rivage, ils

(10) Il y eut une aurore boréale pendant cette nuit. Les Espagnols regardant ce phénomène comme un miracle, qui sembloit leur promettre le secours du Ciel, en conçurent un si heureux augure qu'ils bravèrent avec joie les dangers de la traversée auxquels ils alloient s'exposer. Le crédule Strada ajoute au récit de cette aurore boréale la circonstance d'un cercle lumineux qui entouroit en forme de gloire la tête de Requesens au départ de ses troupes, & qui, selon lui, leur présagea la victoire.

en instruisirent la flotte par des signaux dont on étoit convenu. Les soldats qui y étoient, descendirent à terre, & se réunirent aux premiers. Tous ensemble se portèrent avec résolution sur les rébelles & les chassèrent sans peine de l'isle entière de Duveland. Il restoit à traverser le canal qui sépare cette isle de celle de Schoven ; & pour remplir les vues qu'on avoit, il falloit s'établir dans cette dernière isle, & s'emparer ensuite de Ziriczée. Ce canal est large d'un peu moins d'une lieue, mais les ennemis campoient sur la rive opposée, & sembloient attendre les troupes du Roi pour tomber sur elles avec avantage. Toutefois les Royalistes, animés par leurs premiers succès, n'en montrèrent pas moins de résolution. Mondragone & d'Avila voulurent partager le péril. L'exemple des chefs augmenta l'ardeur des soldats (11). Rien ne resiste à leur valeur ordinaire. Les ennemis qui n'étoient braves que lorsque le danger étoit éloigné, prirent honteusement la fuite à la vue des

(11) Ce passage fut très difficile à cause de la boue qui étoit au fond de ce canal.

Royaliſtes, & ſe ſauvèrent dans Ziriczée.

Liv. IX. An. 1575

Cette Ville eſt ſituée près du canal qui ſépare les deux iſles, & auquel elle communique du côté de Duveland par un canal plus petit, creuſé de main d'homme, & qui conduit en quelque ſorte la mer au milieu de ſon enceinte. Le terrein des environs ne peut être plus renfoncé, & il étoit facile de l'inonder en coupant les digues. Du reſte, cette Place n'eſt entourée que d'une mauvaiſe muraille; ſon foſſé n'eſt pas meilleur. Les habitants ne fondoient leurs eſpérances que ſur un grand ſecours que le Prince d'Orange leur avoit promis, & ſur les approches de l'hiver dont ils croyoient que les Royaliſtes ne pourroient ſupporter les incommodités & la rigueur. D'ailleurs les rébelles avoient fortifié trois poſtes ſur les côtes de l'iſle; ſavoir, au ſeptentrion Brouvershaven & Bommene, qui l'un & l'autre avoient un port; & au midi la Pointe que forme l'iſle entre le village de Borendam & Ziriczée.

Les Royaliſtes ſongèrent à s'emparer de ces poſtes avant de commencer le ſiège. Celui de Brouvershaven n'ayant

pas resisté, ils passèrent à celui de la Pointe. Une ardeur imprudente leur fit sur le champ tenter l'assaut. Ils y perdirent soixante Espagnols. Peralta y fut tué, & il y périt quelques soldats Allemands & Wallons. Irrités de ce mauvais succès, ils brûloient du desir d'en réparer la honte, & se préparoient à une seconde attaque; mais la garnison ne jugea pas à propos de les attendre; & après avoir mis le feu au fort, elle se refugia dans Ziriczée. Bommene restoit encore. Ce poste étoit le mieux fortifié, & sembloit aussi devoir être mieux défendu. Le Capitaine Du Lis, François, y commandoit. C'étoit un brave Officier. Il avoit sous ses ordres l'élite des autres nations qui servoient les rébelles, & qui étoient tous bien résolus de tenir long-temps, & de recouvrer en cette occasion l'honneur qu'ils avoient perdu dans les actions précédentes. Le fort de Bommene étoit inattaquable dans le temps de la haute marée. L'eau montoit alors dans le fossé, & pénétroit dans le canal, qui partageoit le fort en deux parties. Les bâtiments ennemis, qui pouvoient y entrer, favorisoient autant les assiégés qu'ils incom-

Liv. IX. An. 1575

modoient les assiégeants. Ceux-ci, qui ne consultoient pas le danger, mais qui étoient entraînés par leur valeur, s'approchèrent de la Place, ouvrirent la tranchée, & après avoir établi leurs batteries le plus près qu'ils purent, ils firent pendant deux jours un feu continuel (12). Ils attendirent le temps du reflux & donnèrent un violent assaut. Néanmoins la résistance des assiégés fut si vigoureuse qu'ils repous-

(12) Il y eut un pour-parler dont les circonstances sont assez singulières. Le fort de Bommene étoit défendu par des François. Du Lis qui les commandoit ayant demandé une conférence, les Espagnols jouant sur le mot *Gallus*, qui signifie également un coq & un François, répondirent aussitôt qu'ils ne recevoient des poules de leur espèce qu'à discrétion. Mondragoné lui ayant aussitôt fait excuse de l'insolence de ses soldats, lui offrit une bonne composition s'il vouloit se rendre. Pendant cet entretien un Enseigne Espagnol, qui avoit remarqué un endroit qu'il croyoit pouvoir insulter impunément, y avoit marché, & avoit été puni de sa témérité & tué avec trente hommes. Du Lis reprochant alors aux Espagnols leur mauvaise foi ; vous voyez, leur dit-il, que c'est à des coqs très braves que vous avez affaire, ils sont déterminés à tout risquer plutôt que de traiter avec des ennemis qui ne méritent aucune confiance.

ſèrent les Eſpagnols. Ces derniers y perdirent cent cinquante hommes qui furent tués, & eurent plus du double de bleſſés. Malgré cet échec ils revinrent le lendemain à la charge ; & pour mieux prendre leur revanche, ils formèrent en même temps pluſieurs attaques ; mais un déſeſpoir furieux tranſportant les guerriers des deux partis, qui étoient tous également déterminés à vaincre ou à mourir, perſonne ne recula. Les Royaliſtes avoient aſſailli le fort pendant le reflux, comme ils ſe l'étoient propoſé. Les rébelles firent face par-tout, & ſoutinrent vivement ce ſecond aſſaut. Le moment étoit critique. On flottoit de part & d'autre entre l'eſpérance & la crainte ; mais les motifs étoient bien oppoſés. Les Eſpagnols qui redoutoient le retour de la marée, ſe flattoient de le prévenir & d'emporter le fort. Les ſoulevés comptoient réſiſter juſqu'à ce que la marée remontât, & trembloient d'être forcés auparavant. Cependant le carnage étoit affreux & la perte horrible des deux côtés. Le ſuccès étoit encore incertain. Enfin on combattoit depuis ſix heures, quand les aſſiégeants s'apperçurent du flux. Ranimant alors tou-

tes leurs forces, ils firent un dernier
Liv. IX. effort que les assiégés, déja affoiblis
An. 1575 par la longueur de l'action, ne purent soutenir. Ils se défendirent néanmoins jusqu'au dernier soupir. Personne ne se rendit, & tous sans exception fu-
25 Octobr. rent taillés en pièces (13). La perte des assiégeants fut de deux cents morts, & d'un plus grand nombre de blessés. Presque tous les Officiers des nations dont l'armée Espagnole étoit composée, se signalèrent dans ce redoutable assaut. On distingua parmi les Italiens les deux frères de Monti, neveux de Vitelli, Raphaël Barberin, & Curtio Martinenguo, qui s'exposèrent comme de simples soldats, & bravèrent les plus grands périls.

L'armée du Roi ne perdit pas de temps, & aussitôt après la conquête de ces forts, elle attaqua Ziriczée (14).

(13) Les valets de l'armée & les vivandiers, exécutant les ordres qu'on leur avoit donnés de battre le tambour sur la fin de l'attaque, & de s'approcher en ordre comme des troupes réglées, découragèrent si fort la garnison, que les assiégeants surmontèrent enfin sa résistance.

(14) Le grand Bailli de Ziriczée se voyant attaqué à l'improviste, fut adroitement trom-

Il n'y avoit de difficile dans cette entreprise que d'intercepter les secours qui du grand canal passoient dans celui qui entre dans la ville, & y entretenoient l'abondance. Le Seigneur de Dorp, brave & vigilant Capitaine, étoit Gouverneur de Ziriczée. Il avoit assuré la communication du petit canal avec le grand en fortifiant les deux bords du premier jusqu'au point de sa réunion avec le second. Il avoit encore inondé les environs de la Place à l'arrivée des Espagnols, & il leur avoit enlevé l'espoir de l'emporter d'assaut. La Ville recevoit donc des secours abondants & faciles. La flotte royale, quoique postée avantageusement, & secondée de ses galères, ne pouvoit les arrêter, & le siège n'a-

---

per les Espagnols. Il feignit de venir traiter de la capitulation, & demanda permission d'aller parler aux Capitaines de plusieurs vaisseaux Hollandois, qui étoient proche, pour les y comprendre. Mais il n'y fut que pour se concerter avec eux sur les moyens de secourir Ziriczée. Continuant sa manœuvre, & s'étant rendu dans la ville sous prétexte d'obtenir des habitants la ratification de ce dont il étoit convenu sur la reddition de la Place, il ne songea plus qu'à y faire la plus vigoureuse défense.

Liv. IX. An. 1575

vançoit qu'avec la plus extrème lenteur.

Déja la saison du froid arrivoit ; mais il fut si doux cette année, que la navigation des canaux n'en fut pas interrompue. Mondragoné, qui commandoit le siège, n'épargnoit rien pour empêcher le secours. Il commença par fermer le petit canal. Il forma sur son embouchure une forte estacade de gros pieux, & fit avancer quelques-uns de ses plus grands vaisseaux pour les garder. Ces travaux, qui se faisoient sous le feu continuel des ouvrages élevés sur les deux bords du canal, coûtoient beaucoup de sang. Mais Mondragoné ne se relâchoit pas, & saisissoit tous les avantages qu'il pouvoit se procurer. Il y a deux petites isles voisines l'une de l'autre à l'entrée du grand canal dans la partie qui tient au petit canal. Mondragoné appuya sur la pointe de l'isle la plus avancée où le canal est le plus étroit, une estacade aussi forte que la première, & il la prolongea des deux côtés jusqu'au rivage. Pour en assurer l'effet & barrer encore mieux le passage, il fit tendre de grosses chaînes de fer en travers. Il ajouta à ses travaux une bonne re-

doute qu'il plaça ſur la rive voiſine de Duveland. Il voulut même embraſſer dans ſon attaque les deux bords fortifiés du canal qui conduit à la Ville ; l'on conſtruiſit par ſes ordres ſur la tête de chacune des digues qui le contiennent, deux nouveaux forts deſtinés à fermer plus exactement l'entrée à tous les bâtiments qui tenteroient de s'introduire dans la Ville aſſiégée. Raphaël Barberin en donna le conſeil. Il étoit en correſpondance intime avec Vitelli. Celui-ci, qui n'avoit pu ſe trouver en perſonne à cette entrepriſe, lui accordoit toute ſa confiance, & ſe repoſoit ſur lui de tous les évènements.

Liv. IX.

An. 1576.

Les Eſpagnols avançoient peu à peu, & reſſerroient de plus en plus les aſſiégés. Ces derniers redoubloient de vigilance, & juſqu'à ce que les travaux des aſſiégeants euſſent été entièrement conſtruits, ils ne ceſsèrent de ſe procurer des ſecours de toutes manières. Le Comte de Hohenloé leur en conduiſit un très conſidérable au commencement du mois de Février ; mais ce fut le dernier qui entra dans la Ville par le canal. L'eſtacade, placée à ſon embouchure, fut enfin ſi bien aſſurée, & le

An. 1576

Liv. IX. An. 1576

passage si exactement fermé, que cette voie leur resta interdite. Les rébelles se tournèrent d'un autre côté. On avoit fait des coupures en divers endroits sur la principale digue du grand canal, afin d'inonder les environs de la Ville. La plus large se trouvoit proche du village de Dreischer, situé vers le milieu du canal. Ils voulurent pénétrer dans l'isle par cette ouverture, & sécourir Ziriczée en traversant l'inondation. Ils étoient convenus avec les assiégés qu'on enverroit de la Ville au-devant d'eux, de petites barques qui recevroient les munitions qu'on apporteroit, & que le peu de profondeur de l'eau ne permettroit pas aux grands bâtiments de conduire plus loin. Le Comte d'Hohenloé ne voulut confier cette entreprise à personne, & prit le parti de la commander lui-même. Mais les Espagnols qui campoient presque tous sur la digue, parce que le terrein des campagnes voisines étoit couvert d'eau, & qui la gardoient avec la plus exacte vigilance, s'opposèrent avec tant d'avantage aux efforts des vaisseaux ennemis, qu'ils ne purent remplir leur projet.

Ce fâcheux évènement, loin de décou-

rager le Prince d'Orange, ne fit qu'exciter son ardeur. Comme tout autre moyen de secourir Ziriczée étoit impossible, il résolut de le tenter de nouveau avec un armement plus redoutable. Les rébelles rassemblèrent donc tout ce qu'ils purent de navires, d'hommes & de vivres. Le Prince lui-même voulut animer l'entreprise par sa présence ; & Boisot, Amiral de Hollande, l'homme de son parti qui entendoit le mieux la marine, en fut particulièrement chargé. Le Prince s'approcha sur la fin de Mars, avec la haute marée, de la coupure de Dreischer ; attaqua les Espagnols, & les mit d'abord un peu en désordre. Il en tua quelques-uns, il enleva de dessus la digue plusieurs pièces de canon ; mais il ne put porter plus loin ses avantages. Le courage des Royalistes s'étant enflammé par le péril, & le retour du reflux ayant sécondé leur défense, ils repoussèrent de toutes parts l'ennemi. Beaucoup de soldats furent tués, un grand nombre submergés : Boisot lui-même y périt (15) ; son vaisseau, qui étoit très

(15) C'étoit l'Amiral de Hollande qui avoit

gros, échoua sur le sable ; aucun de
Liv. IX. ceux qui le montoient n'échappa à la
mort. Le malheureux succès de ce der-
An. 1576 nier effort fit désespérer aux rébelles de pouvoir délivrer la Ville, & les empêcha de rien tenter davantage. Enfin Ziriczée, après avoir soutenu pendant huit mois les malheurs irréparables d'une Ville bloquée exactement, se rendit les derniers jours du mois de
29 Juin. Juin.

Pendant ce temps il s'étoit passé en Flandre, des événements d'une très grande conséquence. Vitelli, voulant animer le courage des assiégeants, s'étoit transporté à Schoven, au milieu de l'hiver, & y étoit tombé malade. Soit la mauvaise qualité de l'air, soit les trop grandes fatigues de la guerre que l'âge trop avancé de cet habile Capitaine le rendoit moins propre à supporter, la maladie devint très dangereuse. Il prit le parti de retourner à Anvers pour se faire guérir, & il mourut sur le vaisseau

---

conseillé d'inonder les environs de Leyde pour en faire lever le siège. De Thou lui donne la qualité d'Amiral de Zélande. Succéda-t-il à Charles Boisot, mort en défendant le passage de l'isle de Duveland ?

qui l'y conduisoit (16). Sa perte fut très funeste aux affaires du Roi. Il étoit alors chargé de l'administration des affaires de la guerre en Flandre, & c'étoit sur lui qu'en rouloient tous les détails. Il jouissoit de la plus grande réputation & il soutint avec éclat dans les guerres des Pays-Bas la gloire qu'il s'étoit acquise dans celles d'Italie.

Liv. IX. An. 1576.

Mais quelque facheuse que fût cette mort, celle de Requesens qu'une fievre emporta en cinq jours à Bruxelles, eut des suites bien plus terribles. Les chagrins les plus cuisants avoient précédé sa maladie. L'extrême besoin d'argent où il se trouvoit lui causoit les plus grands embarras. L'Espagne ne lui en fournissoit point. La Flandre étoit épuisée. Une partie de la Cavalerie Espagnole s'étoit mutinée peu de temps avant qu'il mourût ; & la nation qu'il gouvernoit en avoit conçu le ressentiment le plus vif. Craignant qu'elle ne reprit les armes malgré lui pour repousser les en-

5 Mars.

---

(16) Strada assure que Vitelli mourut au siège de Ziriczée. De Thou s'explique sur sa mort comme le Cardinal Bentivoglio.

treprises des mutins, il avoit été contraint de déroger aux dispositions du Duc d'Albe qui l'avoit desarmée, & de lui permettre de s'armer. Il ne lui étoit arrivé d'Espagne que quatre navires d'une grandeur médiocre avec un petit nombre de soldats, & il s'en falloit de beaucoup que l'armement qu'on préparoit dans ce Royaume, répondît aux espérances dont on l'avoit flatté. Dans cette position il s'abandonnoit aux plus vives inquiétudes. Les difficultés du siège de Ziriczée lui paroissoient insurmontables & il ne prévoyoit plus que des malheurs. L'agitation cruelle de son esprit ne contribua pas peu à altérer sa santé. Il tomba malade, & mourut, laissant après lui une plus grande réputation de bonté & d'habileté dans la paix, que de valeur & de capacité pour la guerre. Quoique la comparaison qu'on en faisoit avec le Duc d'Albe ne lui fût pas avantageuse, néanmoins les plus sensés d'entre les Espagnols lui rendoient justice, & pensoient que si on avoit réuni leurs talents de manière que le Duc d'Albe uniquement appliqué aux travaux de la guerre eût laissé le Commandant à la tête de l'administration civile, on n'eût rien eu à desirer pour

le succès des affaires confiées à leurs soins (17). Liv. IX. An. 1576

La mort de Requesens fut suivie des plus grands troubles. Elle excita des mouvements affreux & un bouleversement universel. Jamais la Flandre n'éprouva dans le cours de la guerre dont on donne ici l'histoire, un si violent orage. L'anarchie s'empara du Gouvernement; la discorde souffla la révolte dans tous les esprits; les troupes du Roi devenues ennemies, se massacrèrent avec fureur. Leurs cruelles dissentions étouffèrent en un instant le fruit de leurs travaux, & ternirent l'éclat de leurs triomphes. Les grands, divisés entr'eux s'arrogèrent en différents endroits le nom & la qualité de Gouverneur; les Provinces se désunirent de sentiments. Nul concert dans leurs vues & leurs opérations. Les Princes voisins ne déguisant plus leurs ambitieux desseins, s'apprêtèrent à les envahir. De nouvel-

(17) Requesens étoit un homme d'Etat d'une grande sagesse & d'une prudence longtemps éprouvée dans les affaires les plus importantes. *Vir summâ animi moderatione & prudentiâ, longo rerum usu confirmatâ præditus*, dit de Thou.

Liv. IX.
An. 1576

les Grands de la nation ceux qui s'étoient conciliés davantage la confiance du Roi & dont il estimoit plus le courage & la prudence. Le Conseil d'Etat s'empara de l'autorité à la mort du Gouverneur; & dépêchant aussitôt en Espagne pour instruire Philippe de cet accident fâcheux, il exposa au Roi dans le plus exact détail les besoins de la Flandre. Les dispositions provisoires du Conseil furent approuvées de ce Monarque, qui promit en même temps d'envoyer au plutôt un Gouverneur qui seroit agréable aux Provinces. En attendant, l'administration tomba entre les mains des Flamands; mais si un Gouvernement, dont l'autorité est chancelante, s'avilit, celui où les conseils sont intéressés & jaloux, court à grands pas vers sa perte; & il n'est que trop ordinaire que ceux qui gouvernent les Empires dans des conjonctures aussi malheureuses, immolant à leurs passions le bien public, n'y fassent naître des troubles, & n'en causent bientôt la ruine. Le Conseil n'eut pas

dement de l'armée au Comte de Mansfeld. Mais il ne vécut pas assez pour les signer, & le Conseil d'Etat n'y eut aucun égard.

plutôt

plutôt pris les rênes de l'Etat, qu'on commença à appercevoir les plus grandes incertitudes dans toutes les parties de son administration. On obéissoit mal. On respectoit peu des loix qui avoient été formées dans le sein de la discorde, & dictées par la jalousie (20). Philippe de Croy, Duc d'Arschot, Gouverneur de la Province propre de Flandre, tenoit le premier rang dans le Conseil par la noblesse de son sang, par ses richesses & par ses alliances. La plupart des membres du Gouvernement lui étoient attachés & suivoient ses impressions, & il n'y en avoit aucun à qui la haine des Espagnols autant que l'amour de la Patrie n'inspirât le dessein d'en rétablir la liberté, & d'en étendre les privilèges.

Le Prince d'Orange ne resta pas tranquille dans des circonstances aussi favorables. Il étoit trop habile pour n'en pas sentir l'importance, & trop actif pour n'en pas profiter. Il eut à peine

(20) Les membres du Conseil d'Etat étoient divisés en deux partis. On appelloit Espagnols ceux qui étoient attachés à l'Espagne; les autres portoient le nom de Patriotes.

Liv. IX. An. 1576

appris la mort du Commandeur, qu'il fit agir ses partisans, & insinuer dans toutes les Provinces tout ce qui pouvoit leur inspirer les sentiments dont il étoit animé. Voilà le temps, disoit-on, de réunir la Flandre, & d'y rappeller la concorde & la paix. Enfin le hasard, ou plutôt la justice divine a remis l'autorité entre les mains des Flamands ; il est de leur devoir de ne la plus laisser reprendre aux Espagnols. Il y a trop long-temps que la Nation est en proie à leur tyrannie. C'est maintenant qu'on doit secouer le joug de l'esclavage, & s'assurer à jamais la possession de l'ancienne liberté. L'univers approuvera cette entreprise, & la Nation n'en doit pas craindre les suites. Réduite à la misère la plus déplorable, pourroit-elle tomber dans un état plus triste & plus cruel. Elle peut défier en quelque sorte ses ennemis d'augmenter ses malheurs. C'est ainsi que le Prince d'Orange tâchoit d'échauffer les esprits, & d'y transmettre les passions qui l'enflammoient. Il y trouva une facilité étonnante, & bientôt l'on vit éclater de toutes parts le plus violent incendie.

La révolution fut d'autant plus su-

bite, que les Espagnols y donnèrent l'occasion la plus spécieuse, par une nouvelle mutinerie. Elle révolta la Nation entière. Les partisans de l'Espagne même en partagèrent le ressentiment. On a déja vu qu'une partie de la cavalerie Espagnole s'étoit mutinée avant la mort de Requesens; mais ce désordre avoit été bientôt réparé. Cette troupe, dépourvue du secours de l'infanterie, n'auroit pu soutenir long-temps sa révolte; & comme on s'étoit empressé d'ailleurs de la satisfaire, elle étoit rentrée dans le devoir. Ziriczée s'étoit rendue depuis cet évènement, & par un des articles de la capitulation elle s'étoit rachetée du pillage moyennant, deux cents mille florins. Cette convention irrita les troupes, & sur-tout les Espagnols, à un point qu'on ne peut exprimer. Ils s'étoient d'abord flattés de l'espoir de saccager cette Ville infortunée, & de se dédommager par-là du retard de leur paie & du peu de récompense qu'on donnoit à leurs travaux. Depuis la capitulation ils prétendoient du moins que la somme convenue pour le rachat du pillage, leur fût distribuée. On ne jugea pas à propos

Liv. IX. An. 1576

de contenter leurs desirs. Ce fut alors que les troupes se voyant frustrées de toutes leurs espérances, en conçurent le plus vif ressentiment. Sur le champ, sans s'inquiéter, ni du péril qu'elles couroient, ni du préjudice qu'elles alloient causer aux affaires du Roi dans une occurrence si critique, elles n'écoutèrent plus que leur indignation, & prirent les armes. Elles observèrent les formalités qu'on a exposées ci-dessus. Elles destituèrent leurs chefs, s'en donnèrent de nouveaux, & placèrent un Elu à leur tête (21). Sortant ensuite brusquement de Zélande, elles rentrèrent dans le Brabant, afin de s'emparer de quelque Place considérable, ou d'un Château en état de

14 Juillet.

(21) Les Espagnols s'irritèrent sur-tout de voir payer à leurs yeux le régiment Allemand du Comte d'Altaemps en garnison à Anvers, qu'on licentia pour obvier aux suites des querelles que son Colonel avoit eues avec Champigni, Gouverneur de cette Ville. Strada prétend même qu'Altaemps se plaignit en plein Sénat de ce qu'on sacrifioit des troupes affidées, & qui étoient disposées à attendre encore plusieurs mois leur solde sans murmurer, à la haine de Champigni, qui vouloit livrer sa Place au Prince d'Orange.

défense, où elles pussent se fortifier, & d'où elles fussent à portée de dévaster les environs & de s'indemniser avec usure du prix qu'on refusoit à leurs travaux & à leurs succès. Les mutins tentèrent d'abord de se rendre maîtres de Bruxelles; mais ils échouèrent ainsi qu'à Malines. Cependant le Comte de Mansfeld s'aboucha avec eux par ordre du Conseil d'Etat, & fit ce qu'il put pour les amener à un accommodement raisonnable. Il leur promit cent mille florins comptant, sur la somme que la ville de Ziriczée avoit promise, & trois montres qui leur seroient délivrées sur le premier argent qu'on recevroit d'Espagne. Mais ses offres ne furent point écoutées. Les mutins refusèrent toute espèce d'arrangement. Ils ne purent néanmoins s'établir en Brabant, & allèrent décharger leur fureur sur la Flandre proprement dite, où ils se rendirent maîtres, lorsqu'on s'y attendoit le moins, d'Alost, une des meilleures villes de cette Province.

25 Juillet.

Elle offroit plus de facilités à leurs desseins, qu'elle n'étoit forte. Située à peu près à distance égale de Bruxelles & de Gand, cette Ville n'est guè-

Liv. IX. An. 1576

res plus éloignée de celle d'Anvers. L'armée de Zélande n'y eut pas plutôt arboré l'étendart de la révolte, que presque tous les Espagnols, répandus dans le reste des Pays-Bas, vinrent se joindre à elle. Ils augmentèrent les fortifications de cette Ville avec une extrême diligence, & commencèrent à traiter les Habitants avec la plus grande dureté. Ils portèrent ensuite le ravage dans les environs, & exigèrent des contributions exorbitantes. Le Conseil d'Etat, indigné au dernier point de leur audace, fit armer les Peuples de toutes parts pour s'opposer à leurs excursions.

Jérôme Rhoda, Jurisconsulte Espagnol, que le Duc d'Albe avoit fait Président du Conseil des troubles, exerçoit encore cet emploi, & étoit en horreur aux Flamands, tant par ses qualités personnelles qui le rendoient digne de ce ministère odieux, que par la manière dont il en remplissoit les fonctions. Le peuple de Bruxelles ému au récit des maux que les mutins préparoient à la Flandre, se souleva. Rhoda & les Mestres-de-Camp Julien Romero & Alfonse Vargas, Commandant de la cavalerie de l'armée royale,

pensèrent devenir les victimes de cette sédition. Tous les trois se trouvèrent exposés au plus grand péril, & se sauvèrent à peine au palais du Roi. Il fallut, pour appaiser le peuple, emprisonner Rhoda, dont le fils fut massacré dans le tumulte (22). Les Espagnols voyant un déchaînement universel contr'eux, songèrent à se mettre à l'abri des entreprises de leurs ennemis, & à parer les coups qu'on alloit leur porter. Sanche d'Avila tenoit alors le premier rang parmi eux. Il lui étoit bien dû par son âge, ses emplois & sa réputation. Il ne perdit pas de temps, & engagea tous les autres

(22) De Thou & Strada disent que ce ne fut qu'un domestique de Rhoda qui fut tué dans cette émeute. C'est ce même Rhoda, membre de l'ancien Conseil d'Etat, qui dirigea depuis les Espagnols par ses conseils jusqu'à l'arrivée de Dom Juan d'Autriche. S'étant échappé de Bruxelles, & retiré dans le château d'Anvers, il prétendoit y représenter le Conseil d'Etat, & il y publioit des Ordonnances comme si elles fussent émanées de son autorité. *Copiis ejus gentis (Hispanicæ) ducem se dedit Rhoda pars ante Senatus ; & tunc ad cohortes transgressus, jus omne Imperii ad se trahens, velut in unum residente collegio*, dit Grotius.

Liv. IX. An. 1576

Chefs & quelques Colonels Allemands à s'assembler avec lui pour délibérer sur ce que le bien du service du Roi & leur intérêt personnel pouvoient exiger d'eux dans une occasion si délicate. On convint d'un lieu où chacun se rendit, & on y résolut de réunir promptement en un seul corps toutes les troupes qui étoient encore soumises à leurs ordres, & de prévenir les troupes des Etats. On appellera désormais de ce nom les milices nationales que les Etats armèrent contre les Espagnols & contre les troupes étrangères qui étoient au service du Roi. On se couvrit néanmoins des deux côtés du nom du Roi. Chaque parti ne manqua pas de justifier ses entreprises par les motifs de fidélité & de zèle pour les intérêts du Souverain. Tel est le désordre des guerres civiles. On s'efforce de consacrer les plus mauvaises causes par les prétextes les plus honnêtes ; & l'on ne vient que trop souvent à bout de faire prendre le change.

La résolution prise par les chefs de l'armée Espagnole, étoit sage ; mais il n'étoit pas facile de l'exécuter. Une très grande partie de leur infanterie

& de leur cavalerie étoit dispersée dans des Places très éloignées les unes des autres, & qu'il ne falloit pas laisser sans garnison. On ne pouvoit donc en tirer que des détachements peu nombreux, qui marchant séparés les uns des autres jusqu'à ce qu'ils eussent pu se joindre, ne pouvoient être assez forts pour ne pas éprouver des obstacles presqu'insurmontables à leur réunion, si les Famands prenoient des mesures pour l'empêcher. Les Espagnols étoient maîtres des Châteaux d'Anvers, de Gand, de Valenciennes, d'Utrecht & de quelques autres Forteresses moins considérables. D'Avila étoit Gouverneur du Château d'Anvers, & Mondragoné qui n'avoit pas encore quitté la Zélande, de celui de Gand. Romero commandoit à Lières, ville d'une grande conséquence au centre du Brabant; & Mastreicht étoit occupée par plusieurs compagnies d'infanterie Allemande. On ne pouvoit tirer aucun détachement de ces villes qu'il étoit important de conserver, & ce ne fut que des autres endroits, où les Espagnols étoient établis, qu'ils commencèrent à défiler en aussi grand nombre qu'il leur fut possible. Ils

Liv. IX.

An. 1576

Liv. IX. An. 1576

avoient dessein de se porter à Anvers aussitôt qu'ils auroient pu former un corps d'armée, & de s'assurer de cette Ville, grande, riche & bien située. Ils espéroient y recevoir d'Espagne de puissants secours, & ils s'attendoient qu'il leur en viendroit aussi d'Allemagne & d'Italie par Mastreicht. Mais toutes ces dispositions exigeoient bien du temps. Heureusement pour les Espagnols que les préparatifs de leurs ennemis n'en demandoient pas moins, & bientôt on fut réduit des deux côtés à disputer d'adresse pour en gagner ; c'est à ce but que tendirent les messages fréquents que d'Avila envoyoit au Conseil d'Etat, & qu'il en recevoit. On se plaignoit réciproquement des démarches que l'on faisoit dans les deux partis ; & pour mieux couvrir ses desseins, on en vint jusqu'à laisser entrevoir quelque desir de s'arranger. Plusieurs membres du Conseil d'Etat s'abouchèrent à Villebroech, village éloigné de Bruxelles de deux lieues, avec d'Avila & quelques Colonels des troupes Allemandes ; mais on n'y convint presque de rien, si ce n'est de rendre la liberté à Rhoda, qu'on avoit emprisonné, & de per-

mettre à Romero & à Vargas de sortir de de cette Ville, où ils avoient été retenus jusqu'alors. Liv. IX. An. 1576

La défiance réciproque ne faisant qu'augmenter de plus en plus, les Etats se hâtèrent d'achever leurs préparatifs. Ils avoient plus de facilité que les Espagnols, parce que toutes les Provinces, à l'exception du Luxembourg, entroient dans leurs vues, & étoient fermement déterminées à ne plus souffrir en Flandre ni Espagnols ni aucune autre espèce de troupes étrangères. Le Seigneur de Champigni, frere du Cardinal de Granvelle, étoit toujours Gouverneur d'Anvers, où le Baron d'Herbestein se trouvoit en garnison avec une partie de son régiment Allemand. Tous les deux s'étoient engagés envers d'Avila & les Colonels Allemands de ne point permettre l'entrée de cette Ville aux troupes nationales, & d'Avila leur avoit promis en même temps de ne pas introduire dans le château un plus grand nombre d'Espagnols. Mais les Etats parvinrent à les attirer secrètement dans leur parti, & à gagner même le reste du régiment d'Herbestein, au moyen de quelques intelligences qu'ils s'étoient ménagées

Liv. IX. An. 1576

à Mastreicht, où la seconde division de ce régiment étoit en garnison. Ils se furent à peine procuré ces avantages, qu'ils se crurent être assez forts pour ne plus garder de mesures avec les Espagnols.

Après qu'on eut donné ordre à de gros corps de cavalerie & d'infanterie de s'approcher de Bruxelles, on proposa sur le champ au Conseil de proscrire tous les Espagnols qui étoient en Flandre, & de les poursuivre à main armée comme rébelles au Roi & ennemis de la nation, par-tout où on les rencontreroit. Ce projet fut vivement combattu par les Comtes de Mansfeld & de Barlemont, & encore avec plus de chaleur par Viglius, Président du Conseil-Privé. Ce Ministre, dont le zèle pour le bonheur de la Flandre, croissoit avec l'âge & l'expérience, s'exprima de cette manière en plein Conseil: » Quel est le crime qui mérite aux Espagnols l'odieuse imputation de révolte? Leurs mutineries les en ont-elles rendu coupables? Taxa-t-on jamais de rébelles, des soldats qui ne se soulèvent que parce qu'ils ne sont pas payés, & n'a-t-on pas toujours mieux aimé traiter avec eux, que les

» punir ? Ces désordres ne sont pas » nouveaux. Il seroit à desirer sans » doute qu'on pût les réprimer ; mais » la nécessité qui commande aux Rois » doit être aussi notre loi dans ces cir- » constances. Gardons - nous de pous- » ser à bout les Espagnols. Ils sont dé- » ja furieux de voir la Flandre se soule- » ver contr'eux avec toutes les mar- » ques d'une haine acharnée. S'enten- » dront-ils déclarer rébelles, sans écla- » ter d'une manière terrible, sans ap- » peller à leur secours leurs compa- » triotes, sans les intéresser à leur cau- » se, sans tirer de notre malheureuse » patrie la vengeance la plus cruelle ? » Et quelles troupes aurons-nous à » combattre ? Pourrons-nous leur en » opposer qui soient plus aguerries, » plus familiarisées avec le carnage, & » plus accoutumées à triompher ? N'en » doutons pas, le désespoir les portera » aux plus grands excès. Prévenons par » quelques moyens de conciliation les » effets de leur fureur. »

Ces raisons, toutes puissantes qu'elles dévoient paroître, ainsi que beaucoup d'autres qui furent alléguées par les deux Comtes, ne persuadèrent pas la plus grande partie du Conseil; ceux

qui les avoient proposées, furent au contraire insultés, accusés de perfidie, traités d'Espagnols (ce qui sembloit alors un outrage cruel) & de Flamands coupables d'avoir abjuré leur patrie. On les menaça beaucoup de les en faire repentir, & l'effet suivit de près la menace. Le Conseil d'Etat présentant de nouveaux motifs, & couvrant sa conduite des couleurs les plus spécieuses, les fit emprisonner tous les trois (23), ainsi que d'Assonville, & mit à sa tête le Duc d'Arschot, en qualité de Président. L'Edit qui proscrivoit les Espagnols & les déclaroit rébelles, parut aussi-tôt. Il contenoit les reproches les plus odieux contr'eux, & les dispositions les plus rigoureuses pour les chasser des dix-sept Provinces. On commençoit par leur imputer tous les maux de la Flandre. On assuroit qu'ils en avoient enlevé le Gouvernement à la Duchesse de Parme, & l'avoient donné au Duc d'Albe dans le dessein de subju-

26 Juillet.

(23) On élargit ces Ministres peu de temps après ; mais on ne les admit plus au Conseil d'Etat. On les y fit remplacer par le Marquis d'Havré, frère du Duc d'Arschot, & deux autres Seigneurs Flamands.

guer la nation & de l'accabler des plus affreux malheurs ; que les mutineries de leurs troupes dont on avoit encore un exemple sous les yeux, étoient le fléau le plus terrible ; que sous prétexte d'obtenir leur solde, les soldats insatiables n'avoient d'autre projet que d'envahir toutes les richesses de la Flandre, & d'épuiser jusqu'à la dernière goutte du sang de ses habitants. On ajoutoit que le Conseil d'Etat qui procédoit sous l'autorité du Roi dont il venoit d'être revêtu, avoit estimé que la force des armes étoit l'unique moyen de prévenir la ruine de l'Etat ; qu'il avoit pris sur cet important objet les résolutions les plus convenables ; que néanmoins quelques-uns de ses membres, peu touchés de la triste situation de la patrie, n'ayant pas craint de s'opposer aux dispositions nécessaires au bien public, il avoit cru qu'il étoit de son devoir de s'en assurer & de les constituer prisonniers ; que les Espagnols pensoient plus que jamais à rétablir l'inquisition ; que le zèle dont le Conseil étoit animé pour le service du Roi, lui imposoit l'obligation de réprimer leurs entreprises, & d'ordonner à tous les sujets de Sa Majesté de les poursuivre en tous lieux

Liv. IX. An. 1576

comme des ennemis de la tranquillité du pays, & d'en délivrer entièrement la Flandre de quelque manière que ce pût être. L'Edit finissoit par une invitation à toutes les Provinces d'être inviolablement fidèles à la cause commune & de concourir toutes avec zèle à ce qu'elle exigeoit.

On peut difficilement concevoir les effets que produisit un Edit si violent, sur l'esprit de tous les peuples des Pays-Bas. Ce fut, pour ainsi dire, un tocsin général. Tous à l'envi parurent disposés à marcher contre les Espagnols. Cependant le Conseil qui vouloit donner plus de force aux résolutions qu'il avoit prises, & à celles qu'il devoit prendre à l'avenir, avoit convoqué les Etats-Généraux. Toutes les Provinces, à l'exception de celle du Luxembourg, étoient entrées dans ses vues & avoient promis dès la première invitation d'envoyer leurs représentants à l'Assemblée. Cet empressement général de toute la Nation n'étoit pas extraordinaire. On sait que dans les Gouvernements où l'autorité des Souverains & le droit des sujets semblent se combattre, les deux partis s'efforcent presque toujours de s'affoiblir réciproquement & de se

ſupplanter. Ainſi, en Flandre, les Princes ont toujours regardé de mauvais œil les Etats-Généraux où les Provinces, au lieu de recevoir des loix, prétendoient en imposer. Au contraire les peuples ont toujours ſaiſi les occaſions de les aſſembler, afin de limiter le pouvoir des Souverains. La conjončture préſente étoit favorable, il n'y avoit point de Gouverneur en Flandre, ni perſonne qui, y repréſentant la perſonne du Roi, pût défendre ſes intérêts. Auſſi n'avoit-on pas laiſſé échapper une occaſion ſi belle (24).

Auſſitôt que l'Edit contre les Eſpagnols eut été publié & que les Etats-

(24) On dépeindroit difficilement la confuſion qui régnoit alors en Flandre. Les catholiques, les proteſtants, les mutins étoient diviſés entr'eux, & ennemis acharnés les uns des autres. L'autorité du Souverain, celle du Conſeil d'Etat, celle des Etats-Généraux, très oppoſées de principes, de vues, de moyens, ſe combattoient mutuellement, & mettoient les peuples qui ne ſavoient plus à qui, ni comment obéir, dans la perplexité la plus étrange. On ne voyoit de toute part que des actes d'hoſtilités ; & cette guerre cruelle étoit d'autant plus funeſte, qu'étrangère & inteſtine en même temps, elle réuniſſoit les malheurs de l'une & de l'autre.

Liv. IX. An. 1576

Généraux eurent été convoqués, on vit les hoſtilités commencer de toutes parts. Le Conſeil d'Etat deſiroit ſur-tout de ſe rendre maître de Maſtreicht & des citadelles d'Anvers & de Gand. Il eſpéroit que leur exemple ne contribueroit pas peu à faire remettre en ſon pouvoir toutes les forteresſes que les Eſpagnols occupoient encore ; mais ceux-ci, par les mêmes raiſons, n'étoient pas moins jaloux de ſe les conſerver, & ſur-tout de ne pas perdre Maſtreicht & la citadelle d'Anvers. Les Flamands raſſembloient à Gand un corps nombreux de troupes, & un plus nombreux à Anvers, où la priſe de la citadelle devoit être d'une plus grande difficulté. Champigni, Gouverneur de cette dernière Ville, ainſi que le Colonel d'Herbeſtein, s'étoient déclarés en leur faveur, & y recevoient toutes les troupes qu'ils envoyoient. Comme il étoit néanmoins bien plus important d'empêcher d'abord la jonction des Eſpagnols (25), & des Allemands qui leur étoient attachés, le Conſeil d'Etat

(25) De Thou aſſure qu'il n'y avoit en Flandre dans ce temps que 6000 Eſpagnols naturels.

avoit donné principalement ses soins à cet objet. Déja tous les Wallons obéissoient à des Chefs nationaux ; déja même ceux qui étoient restés en garnison à Ziriczée, avoient arrêté Mondragoné leur Colonel. Les Généraux Flamands tâchoient sur-tout de fermer tous les passages. Les Espagnols se voyant si vivement pressés, n'omirent rien pour se réunir en force, & pour s'emparer de quelque bonne place au centre du Brabant. Il n'étoit guères possible que les mouvements opposés des deux partis ne donnassent lieu à quelque action. La première s'engagea près de Louvain. Les Espagnols qui avoient ramassé un gros corps de cavalerie dans les environs de Mastreicht, du côté du pays de Liége, s'approchèrent de Louvain pour passer à Alost, & pour engager les mutins qui s'y étoient établis, à se joindre au reste des troupes de leur nation. Le Conseil d'Etat fut instruit de leur mouvement, & sur le champ dépêcha le Seigneur de Glimes avec deux mille hommes de pied & six cents chevaux, afin de dissiper les Espagnols. Leur cavalerie, au nombre de huit cents maîtres, marchoit sans infanterie, & rencontra les Flamands à Visenach, village pro- 15 Sept.

[redacted] Liv. IX. An. 1576.

che de Louvain. Vargas qui la commandoit, fit d'abord demander par un trompette la liberté du passage ; mais les ennemis fiers de leur nombre le refusèrent en termes qui annonçoient leur supériorité, & ne laissèrent aux Espagnols d'autre ressource que de se l'ouvrir par leur valeur. Ceux-ci étoient tous soldats d'élite, & n'avoient affaire qu'à de vieilles compagnies de Gendarmerie Flamande peu aguerries, & à de l'infanterie nouvellement levée par ordre du Conseil. Voyant la nécessité de combattre, une compagnie de cavalerie Francomtoise mit pied à terre & fit le service de l'infanterie. Le reste de la troupe tâcha de se ménager par le choix des postes, tous les avantages qu'il fut possible de se procurer contre les attaques de l'infanterie Flamande. Enfin on en vint aux mains. Les Flamands chargèrent d'abord avec feu ; mais les Espagnols, après avoir su à propos ou éviter ou soutenir le choc, tombèrent ensuite sur eux avec tant de vigueur qu'ils les rompirent aisément, & taillèrent en piéces leur infanterie. La cavalerie souffrit peu, parce que plus occupée de se sauver que de se battre, elle eut bientôt tourné bride. L'action

fut très vive. La compagnie Francomtoise, qui avoit combattu à pied, s'y signala beaucoup. Jean-Baptiste de Monti, qui à son exemple avoit quitté sa compagnie de lanciers, & étoit venu combattre au milieu d'elle, donna les preuves les plus éclatantes de bravoure. Les autres Capitaines George Basta, Bernardin de Mendoza & Pierre Tassis ne se distinguèrent pas moins. Basta surtout chargé d'attaquer l'ennemi du côté où il y avoit plus de danger, se couvrit de gloire. Raphaël Barberin reçut dans la premiere chaleur de l'affaire une blessure très considérable.

Le passage se trouvant libre alors, Vargas se rendit à Alost pour conférer avec les mutins. D'Avila, les Mestres-de-Camp Romero & Tolede l'y avoient prévenu. Ils joignirent leurs sollicitations, & s'efforçèrent de les rappeller sous les drapeaux, en leur représentant que leur division seroit la source infaillible de la perte de leur nation, & la laisseroit en proie aux fureurs des Flamands; mais les mutins ne voulurent rien entendre. Trop aveuglés par la colère, ils persistèrent opiniatrément à ne point sortir d'Alost qu'ils n'eussent été payés. Vargas

Liv. IX. An. 1576

& les autres Généraux rébutés de leur obstination retournèrent dans leurs anciens quartiers.

Ce fut pour cueillir de nouveaux lauriers que Vargas, à qui Tolède s'étoit joint, rentra dans Mastreicht. Ils avoient à peine quitté Alost, qu'ils apprirent que la garnison Allemande de Mastreicht, d'accord avec les habitants, prenoit le parti des Etats. On a déja dit que cette ville est partagée par la Meuse; que la plus grande partie appartient au Brabant, & que la plus petite, qu'on appelle Vich, dépend du pays de Liége. Il n'étoit resté dans celle-ci qu'un petit nombre d'Espagnols, ainsi que dans la partie qui retient le nom de Mastreicht où ils étoient logés sur une des portes placée entre deux grosses tours, & laissoient faire la garde aux Allemands. Montesdoc, Espagnol, qui étoit Gouverneur de la ville, avoit découvert le complot de la garnison Allemande avec les Bourgeois, & avoit tâché d'y remédier; mais il avoit si peu réussi, qu'après l'avoir emprisonné lui-même, on avoit pris aussi-tôt les armes pour chasser entièrement les Espagnols, & remettre Mastreicht au pouvoir des Fla-

mands. Les avis de cette révolution étant auſſitôt parvenus à Vargas, il courut avec la plus grande célérité au ſecours de ſes compatriotes. Il fit venir ſans perdre de temps tout ce qu'il put trouver d'infanterie Eſpagnole dans le voiſinage, il en forma un corps aſſez nombreux, & après avoir paſſé la Meuſe, il s'aſſura de Vich. Il le fit ſi heureuſement que les ennemis furent repouſſés de deſſus le pont qui réunit les deux parties de la ville, & pourſuivis l'épée dans les reins juſques dans Maſtreicht (26). Les Eſpagnols qui défendoient la porte dont on a parlé ci-deſſus, introduiſirent

(26) Strada rapporte une circonſtance ſingulière de l'attaque du pont de Maſtreicht. Si on l'en croit, chaque ſoldat s'avança, forçant une femme de Vich de marcher devant lui, & de lui ſervir de bouclier, & tirant par deſſous ſes bras ſur l'ennemi. *Captas quas potuêre hujus loci mulieres ante ſe ſtatuunt, atque ſubeunt pontem muliebriter clipeati, ſclopos ſubter earum brachia in hoſtem collineantes.* Pendant que ceux qui défendoient le pont héſitoient de repouſſer les Eſpagnols, de peur de tuer leurs compatriotes & leurs parentes, ils apprennent que les aſſaillants ont pénétré dans la Ville d'un autre côté. La plupart s'étant retirés auſſitôt, le pont très mal défendu fut facilement emporté.

Liv. IX. An. 1576

20 Octob.

leurs camarades dans la ville. Bientôt ils s'en furent rendus les maîtres, & ils se vengèrent en la saccageant.

Cependant les Etats n'épargnoient rién pour s'emparer des châteaux d'Anvers & de Gand. Celui de cette dernière Ville étoit déja assiégé & serré de près par une armée assez nombreuse commandée par Jean de Croy, Comte de Roeux, Lieutenant du Duc d'Arschot Gouverneur de la Province. Cette citadelle qui avoit été construite par l'Empereur Charles-Quint, lors de la révolte des Gantois, afin de les contenir dans la suite, étoit composée de quatre bons bastions, tournés en partie du côté de la ville, & en partie du côté de la campagne ; mais elle étoit alors mal pourvue de toute espèce de munitions, & la garnison en étoit si foible qu'elle passoit à peine deux cents hommes. Le Lieutenant de Mondragoné commandoit en son absence dans la Place. Les difficultés de sa situation ne l'empêchèrent pas de se préparer à une vigoureuse défense. Le Comte de Roeux commença par élever une grande plat-eforme le plus près qu'il put de la ville, & ouvrit aussitôt la

tranchée

tranchée du même côté, afin de déboucher promptement dans le fossé. Il établit ensuite sur la plate-forme son canon, dont le feu plongeoit dans le château qu'il avoit enfermé si exactement de toutes parts, qu'il étoit impossible d'y faire entrer du secours. Liv. IX. An. 1576

On assiégeoit dans le même temps le château d'Anvers ; les Etats y avoient rassemblé, comme à Gand, un gros corps de troupes presque tout composé de vieux soldats Wallons, & de quelques autres de nouvelle levée. Ils y avoient joint un corps de cavalerie assez nombreux, & ils n'avoient négligé aucune des précautions nécessaires au succès de ces deux sièges. On se rappelle que cette citadelle est située au bord de l'Escaut, au Midi de la Ville. Formée de cinq bastions royaux, elle passoit pour une des meilleures forteresses. Quelques-uns de ses flancs étoient dirigés sur la ville, les autres l'étoient sur la campagne. L'on n'avoit pas manqué, comme dans toutes les citadelles, de la construire sur un plan assez régulier, pour qu'elle pût commander la Ville, & recevoir du dehors les secours dont elle auroit besoin. On avoit laissé, entre le château

Liv. IX. An. 1576

& la ville, une magnifique esplanade, & ce fut dans cette partie que les Flamands formèrent leur attaque. Ils la commencèrent en élevant deux grands cavaliers sur lesquels plusieurs pièces de canon furent mises en batterie, & pendant que du haut de ces ouvrages, d'où on faisoit le feu le plus vif, on foudroyoit la garnison, un grand nombre de travailleurs poussoient vivement la tranchée.

On formoit les plus grandes espérances du succès des deux sièges; lorsque le bruit de l'artillerie qui se fit entendre jusques dans Aloft, frappa les oreilles des mutins & reveilla dans leurs cœurs les sentiments de leur ancienne bravoure. Jean de Navarese, leur Elu, avoit jusqu'alors inutilement employé ses soins pour les engager à se réunir au reste de leurs camarades; il saisit habilement l'occasion, & les convoqua sur la place. » Vous entendez, dit-il, ce bruit affreux qui » nous annonce la destruction pro- » chaine des châteaux de Gand & d'An- » vers. Souffrirons-nous que les Fla- » mands s'emparent de deux forteres- » ses si importantes? S'ils réussissent, » ne s'armeront-ils pas contre nous?

Liv. IX.

An. 1576.

» Resterons-nous tranquilles dans de » pareilles circonstances? Qu'avons-» nous gagné jusqu'ici à ne pas vou-» loir nous joindre à nos camara-» des? Avons-nous été payés; & à pré-» sent au lieu d'obtenir une solde si » légitimement due à nos travaux, » n'avons-nous pas lieu de craindre » que nos ennemis n'en éteignent la » dette dans notre sang? Suivez mon » conseil, braves camarades. Volons » à Anvers, & allons délivrer sa cita-» delle. Il nous sera aisé de nous ren-» dre maîtres de la ville. Nous n'au-» rons à combattre que des Bourgeois » qui, consternés d'une attaque aussi » vive qu'imprévue, n'oseront pas » s'opposer à nos efforts, & courront » se cacher dans leurs foyers & au fond » de leurs magasins. Baignons-nous » alors dans leur sang, ravissons leurs » trésors. Ce sont ceux du Nord en-» tier. Que le pillage d'une seule ville » nous enrichisse des dépouilles de » plusieurs nations; mais, braves » compagnons, la célérité de l'exé-» cution sera le mérite du parti que » je vous propose. Si nous tardons, » si le siège est si avancé que nous ren-» contrions des obstacles insurmonta-

Liv. IX. » bles, que nous ſervira-t-il d'avoir
» pris une réſolution vigoureuſe que
An. 1576 » nous ne pourrons pas effectuer. »

L'Elu alloit continuer lorſque tous les ſoldats ſe mirent à crier en même temps, aux armes, aux armes. Tous courant de toutes parts avec une eſpèce de fureur pour s'en révêtir, réſolurent de partir ſur le champ pour Anvers. Il n'y avoit plus que quelques heures de jour, & c'étoit le trois Novembre. Ils ſortent à la hâte d'Aloſt, dans le deſſein de ſecourir dès le lendemain matin le Château aſſiégé, & d'attaquer la Ville. Ils n'arrivèrent néanmoins qu'après midi, parce que le paſſage de l'Eſcaut les arrêta plus qu'ils n'auroient cru. Pendant qu'ils traverſoient ce fleuve, Vargas & Romero
4 Nov. les joignirent heureuſement avec quatre cents chevaux & quelque infanterie. Ces diverſes troupes entrèrent en bon ordre dans la citadelle par la porte qui étoit au dehors de la Ville, & qui étoit deſtinée à recevoir du ſecours. D'Avila vouloit que les Eſpagnols nouvellement arrivés priſſent un peu de repos & de nourriture avant de tomber ſur les tranchées des ennemis; mais tous de concert faiſant briller

dans leurs yeux l'ardeur de leur courage, demandèrent à grands cris à combattre, & vouloient, disoient-ils, ou mourir la nuit même, ou souper dans la Ville. Ils étoient au nombre de trois mille hommes de pied & de cinq cents chevaux, en y comprenant la garnison qu'ils avoient trouvée dans le Château (27). Tout aussitôt l'infanterie se mit en ordre, sortit sur l'esplanade, & se partagea en deux corps. Romero, le plus brave & le plus heureux des Capitaines que l'Espagne ait jamais eu, prit le comman-

Liv. IX. An. 1576

(27) De Thou & Strada portent le nombre des Espagnols qui attaquèrent Anvers, à 5 ou 6000 hommes environ. Champigni, Gouverneur de cette Ville, n'avoit rien omis pour qu'on ne permît pas qu'ils se réunissent en force, & avoit été d'avis, qu'au lieu de faire entrer dans la Ville les troupes qu'on avoit envoyées à son secours, on les laissât en dehors bloquer la Citadelle, & s'opposer au passage de tout ce qui viendroit en renforcer la garnison. Il est probable que si on l'avoit cru, les Espagnols arrivant successivement partagés en divers petits corps, n'eussent jamais surmonté la résistance des troupes des Etats, & qu'Anvers eût été préservé du malheur effroyable qu'il éprouva.

Liv. IX. An. 1576

dement du premier corps. On fit l'honneur aux mutins de laisser Navarese, leur Elu, à la tête du second. De compagnons devenus émules, les soldats de l'une & l'autre troupe attaquent les tranchèes avec tant de furie & de résolution, que dès le commencement de l'action les Flamands se troublèrent, & sembloient redouter l'issue du combat. Leur découragement ranima leurs adversaires. Ils redoublent d'impétuosité, chargent l'ennemi, lui portent de grands coups de piques, l'accablent du feu de leur mousqueterie, le serrent à chaque instant de plus près, se battent corps à corps l'épée à la main, & le mettent dans une telle confusion, que ne pouvant plus soutenir la tranchée, il l'abandonne en désordre aux assiégés. Rien alors ne peut retenir ceux des habitants d'Anvers qui s'étoient joints aux troupes du siège. Ils prennent honteusement la fuite. Les Allemands & les Wallons les suivent en faisant néanmoins une meilleure contenance, & en disputant le terrein avec un peu de courage.

L'infanterie Espagnole poursuit les fuyards avec une ardeur étonnante dans les deux grandes rues qui con-

duisent de l'esplanade du Château dans la Ville. La cavalerie la seconde, & renverse tout ce qui s'oppose à leur passage. Les vainqueurs pénètrent jusques dans la place de l'Hôtel-de-Ville. L'édifice en étoit superbe, & étoit regardé avec raison comme le plus beau qu'il y eût dans toutes les villes commerçantes du Nord. Il étoit environné d'un grand nombre de maisons magnifiques, & la place où il étoit situé ne pouvoit être plus décorée. C'est dans ce nouveau champ de bataille que les bourgeois se rallient. Quelques Allemands & quelques Wallons se joignent à eux. Ils font de nouveaux efforts pour repousser la fureur des Espagnols; mais rompus une seconde fois, ils périssoient tous, si l'Hôtel-de-Ville & les maisons de la place n'eussent servi d'asyle à la plus grande partie. Ils tirèrent alors du haut des fenêtres, & déja ils recommençoient un nouveau combat très désavantageux pour les Espagnols; mais ceux-ci, pour ne pas perdre le fruit de leurs premiers succès, & ne pas rester en butte aux traits des ennemis, mirent le feu à leurs retraites. Ainsi dans un instant on vit s'allumer

Liv. IX. An. 1576

l'incendie le plus terrible (28). Le plus beau quartier de la ville fut consumé par les flammes. Rien ne résiste alors aux Espagnols. Ils se répandent dans tous les quartiers de la ville, & confondent au milieu du désordre les morts & les prisonniers ; ils ne sont pas assez nombreux pour tuer, ou pour arrêter ceux qui avoient cessé de se défendre. Un grand nombre de Flamands, gens de qualité, en profitèrent pour échapper aux vainqueurs. Le Marquis d'Havré, frère du Duc d'Arschot, & Champigni Gouverneur d'Anvers, se sauvèrent par l'Escaut. Le Baron d'Herbestein ne fut pas si heureux. Le batteau dans lequel il étoit entré se renversa, & cet infortuné fugitif fut noyé. D'autres tentèrent de se dérober par la même voie à la rage des vainqueurs ; mais ne trou-

(28) Il y a grande apparence que les Espagnols ne doutoient pas que, s'ils réussissoient, ils ne fussent contraints de chasser leurs adversaires des maisons où ils courroient se refugier, en y mettant le feu, puisqu'ils se firent suivre, suivant de Thou & Strada, par les valets & les goujats de leur armée qui portoient de la paille & des feux d'artifice.

vant pas au besoin les barques nécessaires, ou les barques étant trop petites pour contenir tous ceux qui s'y jettoient à la hâte, la plupart ne purent éviter d'être massacrés par le fer des soldats, ou submergés par les eaux du fleuve. Quelques-uns frappés d'une terreur aveugle se précipitèrent du haut des murs, & périrent dans les fossés. Plusieurs, mieux avisés, se cachèrent dans les endroits les plus secrets des maisons, & abandonnèrent leur sort entre les mains de la fortune. Beaucoup coururent au-devant du péril, & dans un désespoir généreux, aimèrent mieux mourir que de survivre à un si affreux désastre. Le Comte d'Egmont, les Seigneurs de Capres & de Goignies, diverses autres personnes de considération, & presque tous les principaux citoyens & négociants d'Anvers furent faits prisonniers. Enfin le nombre des morts, suivant la commune opinion, monta à sept mille hommes, presque tous bourgeois. Les troupes victorieuses ne perdirent pas deux cents hommes, du nombre desquels fut Navarese, l'Elu des mutins.

Tant que le carnage avoit duré,

Liv. IX. An. 1576

les Espagnols n'avoient pu songer au pillage. La fin du combat en fut le signal. Le commerce étoit alors à Anvers dans l'état le plus florissant par le concours incroyable des négociants étrangers. Il y avoit introduit des richesses immenses, & avec elles tous les rafinements de molleste & de luxe qu'elles enfantent. Un grand nombre d'Anglois & d'Allemands des Villes Anséatiques, qu'on nommoit Osterlings, s'y étoient établis. Ces deux nations avoient dans cette Ville deux maisons d'une si grande étendue, qu'on les auroit moins prises pour des comptoirs que pour des colonies. Les commerçants fastueux, abusant de leur opulence, & oubliant l'économie ordinaire à leur état, vivoient avec la magnificence des Souverains. L'or, l'argent, les perles, les diamants, tous les objets d'une consommation recherchée, étoient la matière de leur négoce, & leurs magasins étoient remplis de toutes les espèces de marchandises les plus précieuses. Il seroit difficile de calculer la richesse du butin que firent les Espagnols au milieu des trésors de cette Ville. Le sac dura trois jours. Néanmoins cette abondance pro-

digieuse de biens de toute nature ne suffit pas à l'insatiable cupidité du soldat. On n'entendoit dans toutes les maisons que d'affreux hurlements. Les rues étoient remplies de malheureux habitants qui cherchoient à se dérober aux tourments dont les accabloit son avide férocité, afin d'en tirer la connoissance des riches effets qu'ils auroient pu cacher. Mais si la soif du butin excitoit sa cruauté, son avarice en suspendoit quelquefois les effets, & l'obligeoit d'abandonner des malheureuses victimes qu'il tourmentoit en vain, pour retourner au pillage avec plus d'ardeur. On le vit dans cette horrible alternative saccager & massacrer tour-à-tour, jusqu'à ce qu'épuisé de fatigue, plutôt que rassasié de sang & de rapines, il revint à ses drapeaux, & se remit sous l'obéissance de ses Chefs. Telle fut la fin du sac d'Anvers (29). Il porta la plus grande atteinte au commerce de cette ville.

Liv. IX. An. 1576

(29) Les détails du sac d'Anvers, qu'on trouve dans de Thou, font frémir. On ne comprend pas que la soif du butin puisse porter des hommes, & à plus forte raison des chrétiens qui prétendoient combattre pour la

Liv. IX. An. 1576

La nouvelle de ce terrible évènement pénétra la Flandre de la plus grande horreur. Les Etats-Généraux étoient déja assemblés à Gand, où les Députés de presque toutes les Provinces s'étoient réunis. Animés dans cette triste conjoncture d'une nouvelle ardeur de chasser tout-à-fait les étrangers des Pays-Bas, ils redoublèrent d'efforts pour se rendre maîtres du Château de cette Ville. Ils y réussirent

11 Nov.

enfin avec assez de facilité. La garnison, comme on l'a dit, étoit foible & dépourvue de presque toute espèce de munitions, & le siège finit sans aucune action d'éclat (30).

Mais quel que fût l'avantage de la reddition de cette Place, qui se fit sous les yeux & par les soins des Etats, on étoit alors occupé d'objets d'une

Religion, à des forfaits dont on trouveroit à peine des exemples parmi les sauvages les plus féroces. Le pillage produisit aux Espagnols plus de deux millions d'écus d'or.

(30) La femme de Mondragoné, Gouverneur du château de Gand, qui s'y trouva lorsque les troupes des Etats l'attaquèrent, se défendit avec un courage héroïque, & remplaça son mari avec une distinction fort au-dessus de son sexe.

plus grande importance. Les Flamands vouloient former entre toutes les Provinces des Pays-Bas l'union la plus étroite, assurer aux nationaux seuls le droit de participer aux fonctions du Gouvernement, & en exclure à jamais les étrangers. Les Députés de Hollande & de Zélande étoient venus concourir à ce grand projet avec ceux des autres Provinces. Le Prince d'Orange, qui en étoit le principal auteur, avoit aisément concilié, dans une occurrence aussi favorable, les intérêts divers de ces deux Provinces infectées d'hérésie, & de celles qui étoient fidelles à la Religion catholique. On reprit la négociation entamée à Breda, & l'on renouvella presqu'en tous les points les propositions que les soulevés y avoient faites. L'accord souffrit peu de difficultés. Toutes les Provinces, si ce n'est celle du Luxembourg, étant convenues d'un grand nombre d'articles qu'elles crurent propres à rétablir la concorde entre elles, on signa un traité de paix & de confédération, que le Conseil d'Etat se hâta de sceller de l'autorité du Roi, de la manière la plus étendue & la plus solemnelle. Tels étoient en subs-

Liv. IX. An. 1576

tance les chefs principaux de cette pacification. Il y fut résolu qu'il régneroit à l'avenir entre les Provinces catholiques, d'une part, & les Provinces de Hollande & de Zélande, auxquelles on joignit le Prince d'Orange, une paix sincère ; qu'on y entretiendroit les sentiments d'une amitié & d'une union indissolubles ; & que leurs habitants respectifs oublieroient réciproquement les offenses passées. On rétablit entr'elles la liberté du commerce & tous les avantages de leur ancienne correspondance. Toutes les Provinces s'engagèrent à chasser sur le champ les Espagnols & tous ceux qui leur étoient attachés. On convint qu'aussitôt que la Nation auroit été délivrée de l'oppression de ces cruels ennemis, on tiendroit une nouvelle assemblée des Etats-Généraux, dans la forme de la dernière qui avoit été tenue sous le Gouvernement de l'Empereur Charles-Quint ; & l'on se réserva d'y prendre les résolutions les plus propres à rétablir l'ordre dans le Gouvernement, & à lui rendre sa constitution primitive. On suspendit par provision les loix rigoureuses que le Duc d'Albe avoit promulguées con-

tre l'hérésie & contre ceux qui avoient eu part aux anciens troubles. On y apposa néanmoins la condition expresse qu'on ne souffriroit dans les Provinces catholiques que l'exercice de la Religion Romaine. On promettoit d'ailleurs aux Provinces de Hollande & de Zélande de ne rien statuer à leur égard que dans l'assemblée future des Etats-Généraux. Quant à ce qui regardoit la restitution qu'on devoit faire au Roi, des villes, des places frontières, des armes & des munitions que les soulevés avoient en leur puissance, on arrêta qu'on attendroit également la détermination des Etats prochains sur cet objet. On remit en liberté sans rançon tous les prisonniers de part & d'autre; & l'on fit une mention particulière du Comte de Bossu : enfin il y eut plusieurs autres articles concernant la restitution des biens confisqués, & autres objets qu'il seroit trop long de rapporter. Il suffira d'avoir exposé les articles de ce Traité les plus dignes d'attention. Aussitôt qu'il eut été conclu, on prit le parti d'en commencer l'exécution sur le petit nombre d'Espagnols qui avoient défendu le château de Gand. Cette forteresse avoit

Liv. IX. An. 1576

été prise dans le même temps qu'on le signoit. On en fit conduire la garnison hors du Pays jusqu'aux frontières de France ; & l'on fit d'ailleurs les préparatifs nécessaires pour forcer le reste de leurs compatriotes à prendre la même route.





LIVRE X.

SOMMAIRE.

DOM JUAN D'AUTRICHE, nouveau Gouverneur des Pays-Bas, y arrive. Il fait annoncer son arrivée. Sa Déclaration sur les satisfactions dûes aux Flamands. Les Etats consultent le Prince d'Orange. Son avis. On resserre les nœuds de la pacification de Gand. On négocie avec Dom Juan. L'Empereur & le Duc de Clèves offrent leur médiation. L'accord se conclut à Marche-en-Famine, le 12 Février 1577. Le Prince d'Orange en est mécontent. Les troupes étrangères, à l'exception des Allemands, évacuent la Flandre. Entrée de Dom Juan à Bruxelles; il y est sans autorité. Discours des partisans du Prince d'Orange. Les soupçons renaissent. On ne peut se concilier sur l'article de la Religion avec la Hollande & la Zélande. Dom Juan ne perd point courage. Difficultés qu'il éprouve. Les soupçons augmentent. On menace le Gouverneur. Il consulte. Avis du Comte de Barlemont. Avis

1576.

1577.

du Comte de Mansfeld. Dom Juan veut s'emparer de Namur. Le voyage de la Reine de Navarre lui en fournit l'occasion. Il se rend maître de cette Ville, & tâche de justifier son entreprise. Conditions de son retour à Bruxelles rejettées par les Etats. Le Prince d'Orange les engage à armer. Lettre des Etats au Roi. Apologie du Gouverneur. Dom Juan ne peut gagner les Allemands. Démolition des citadelles. La correspondance cesse entre Dom Juan & les Etats. Le Prince d'Orange est fait Gouverneur du Brabant. Faction du Duc d'Arschot opposée à celle du Prince d'Orange. Elle offre le Gouvernement général de la Flandre à l'Archiduc Matthias. Le Duc d'Arschot emprisonné à Gand. Le Prince d'Orange le fait remettre en liberté. L'Archiduc Matthias est reconnu en qualité de Gouverneur des Pays-Bas. Préparatifs des Etats & du Roi. Traité de confédération entre la Reine d'Angleterre & les Etats. Elisabeth tâche de se justifier auprès du Roi d'Espagne. Dom Juan est déclaré par les Etats perturbateur de la paix publique. Leur
1578. *armée s'approche de Namur. Dom Juan rassemble celle du Roi. Alexandre Far-*

nese, depuis Duc de Parme, arrive en Flandre. Son portrait. Discours de Dom Juan à ses troupes. L'armée des Etats se retire des environs de Namur. Elle est suivie par l'armée Royale. Bataille de Gemblours. Suites de la victoire. Dom Juan soumet le plat pays du Hainaut. Siège & prise de Philippeville. Prise de Limbourg. Ouvertures de paix infructueuses. Les Etats-Généraux sollicitent du secours en Allemagne. Situation fâcheuse de la France. Henri III refuse sa protection aux soulevés de Flandre. Le Duc d'Alençon prend leur défense. Son manifeste. Jean Casimir, Prince Palatin, vient au secours des Flamands. Leurs progrès. Le Duc d'Alençon traite avec eux & se rend à Mons. Les Etats rassemblent leur armée. Dom Juan marche à sa rencontre. Action vigoureuse à Rimenante, à l'avantage des Flamands. Dom Juan se retire sous Namur. Mésintelligence entre les diverses Provinces. Les Réformés obtiennent la liberté de conscience. Plaintes des Catholiques. Les Gantois arment contre les Provinces Wallones. Les Wallons se mettent en défense. Le

Prince d'Orange ne peut rapprocher les esprits. Le Duc d'Alençon entre en Flandre. Nouvelles ouvertures de paix. Elles sont encore inutiles. On recommence la guerre Mort de Dom Juan. Son portrait.

Liv. X. An. 1576 4 Novemb.

TANDIS que la Flandre, agitée de la plus horrible tempête, avoit plus besoin que jamais de la présence d'un Gouverneur, on aprit l'arrivée imprévue de Dom Juan d'Autriche, frère naturel du Roi, dans le Luxembourg. Il avoit traversé la France étant déguisé, & il avoit fait son voyage en poste, avec tant de célérité qu'il en avoit apporté lui même la première nouvelle. Dom Juan étoit alors dans la plus brillante fleur de l'âge, & au comble de sa gloire. Le Roi l'avoit chargé, quoique très-jeune, de dompter la révolte des Morisques, dont l'Espagne avoit été si furieusement ébranlée. Il y avoit réussi & s'y étoit fait le plus grand honneur. Philippe II l'avoit envoyé ensuite en Italie, quand on y eut conclu cette ligue mémorable contre le Turc. Il y avoit été revêtu du Commandement & il s'en étoit

montré digne par l'éminence de ses talents & l'éclat de sa valeur. On lui attribua le principal mérite de la victoire de Lepante, qui délivra si heureusement la Chrétienté des périls les plus imminents. Revenu en Espagne, il jouit auprès du Roi d'une haute considération, & les vœux publics de la nation l'y appellèrent aux premières places de l'Etat. Les affaires de Flandre ayant offert une nouvelle occasion de l'employer, Philippe la saisit. L'opinion générale & l'idée avantageuse qu'il avoit conçue de ce Prince, ne lui laissèrent pas douter qu'il ne maintînt mieux que personne dans le devoir les Provinces qui étoient restées fidelles au Roi, & qu'il ne subjuguât en peu de temps celles qui s'étoient révoltées. Dom Juan partit donc d'Espagne, incognito, & pour que son voyage rencontrât moins d'obstacles, il fit la plus extrème diligence, Octave de Gonzague, fils de Ferdinand de Gonzague ce Capitaine habile qui avoit été Vice-Roi de Sicile, & fut depuis Gouverneur de Milan sous le règne de l'Empereur Charles-Quint, l'accompagnoit Dom Juan avoit passé par-tout pour un

Liv. X. An. 1576

des domestiques de ce Seigneur (1), & quoiqu'il se fût arrêté quelques jours à Paris, pour satisfaire sa curiosité de voir le Roi de France, sans se faire connoître, & pour conférer avec l'Ambassadeur d'Espagne qui résidoit dans cette Cour, il ne fut point découvert.

Lorsqu'il fut arrivé à Luxembourg, capitale du Duché de ce nom, il y apprit la confusion épouvantable qui règnoit dans les Pays-Bas. Le jour même de son arrivée, étoit celui du sac d'Anvers ; il comprit que les circonstances n'étoient pas favorables pour lui, que les esprits devoient être très aigris, & qu'il rencontreroit de grandes difficultés dès les commencements de son administration. Il n'étoit pas en état d'employer la force contre les rebelles. D'ailleurs le Roi lui avoit prescrit de tenter avant tout, les moyens de douceur & de conciliation. Il fit donc notifier au Conseil d'Etat, dans les termes les plus gracieux, son arrivée dans

(1) Strada assure que Dom Juan s'étoit déguisé en nègre, & avoit fait friser sa barbe & ses cheveux comme ceux de ce peuple malheureux le font naturellement.

Liv. X.
An. 1576.

le Luxembourg. Il l'assura que le Roi ne desiroit rien davantage que le rétablissement de la paix & de la tranquillité de la Flandre ; que Sa Majesté lui avoit donné les pouvoirs les plus étendus afin d'y parvenir, & qu'il y apporteroit tout le zèle & toute la facilité qui lui seroient possibles. Après avoir marqué une vive douleur de la nouvelle catastrophe dont il venoit d'être instruit, il ajoutoit, que pour donner des preuves de la sincérité de ses sentiments, il alloit envoyer sur le champ les ordres les plus précis aux Espagnols de cesser toutes hostilités. Enfin il n'omit rien de ce qui étoit capable de persuader aux Provinces que le Roi étoit dans les meilleures dispositions de leur accorder, sous son Gouvernement toutes les justes satisfactions qu'elles pouvoient desirer.

Les Députés des Etats-Généraux s'étoient alors transportés de Gand à Bruxelles. La venue subite de Dom Juan les confondit. Ils en furent d'autant plus frappés, qu'ils sentirent parfaitement que le nouveau Gouverneur ne pouvoit être chargé par le Roi, d'ordres qui pussent se concilier avec leurs desseins. Néanmoins après avoir

pris quelques jours de délai pour réfléchir sur ce qu'ils avoient à faire, ils lui députèrent le Vicomte de Gand, les Seigneurs de Rassenghiem & de Villerval, afin de lui rendre les honneurs qui lui étoient dus, & sur-tout afin de pénétrer ses sentiments. Dom Juan ne manqua pas de les recevoir avec une très grande distinction, & de leur exposer dans toute son étendue la vive affection du Roi pour les Provinces. Il leur protesta en particulier que Sa Majesté étoit fermement résolue de retirer de Flandre les Espagnols, ainsi que les autres troupes étrangères, & d'accorder le pardon le plus ample sur tout ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jour. Des déclarations aussi avantageuses rapportées à Bruxelles, devoient y causer la plus grande satisfaction. Les Flamands obtenoient par la sortie des étrangers l'objet de leurs vœux les plus ardents; d'un autre côté ils se défioient si fort des Espagnols (2), la mémoire des désastres

(2) Les Historiens Hollandois prétendent que la cause de la défiance, dont les Etats étoient prévenus contre Dom Juan, ne fut autre que la demande qu'il leur fit d'ôtages, pour sureté de sa personne, avant de pénétrer plus avant dans les Pays-Bas.

désastres qu'ils avoient causés en Flandre, étoit encore si récente & pénétroit la nation d'une si grande horreur, qu'ils ne furent point éblouis des promesses de Dom Juan. Ils ne pouvoient se persuader qu'elles ne fussent aussi insidieuses qu'elles leur paroissoient favorables.

Le Prince d'Orange étoit devenu leur oracle depuis l'union conclue entre les Provinces. On n'y traitoit les affaires les plus importantes que sur ses mémoires, & l'on ne s'y déterminoit que par ses avis. Le Conseil d'Etat, ainsi que les divers Députés des Etats-Généraux, voulurent, avant que de prendre aucune résolution, le consulter au sujet de l'arrivée de Dom Juan & sur la manière de l'installer dans le Gouvernement. Le Prince répondit à leur consultation par un long mémoire dont on ne donnera que le précis. Les promesses de Dom Juan lui paroissoient, disoit-il, d'autant plus suspectes qu'elles étoient plus magnifiques. Il lui sembloit évident que les Espagnols se proposoient de tromper les Flamands & d'endormir leur prudence, pour les opprimer de nouveau plus facilement. Il conseilloit de ne point recevoir Dom Juan que sous la

Liv. X. An. 1576

condition expresse du rétablissement parfait de l'ancien Gouvernement du pays, en accordant néanmoins au Roi l'obéissance qui lui étoit due. Il trouvoit aussi qu'il étoit très important d'éxiger, avant toute autre disposition, que les Espagnols sortissent de la Flandre; que Dom Juan remît entre les mains de la nation les citadelles qui l'asservissoient, & qu'elles fussent démolies; de refuser au nouveau Gouverneur toute espèce de commandement sur la milice nationale, & de veiller avec le plus grand soin qu'on ne donnât atteinte à la moindre des prérogatives des Etats-Généraux. Il ajoutoit que pour les mieux conserver, il croyoit nécessaire que les Etats pussent se rassembler une ou plusieurs fois l'année, afin de maintenir, suivant le besoin, les privilèges de la nation, & que le Gouverneur ne pût prendre aucune détermination importante sans leur consentement. Enfin il leur faisoit sentir que c'étoit à Dom Juan de s'abandonner à la bonne foi des Flamands; que le Roi avoit été trop offensé de leurs révoltes pour qu'il leur pardonnât jamais sincèrement; qu'ainsi il étoit prudent qu'ils se

tinssent toujours en garde contre son ressentiment, & que bien sûrs de ne pouvoir jamais calmer sa colère, ils tâchassent du moins de ne pas se laisser écraser par sa puissance (3). Liv. X.

Tels étoient les principes que le Prince d'Orange s'étoit formés sur les affaires de Flandre, & qu'il s'efforçoit d'inspirer à la nation. Il espéroit alors devenir l'arbitre du Gouvernement des Pays-Bas, & après y avoir détruit, à la faveur des conjonctures, l'autorité du Roi, en usurper la domination. Il se flattoit du moins de réunir sous ses loix les provinces de Hollande & de Zélande, & de s'y créer une souveraineté particulière. Quoi qu'il en soit, ses conseils firent une vive impression sur les Flamands, & augmentèrent excessivement leurs soupçons. L'accord conclu à Gand leur paroissant encore trop foible pour rendre An. 1577

(3) Grotius expose les vues & les sentiments du Prince d'Orange comme le Cardinal Bentivoglio. Il ajoute qu'il conseilla aux Etats d'écraser eux-mêmes Dom Juan, avant qu'il pût se faire respecter à la tête des Espagnols. *Ut inermem & in finibus agentem, bello opprimerent.*

Liv. X. An. 1577

leur union solide & durable ; ils résolurent de la resserrer par un nouveau traité. Les Etats-Généraux en firent dresser la formule en leur nom, & la revêtirent de leur autorité. Après y avoir rappellé le souvenir des malheurs dont les Espagnols avoient accablé la Flandre, ils y confirmèrent la pacification de Gand, & y exigèrent la promesse de l'observer inviolablement & sans réserve. Ils déclarèrent traîtres & infâmes, ceux qui oseroient y contrevenir. Ils le firent ensuite souscrire par les Gouverneurs & les Magistrats de toutes les Provinces, & il y fut accueilli avec les plus grands applaudissements. Les Etats, toujours entraînés par les insinuations du Prince d'Orange, qui ne cessoit de leur représenter les périls qu'ils avoient à craindre de la part des Espagnols, & la nécessité d'armer pour s'en garantir, ordonnèrent ensuite de nouvelles levées. Ils rassemblérent un bon corps de troupes à Vavre, poste excellent, entre Bruxelles & Namur, afin de s'opposer aux entreprises de Dom Juan, & ils en donnèrent le commandement au Comte de Lalain, au Vicomte de Gand, & au Seigneur de la Motte. Ils dépêchèrent en même

temps des Ministres de confiance en Allemagne, en France & en Angleterre, pour y solliciter des secours. Elisabeth fournit une somme d'argent assez considérable, & promit encore aux Etats de leur donner toutes les marques de son affection, qui ne la compromettroient pas avec l'Espagne. Les Etats traitèrent avec plusieurs Princes d'Allemagne, & plus particulièrement avec le Comte Palatin Jean Casimir, avec qui ils convinrent de lui fournir les subsides nécessaires pour soudoyer une armée qu'il se chargea de conduire en Flandre. Ils furent plus loin du côté de la France : non-seulement ils tâchèrent de gagner le parti Huguenot; mais encore de s'attacher les Catholiques sous l'autorité du Duc d'Alençon, frère du Roi. Ils en vinrent jusqu'à inviter ce Prince à se procurer en Flandre un rang digne de lui, & à ne pas rejetter une fortune rare qui se refusoit à ses vœux au sein de sa patrie (4).

---

(4) Le Duc d'Alençon, frère unique d'Henri III, portoit alors le titre de Duc d'Anjou, en vertu du traité de pacification conclu au mois de Mai 1576. Je ne sais pourquoi le Cardinal Bentivoglio le qualifie toujours de Duc d'Alençon.

LIV. X. An. 1577

Toutes ces pratiques parvinrent bientôt à la connoiſſance de Dom Juan ; mais ce Prince diſſimula avec une patience inaltérable ; & pour ôter aux Flamands mal-intentionnés tous les prétextes dont ils oſeroient ſe couvrir, il ne ceſſa d'aſſurer les Etats de la ſincérité des promeſſes qu'il leur avoit faites, & de proteſter que ſi l'on conſervoit au Roi & à l'Egliſe, l'obéiſſance qui leur étoit due, il ne refuſeroit aucune des conditions qu'on pourroit lui propoſer. Les Députés des Etats allèrent & revinrent pluſieurs fois de Bruxelles à Luxembourg, & de Luxembourg à Bruxelles. Pour faciliter même les arrangements préalables à la reception de Dom Juan, on convint d'une trêve de quinze jours, & ce terme expiré, on le prolongea quelques jours de plus. Malheureuſement toutes les difficultés qu'on formoit de part & d'autre n'avoient d'autre ſource que la défiance mutuelle. Les Etats exigeoient préalablement à tout, la ſortie des Eſpagnols & de toutes les troupes étrangères qui ſuivoient leurs drapeaux. Dom Juan y conſentoit ; mais il demandoit à ſon tour que celles que les Flamands avoient appellées à leur ſe-

cours fortifsent en même temps. Il vouloit du moins que, si on s'obstinoit à Bruxelles à ne lui point accorder sa demande, on mit en ôtage, pour sureté de sa personne, quelques-uns des plus grands Seigneurs de Flandre dans le château d'Hui, ville du pays de Liége, pour y rester sous la puissance de l'Evêque, jusqu'à ce qu'après le départ des troupes Espagnoles, celles des Etats eussent également évacué les Pays-Bas. Il exigeoit encore qu'on lui donnât une garde qui seroit commandée par un Officier Flamand qui lui prêteroit serment de fidélité. Il souhaitoit sur-tout qu'on déterminât l'étendue de l'obéissance que l'on comptoit rendre à l'Eglise & au Roi, & faisoit encore les plus vives instances pour qu'on ne lui proposât rien de trop préjudiciable à la Religion, & de trop injurieux au Souverain. Enfin, il proposa de choisir la même ville d'Hui, comme un lieu neutre, pour y conclure le traité qu'on négocieroit avec lui. Mais tous ces points éprouvoient bien des difficultés. Le Prince d'Orange qui n'avoit d'autre but que de faire renvoyer Dom Juan sans qu'il fût reçu, ou de ne lui faire accorder qu'un vain titre de Gou-

LIV. X.
An. 1577

verneur, dont l'autorité resteroit entre les mains des Etats, n'omettoit rien pour traverser la négociation & multiplier les obstacles. (5)

L'Empereur Maximilien II venoit de mourir. Les Flamands qui avoient eu recours avant sa mort à sa protection, avoient également réclamé celle de l'Empereur Rodolphe son fils & son successeur. Comme sa médiation ne pouvoit déplaire au Roi Catholique, l'Empereur avoit chargé Gérard Grosbeck, Evêque de Liége, & deux autres personnes dignes de sa confiance, de concilier Don Juan & les Etats. Il avoit même consenti que le Duc de Clèves, celui de tous les Princes du voisinage qui étoit le plus intéressé à écarter les troubles de la Flandre, & dont le Roi d'Espagne avoit accepté la médiation, joignît ses Ministres aux Ambassadeurs Impériaux, pour faciliter

(5) Les Historiens Hollandois assurent qu'une des principales difficultés de l'accord entre Dom Juan & les Etats, eut pour objet la route par laquelle on renverroit les Espagnols, par mer ou par terre. Dom Juan demandoit qu'on les renvoyât par mer, afin d'exécuter une entreprise qu'il avoit formée sur l'Angleterre.

l'accommodement. La négociation s'entama bientôt en règle. Les Ambassadeurs se rendirent, au commencement de l'an 1577, à Marche-en-Famine, ville du Luxembourg située vers le pays de Liége. Dom Juan vint les y joindre. Les Commissaires des Etats étoient à Hui.

Liv. X.

An. 1577.

Il y avoit sur-tout deux points sur lesquels les Etats étoient inflexibles. Le premier étoit le départ des Espagnols & des troupes étrangères, préalablement à toutes conventions. Par le second, ils demandoient l'assurance la plus solemnelle que le nouvel arrangement ne pourroit préjudicier à la pacification de Gand. Ces deux articles, & plusieurs autres, souffroient les plus grandes difficultés, & Dom Juan sentoit parfaitement qu'accepter des préliminaires de cette espèce, c'étoit avilir l'autorité du Roi & la sienne. Néanmoins ce Prince voulant tenter tous les moyens de rétablir la tranquillité de la Flandre, plutôt que de reprendre les armes, & d'ailleurs vivement pressé par les Ministres Impériaux, & ceux du Duc de Clèves qui ne doutoient pas qu'aussitôt après la sortie des Espagnols, les Flamands ne

Liv. X. An. 1577. 12 Février.

lui donnassent toutes les satisfactions qu'il pourroit desirer, approuva le traité qu'ils crurent devoir faire. Telles en furent les dispositions (6). Toutes les troupes Espagnoles, Allemandes, Italiennes & Francomtoises, devoient totalement évacuer les Pays-Bas dans le terme de quarante jours. L'on remettoit sur le champ les Places & les citadelles qu'elles occupoient, au pouvoir des Flamands. On rendoit respectivement les prisonniers, entr'autres le Comte de Buren, retenu depuis long-temps en Espagne; mais avec la condition que le Prince d'Orange son père, se conformeroit, après l'assemblée des Etats-Généraux, à ce qu'ils auroient décidé. Le Roi conservoit aux Provinces leurs privilèges & les immunités dont elles avoient joui jusqu'alors. De leur côté les Etats s'engageoient de maintenir par-tout la Religion Catholique, licencioient les troupes étrangères qui étoient à leur solde, & renonçoient à toutes ligues & confédérations dans lesquelles ils se seroient engagés au dehors. Ils fournis-

(6) Cet accord fut appellé l'Edit perpétuel.

soient comptant six cents mille florins pour payer les Espagnols qu'on renvoyoit, & se chargeoient de satisfaire ensuite les Allemands. Enfin, après toutes ces conditions & quelques autres moins importantes, ils promettoient d'obéir à Dom Juan d'Autriche, & de le reconnoître en qualité de Gouverneur-général des Pays-Bas.

Aussitôt que ce traité eut été conclu, Dom Juan fit expédier les ordres nécessaires pour le départ des Espagnols & des autres étrangers qui étoient au service du Roi; & le Seigneur Octave de Gonzague fut dépêché avec Escovedo, Secrètaire du Prince, pour en accélérer l'exécution. La conduite du Prince d'Orange fut bien différente. A peine fut-il instruit de l'accord, qu'il fut aisé d'appercevoir qu'il n'étoit pas content, non plus que les Provinces de Hollande & de Zelande. Il se plaignit hautement de ce que son fils ne lui étoit pas rendu sans conditions, & se récria encore plus sur ce qu'on n'avoit pas suffisamment pourvu à la sureté du pays, & qu'on n'avoit pas exigé en temps précis, la démolition des citadelles. C'étoit ensuite, selon lui, une action indigne de faire payer par les

Liv. X. An. 1577

Flamands ces mèmes Espagnols dont l'avarice & la cruauté venoient si récemment de les dépouiller de tant de richesses. Il ajoutoit encore qu'on avoit manqué aux Princes dont la protection & les secours avoient été si utiles à la Flandre, que la pacification dont les Provinces de Hollande & de Zélande ne se départiroient jamais, étoit mal assurée par ce dernier traité, & qu'elles étoient fermement déterminées à ne pas courir les périls auxquels les autres Provinces alloient bientôt être exposées. Envain les Etats répondirent à ses plaintes, & tâchèrent de lui persuader que la pacification de Gand ne recevoit aucune atteinte de l'arrangement nouveau, & que rien ne les empêcheroit d'être fidèles à leurs premiers engagemens. Il n'y eut aucune espèce de chicane ou de subterfuges qu'il n'employât pour justifier son refus d'acquiescer au traité, & il fut impossible de tirer de lui & des deux Provinces qui s'étoient entièrement livrées à ses impressions, aucun acquiescement. (7).

(7) Le crédit du Prince d'Orange dans les Provinces de Hollande & de Zélande étoit monté au plus haut degré. Elles l'aimoient

Liv. X. An. 1577.

Dom Juan étoit déja passé à Louvain pour y attendre que les Espagnols sortissent & qu'on eût remis les citadelles aux Flamands. Il comptoit se rendre ensuite à Bruxelles pour y faire son entrée. Il reçut à Louvain les visites d'une Noblesse nombreuse, qui y étoit venue pour lui faire sa cour : il lui fit l'accueil le plus honnête ; & sans compromettre son rang, il n'épargna aucune des marques de bienveillance qui pouvoient le rendre agréable à la Nation. Il envoya en même temps le Docteur Léonino en Hollande, pour faire part au Prince d'Orange & aux Etats des deux Provinces-Unies, de ce qu'il venoit de terminer avec les autres Provinces, & pour obtenir leur consentement. Mais cette démarche n'eut d'autre effet que de manifester leur obstination & le succès des soins artificieux du Prince d'Orange à y fomenter la révolte. Dom Juan avoit

comme leur libérateur & leur père ; le peuple ne l'y appelloit que le père Guillaume, & prononçoit ce nom avec une sorte de saisissement, qui lui exprimoit vivement toute la force de l'attachement qu'il lui avoit voué.

Liv. X. An. 1577

pourtant remis entre les mains du Duc d'Arſchot la citadelle d'Anvers. Les autres châteaux, occupés par les Eſpagnols, avoient également été remis au pouvoir des Flamands. Toutes les troupes étrangères, à l'exception des Allemands, dont le départ avoit été différé à cauſe de la difficulté de les payer, s'étoient raſſemblées à Maſtreicht, & ſe préparoient à ſortir de la Flandre. Les Eſpagnols ſortirent enfin, comme on en étoit convenu, au grand contentement de la Nation, qui fut inexprimable. Dans toutes les villes, grandes & petites, dans les moindres villages, c'étoit à qui annonceroit ou écouteroit avec plus d'empreſſement cette heureuſe nouvelle. Il ſembla qu'elle mettoit le comble au bonheur public.

26 Avril.

D'Avila, Gouverneur d'Anvers, n'en avoit pas voulu remettre lui-même la citadelle au Duc d'Arſchot. Il laiſſa ce ſoin à ſon Lieutenant. Auſſi franc dans ſes diſcours qu'indépendant dans ſa façon de penſer, il déclara qu'il ſe reprocheroit de participer à une action infiniment préjudiciable aux affaires du Roi, & indigne des exploits éclatans

qui avoient couvert de gloire les Espagnols en Flandre (8). On dit même que prenant congé de Dom Juan, il osa lui dire. » Votre Altesse nous fait » sortir des Pays-Bas, Prince, mais » qu'elle se souvienne qu'elle sera » bientôt contrainte de nous y rap- » peller. » L'évènement vérifia cette espèce de prédiction.

Ce furent des Wallons qui entrèrent dans le château d'Anvers, & il ne resta plus aux Etats qu'à ramasser les sommes nécessaires afin d'éloigner les Allemands. Cette opération étoit difficile. L'épuisement dans lequel ils s'étoient mis pour congédier les Espagnols, n'y apporta pas peu d'obstacles.

Enfin Dom Juan se rendit à Bruxelles, où il fit son entrée publique

(8) Je ne sais si on ne pourroit pas dire à plus juste titre : *qui avoient flétri les Espagnols*. Le fameux Bernardin de Mendoza avoue que depuis le mois d'Août 1576 jusqu'au mois de Février de l'année suivante, ils avoient immolé soixante mille hommes à leur vengeance, & ruiné en même temps leur fortune par les attentats de leur avarice. Sont-ce là des monuments de leur courage ou de leur inhumanité, demande de Thou ? Il fallut encore que les Etats-Généraux achetassent leur départ en leur payant 600 mille florins.

Liv. X. An. 1577

le premier du mois de Mai. Le concours de la Nobleſſe, celui d'une multitude infinie de perſonnes de tous les états, les acclamations de la joie la plus vive avec leſquelles il fut reçu, donnèrent à cette cérémonie le plus grand éclat. Les Flamands n'avoient exprimé leur ſatisfaction d'une manière auſſi marquée à aucun de leurs Gouverneurs. Leurs Souverains même n'avoient jamais éprouvé de leur part des ſentiments auſſi vifs. Mais ces heureuſes diſpoſitions durèrent peu, & ce ſpectacle ſi flatteur pour Dom Juan, ſe changea bien vîte en des ſcènes également remplies de triſteſſe & d'horreur. Il eût à peine pris les rênes de l'adminiſtration, qu'il s'apperçut, que loin de faire reſpecter ſes volontés, il ſeroit contraint lui-même d'obéir aux loix qu'on lui imposeroit. Il ne donnoit point d'ordres qui ne fuſſent ſubordonnés au Conſeil d'Etat. Ce corps ſouffrant avec impatience de n'exercer qu'une autorité proviſoire, tâchoit par des voies indirectes de s'aſſurer à l'avenir toute la puiſſance du Gouvernement. Les prétextes ne lui manquoient pas. Réclamant ſucceſſivement les privilèges communs à toute la Nation &

les privilèges particuliers de chaque Province, & imaginant chaque jour de nouvelles raisons pour étendre ses droits & restreindre les prérogatives du Gouverneur, il lui donnoit chaque jour de nouvelles entraves. Le Prince d'Orange avoit l'œil à tout, & tâchoit de profiter de toutes les circonstances pour entretenir toujours dans les esprits un goût d'indépendance & de nouveauté. Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde & le Seigneur de Heets, Gouverneur particulier de Bruxelles, entroient dans toutes ses vues, & le servoient habilement. Le premier avoit plus de prudence, le second étoit plus ardent & plus impétueux; mais tous deux étoient également propres à ses desseins par la différence de leurs caractères & le concert de leurs démarches. Ces deux hommes répandoient dans Bruxelles toutes sortes de bruits pour y exciter la fermentation. Ils publioient de tous côtés que Rhoda, d'Avila, & tous les autres Capitaines Espagnols qui s'étoient le plus signalés par les maux qu'ils avoient faits à la Flandre, avoient reçu du Roi à leur arrivée en Espagne le meilleur accueil; & que Sa Majesté leur avoit promis

LIV. X. An. 1577

de les employer de nouveau, & plus honorablement. Ils accompagnoient leurs rélations des réflexions suivantes.

» Le Roi en tenant cette conduite, » disoient-ils, justifie hautement les Es- » pagnols, & manifeste évidemment » ses sentiments contre la Flandre; » nous n'en pouvons plus douter. Il » n'a pas renoncé au projet de nous » opprimer; mais il attend pour l'exé- » cuter, que nous soyons désarmés. Ju- » geons de l'avenir qu'il nous réserve, » par les maux que nous avons éprou- » vés. La Flandre vivoit dans la plus » heureuse confiance à la fin du Gou- » vernement de la Duchesse de Par- » me, lorsque tout-à-coup elle vit » paroître le Duc d'Albe à la tête de » nombreuses troupes, ou plutôt d'une » infinité de bourreaux qui venoient » nous massacrer pour jouir de nos » dépouilles. Aurions-nous à présent » de plus justes sujets de confiance? » Dom Juan n'est-il pas Espagnol? » N'est-il pas chargé des ordres secrets » de la Cour d'Espagne? N'a-t-il pas » pour Ministre Escovedo, né sujet de » cette Couronne, le confident du » Roi, le dépositaire de ses plus intimes » secrets sur ce qui regarde notre mal-

» heureuse Nation ? En faut-il davan-
» tage pour avertir les Flamands de
» se tenir sur leurs gardes, & de ne
» pas abandonner le pouvoir dont ils
» sont heureusement en possession ?
» Que le Conseil d'Etat conserve ses
» prérogatives. Que les Etats ne laiss-
» sent pas donner atteinte à leur su-
» périorité ; que les Provinces sur-tout
» ne se livrent pas à une sécurité dan-
» gereuse que les Espagnols épient,
» & dont ils sauront promptement
» saisir l'occasion. Le Roi peut for-
» mer dans un instant une armée puis-
» sante, & l'introduire au centre de
» notre Patrie. Si nous avions eu l'im-
» prudence de nous mettre hors d'é-
» tat de nous défendre, que serviroit
» alors à la Flandre la lenteur de ses
» assemblées ; le temps que nous met-
» trions à délibérer pour lever des
» troupes, & appeller des secours
» étrangers, suffiroit à nos tyrans
» pour se rendre par-tout les maî-
» tres. »

C'est ainsi qu'on tâchoit de séduire les Flamands, de leur donner de la défiance contre le Gouverneur, de les animer de plus en plus contre les Espagnols, & de les précipiter plus que

Liv. X. An. 1577

jamais dans les troubles & la révolte. La ruse caractérise les peuples du Midi, & la candeur, les peuples du Nord; mais cette vertu dégénère trop facilement dans une crédulité dangereuse; & il n'est point étonnant qu'un esprit artificieux, remuant ces peuples à sa volonté, les rende dupes de ses insinuations avant même qu'ils se soient apperçus de ses projets. C'est le défaut des Flamands; & s'ils furent trompés en quelques occasions, ce fut lorsqu'ils adoptèrent en aveugles les idées funestes qu'on leur suggéroit contre Dom Juan (9), & qu'ils se livrèrent à la haine qu'on excitoit alors en eux contre les Espagnols. Dom Juan qui n'avoit pu encore retirer les rênes du Gouvernement, des mains de ceux qui

(9) Les Flamands ne se trompèrent point sur le compte de Dom Juan, si l'on en croit de Thou. Il avoit cédé au temps & à la nécessité. Mais il se flattoit bien de se dédommager de sa condescendance, en étendant le plutôt qu'il pourroit l'autorité limitée qu'il avoit reçue, & en la portant jusqu'au despotisme avec lequel le Duc d'Albe l'avoit exercée. *Præses Belgii constitutus omnem operam dabat ut potestatem conditionibus coactam ampliaret, & quantam habuerat, Albanus reciperet.*

les avoient usurpés, étoit contraint de les abandonner à leurs caprices. Revêtu du titre de Gouverneur, il n'en avoit point l'autorité. Cependant les Espagnols avoient évacué la Flandre. Les Allemands étoient sur le point de la quitter. Toutes les Places fortes étoient occupées par des troupes nationales. Comment les Flamands pouvoient-ils être inquiets & concevoir des soupçons aussi violents que si le Duc d'Albe les eût encore menacés d'une invasion prochaine. Toutefois Dom Juan ne négligeoit rien pour les rassurer ; mais les embuches étoient trop habilement tendues pour qu'il pût réussir, & la facilité des peuples à se laisser séduire, rendoit le succès de la séduction infaillible.

Un des principaux articles de la pacification de Gand, confirmé dans la convention de Marche-en-Famine, portoit qu'aussitôt après la sortie des troupes étrangères, on assembleroit les Etats-Généraux dans la forme la plus solemnelle, & de la même manière qu'ils avoient été tenus la dernière fois qu'ils avoient été convoqués sous le Gouvernement de l'Empereur Charles-Quint. On avoit réservé à leur décision

Liv. X. An. 1577

domestiques. Quelques audacieux parmi la plus vile populace s'échappoient en propos insolents & séditieux. Malgré ces outrages, le Prince dissimuloit, & feignoit, ou de les mépriser ou de n'en être point instruit. Il faisoit surtout l'impossible pour gagner le Duc d'Arschot & les principaux de ceux qui étoient attachés à ce Seigneur, & pour les séparer du Prince d'Orange. Il tâchoit de les éclairer sur les artificieux desseins de ce Prince, & de leur montrer qu'ils ne tendoient qu'à son élèvation propre, & à l'abaissement de tous les ordres de la nation. Il leur faisoit sentir qu'il n'avoit pas d'autres vues en mendiant la faveur de la multitude. En embrassant l'hérésie, il étoit devenu ennemi né du Clergè. Son zèle affecté pour les intérêts du peuple, le rendroit infailliblement un des adversaires les plus ardents de la Noblesse. Le Roi d'Espagne, pour appuyer ces insinuations, donnoit au Duc d'Arschot, les marques de confiance les plus flatteuses. Il lui accorda le Gouvernement du château d'Anvers, & ajouta à cette grace celle de lui donner le Prince de Chimai son fils aîné, pour Lieutenant.

Il

Liv. X. An. 1577.

Il y avoit une jalousie extrème de grandeur & d'autorité entre le Duc d'Arschot & le Prince d'Orange, dont le Gouverneur vouloit profiter. Mais le Prince, à qui une prudence & une habileté rares, un esprit fécond en ruses profondes, une réputation brillante au dedans & au dehors de la Flandre, donnoit les plus grands avantages, ne devoit guères redouter le Duc, dont le caractère inconstant & ouvert se laissoit facilement pénétrer. Le peuple ayant d'ailleurs une influence extraordinaire dans le Gouvernement, & surtout dans les villes où la Noblesse & les Abbés réguliers, qui résident presque toujours à la campagne, ne l'empêchoient point de dominer : ni le Duc, ni les autres Gouverneurs des Provinces, ne voulurent mécontenter cette portion si considérable de la nation, d'où dépendoit le crédit & l'autorité qui les flattoient. Chaque membre de la Noblesse, les grands Seigneurs plus que les autres, s'efforçoient donc de se parer du zèle le plus ardent pour les intérêts de la Patrie, & ne pouvoient s'écarter que très peu des sentiments du Prince d'Orange. Cet habile homme savoit si bien les colorer, qu'ils pa-

Liv. X.
An. 1577

roissoient toujours liés au bonheur public. Le Vicomte de Gand, le même qui obtint depuis le titre de Marquis de Roubais, & qui, dans la division survénue entre les Provinces, rendit si fidèlement au Roi les services les plus essentiels dans les emplois de la guerre les plus importants, s'étoit aussi concilié alors l'estime générale. Le Gouverneur, qui vouloit se l'attacher, lui témoignoit une confiance particulière; & pour lui en donner des preuves, il l'envoya en Angleterre, notifier à la Reine son entrée dans le Gouvernement, & lui porter les assurances ordinaires d'amitié & de bon voisinage. Dom Juan n'ignoroit pas qu'elle avoit toujours fomenté, & qu'elle fomentoit encore tant qu'elle le pouvoit, la rébellion en Flandre; mais il vouloit sauver les apparences, & ne pas manquer à l'honnêteté des procédés d'usage.

Pendant que Dom Juan étoit occupé de ces projets, les Etats songeoient aux moyens de payer les troupes Allemandes, afin d'en délivrer le pays. Ils saisirent l'occasion de l'Ambassade du Vicomte de Gand, pour le charger de négocier auprès de la Reine d'Angleterre, l'emprunt des sommes qui leur

manquoient pour cet objet. Dom Juan qui savoit qu'ils n'avoient pas encore acquitté les premiers emprunts qu'ils lui avoient faits, pensa qu'il ne convenoit pas qu'on engageât ainsi à Elisabeth tous les revenus du pays ; & instruit que le Prince d'Orange avoit suggéré cette idée, il défendit au Vicomte d'en faire la proposition ou de l'appuyer. Cette opposition du Gouverneur, à l'emprunt projetté, excita aussitôt les plaintes les plus vives de la part des Etats. Ils soupçonnèrent dès-lors qu'il verroit partir de mauvais œil les troupes Allemandes ; & une occasion nouvelle, qui se présenta peu de temps après, donna la plus grande force à leurs soupçons. e s Colonels & les autres Officiers Allemands s'étoient rendus à Malines, par ordre des Etats, pour y prendre les arrangements nécessaires sur les paiements qui leur étoient dus. Leurs prétentions étoient si exorbitantes, qu'on ne pouvoit rien terminer. Les Etats avoient envoyé le Duc d'Arschot pour traiter avec eux, & Dom Juan s'y étoit également transporté. Néanmoins on ne finit rien. Il n'en fallut pas davantage pour imputer au Gouverneur qu'il n'étoit allé à

Liv. X. An. 1577

Liv. X. An. 1577

Malines que pour multiplier les obstacles au lieu de les lever, & l'on crût voir qu'il desiroit d'empêcher le départ des Allemands, afin de conserver & d'augmenter par leur secours, l'autorité que les Flamands lui refusoient (10).

Les gens sensés estimèrent néanmoins que c'étoit la faction d'Orange, qui, par ses manœuvres, avoit empêché l'arrangement, afin d'en rejetter la faute sur Dom Juan, & de trouver dans la prolongation du séjour des Allemands en Flandre, un prétexte plausible d'y exciter de nouveaux troubles. Dom Juan lui-même en jugeoit ainsi. Son retour à Bruxelles ne fit que lui manifester davantage les mauvaises intentions du Prince d'Orange. Le peuple l'avoit reçu avec les marques les plus évidentes d'aversion. Il fut instruit de plusieurs endroits qu'on vouloit attenter à sa personne, & il étoit surtout irrité de voir que les Etats ne cessoient d'entretenir la correspondance la

(10) De Thou assure très positivement que Dom Juan fit tout ce qu'il put pour retenir les Allemands en Flandre, & pour se les attacher ; & il expose en détail toutes ses manœuvres à cet égard.

plus étroite avec le Prince d'Orange qui étoit l'ame de leurs délibérations. Ce fut par le Duc d'Arſchot qu'il apprit d'abord qu'on tramoit une conjuration où il s'agiſſoit de le faire mourir, ou du moins de l'arrêter (11), & peu de temps après le Vicomte de Gand accourut de cette Ville, avec une diligence extrême, afin de l'avertir du péril imminent qui le menaçoit. Dom Juan ne pouvoit ajouter foi à leurs rapports. Il craignoit qu'ils n'euſſent été concertés afin de le précipiter dans quelque démarche déſeſpérée, & d'en profiter enſuite pour juſtifier les imputations dont on tâchoit de le noircir. Cependant comme les ſujets de crainte ſe multiplioient chaque jour, il prit le parti d'envoyer Eſcovedo, ſon Secrétaire, en Eſpagne. Il fit entendre aux Etats qu'il alloit ſolliciter auprès du Roi, l'argent néceſſaire pour payer les Allemands; mais c'étoit en effet pour expoſer à Philippe l'état de la Flandre,

(11) Le projet d'attenter à la vie & à la liberté de Dom Juan, a toujours été fort incertain, de l'aveu même de Strada, auſſi favorable à Dom Juan qu'il l'étoit peu au Prince d'Orange & à ſes partiſans.

LIV. X. & les dangers qui menaçoient la personne de son Gouverneur.

An. 1577 Escovedo étoit à peine parti, que Dom Juan apprit que la faction d'Orange négocioit avec les Officiers *Allemands*, & n'omettoit rien pour les gagner. Il crut alors n'avoir plus de temps à perdre. Il fit appeller dans le plus grand secret, les Comtes de Mansfeld & de Barlemont, & il les consulta sur la situation difficile où il se trouvoit. Mansfeld étoit Gouverneur de Luxembourg; Barlemont avoit le Gouvernement du Comté de Namur. Tous deux avoient donné des preuves d'une fidélité incorruptible au service du Roi, & d'un attachement inviolable à ses intérêts. Dom Juan délibérant donc avec ces deux zèlés serviteurs du Roi, sur les dangers qui le menaçoient, Barlemont lui conseilla de se transporter à Namur, sous quelque prétexte spécieux, & de s'emparer de cette ville & de son château, pour s'y mettre à couvert des entreprises de ses ennemis. Le Gouverneur pouvoit, disoit-il, y entretenir une communication sure avec le Luxembourg; & rien n'étoit plus facile que d'y recevoir les forces qu'il seroit nécessaire de rappeller d'Italie en

Flandre. Barlemont regardoit ſur-tout comme eſſentiel de gagner les Allemands. C'étoit à ſon avis, un point de la plus grande importance. En s'attachant de bonnes troupes, on s'aſſuroit en même temps d'un grand nombre de Places dont ils étoient les Maîtres, parce qu'on les y avoit mis en garniſon.

Le Comte de Mansfeld approuvoit ce deſſein ; mais cet homme ſage, & qui, par caractère, préféroit les partis prudents aux réſolutions hardies, auroit voulu attendre le retour d'Eſcovedo. Il repréſentoit au Prince qu'il formeroit ſon plan bien plus ſurement, lorſqu'il feroit inſtruit des intentions du Roi. S'emparer du château de Namur, c'étoit, ſelon lui, ſonner l'alarme. Dans un inſtant on alloit voir la Flandre entière en mouvement. C'étoit ce que deſiroit la faction d'Orange. Envain le Prince croiroit ſa conduite juſtifiée par la néceſſité de rompre les complots formés contre lui : on trouveroit le moyen de faire regarder ſes craintes comme chimériques. Ces raiſons ne laiſſèrent pas que de faire impreſſion ſur Dom Juan, & ſuſpendirent pendant quelques jours ſon con-

Liv. X. An. 1577

sentement au projet que Barlemont lui avoit inspiré.

Mais ce Prince ayant appris qu'on se disposoit de plus en plus en Hollande à recommencer les troubles, & que les dangers qui le mènaçoient personnellement à Bruxelles, devenoient plus pressants, il ne voulut pas attendre jusqu'à la dernière extrémité, & résolut de se rendre à Namur le plutôt qu'il lui seroit possible. Il ne s'agissoit plus que de trouver un motif spécieux de quitter Bruxelles. Une heureuse circonstance vint le tirer d'embarras, & montra combien les dispositions aveugles de la fortune influent dans les évènements. Marguerite de Valois, Reine de Navarre, passoit alors sur les frontières de Flandre en allant aux eaux de Spa dans le pays de Liège. C'étoit en apparence le motif de son voyage; mais dans le fait elle n'avoit d'autre but que d'animer de plus près les intrigues qu'on avoit formées en faveur de son frère dans les Pays-Bas. Ce Prince étoit dans ce temps assez mal à la Cour de Henri III; & il n'y avoit guères que la Reine de Navarre, qui ajoutant aux liens du sang, l'union des

cœurs, le dédommageoit par l'amitié la plus vive, des dégoûts qu'il y éprouvoit. Cette Princesse avoit passé par Cambrai pour y ménager ses intérêts. Elle avoit tâché de gagner l'Archevêque & le Gouverneur de la citadelle ; & depuis encore elle n'avoit cessé de solliciter en sa faveur le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, & divers autres Seigneurs très qualifiés. Elle avoit trop d'esprit & d'habileté pour ne pas obtenir beaucoup par son manège, & l'on peut voir dans ses Mémoires, écrits d'un stile fort agréable, & imprimés depuis sa mort, tout ce qu'elle fit alors pour le Duc. Cette trame s'ourdissoit dans un si grand secret, que Dom Juan n'en eut aucune connoissance.

Le passage de cette Princesse fut le prétexte que saisit le Gouverneur pour se rendre à Namur & l'y recevoir. On ne pouvoit pas naturellement avoir aucuns soupçons sur l'attention de Dom Juan pour une si illustre Princesse, à qui il devoit des égards. Le départ du Gouverneur fut au contraire universellement approuvé. Une noblesse nombreuse s'offrit à l'accompagner. Le Prince accepta ses offres, & le Duc

Liv. X. An. 1577

d'Atſchot, le Prince de Chimai ſon fils, le Marquis d'Havré, frère du Duc, & pluſieurs autres perſonnes de qualité ſe firent un plaiſir de le ſuivre.

Il arriva donc à Namur, où il rendit à la Reine tous les honneurs qui lui étoient dûs. Après qu'elle fut partie, il ſongea auſſitôt à exécuter ſon projet, & à s'emparer du château de cette Ville. Les Etats y avoient établi un Gouverneur particulier, qui ne dépendoit que d'eux ; & il fallut employer la ruſe pour s'y introduire. Voici comme Dom Juan s'y prit. Ayant feint un matin de partir pour la chaſſe, il prit ſon chemin par la porte près de laquelle le château eſt ſitué. Paroiſſant alors céder tout ſimplement à la curioſité de voir cette fortereſſe, il en fit appeller le Gouverneur, & lui ayant préſenté la main d'un air libre, ſuivant l'uſage du Pays, il s'avança pour entrer dans le château avec lui. Le Prince étoit accompagné du Comte de Barlemont & de ſes quatre fils ; ſavoir, le Seigneur d'Hierges, le Comte de Megue, les Seigneurs de Floyon & d'Haute-Peine, qui ſe diſtinguoient déja tous par leur bravoure, & ſe firent encore dans la ſuite beaucoup de

réputation à la guerre. Outre ces Gentilshommes, Dom Juan avoit secretement disposé dans les environs plusieurs autres personnes bien armées par-dessous leur vêtement ordinaire, afin d'employer la force, s'il en étoit besoin. Mais le Gouverneur, séduit en partie par le témoignage de bonté que lui donnoit Dom Juan ; & frappé d'ailleurs du respect qu'il lui devoit, ne fit aucune difficulté de l'introduire dans la Place, & parut au contraire très sensible à l'attention dont il l'honoroit. Dom Juan y fut donc reçu, & s'y étant arrêté jusqu'à ce que ceux qui devoient l'aider dans l'exécution de son dessein fussent arrivés, il fit aussitôt occuper la porte & sortir la garnison ordinaire. 24 Juillet. Elle étoit s'y foible que le Gouverneur n'osa s'y opposer.

Dom Juan s'étant ainsi assuré du château de Namur, & la Ville ayant été soumise à son autorité par les soins du Comte de Barlemont ; ce Prince fit appeller le Duc d'Arschot & ceux des plus grands Seigneurs qui l'avoient accompagné. Il n'oublia rien pour justifier son entreprise sur la nécessité de se mettre à couvert des embuches qu'on lui dressoit. Il dit qu'il n'avoit jusqu'a-

Liv. X. An. 1577

lors sauvé ses jours que par une espèce de miracle ; & ajouta qu'il étoit très instruit des sentiments & des manoeuvres des Comtes d'Egmont & de Lalain, de Heets, & de plusieurs autres d'un esprit aussi inquiet que perfide. Il alloit en instruire les Etats, & il espéroit qu'ils proportionneroient leur ressentiment aux attentats dont il se plaignoit. Par rapport à lui, il continueroit d'observer fidellement les conventions arêtées avec eux, & s'occuperoit toujours avec autant d'ardeur que de constance, du repos & de la prospérité du Pays. Dom Juan expédia aussitôt après Rassenghiem à Bruxelles avec une lettre pour les Etats, où il s'excusoit le plus qu'il pouvoit sur la surprise de Namur. Il leur exposoit ses motifs, les prioit instamment de les faire cesser ; & déclaroit d'ailleurs nettement que tant qu'ils subsisteroient & qu'on n'auroit pas pourvu d'une manière convenable à sa sureté, il ne sortiroit point du château où il s'étoit retiré.

L'étonnement qu'un évènement de cette espèce causa aux Etats, fut inexprimable. Ils résolurent aussitôt d'envoyer à Namur l'Abbé de Marolles,

l'Archidiacre d'Ypres, & le Seigneur de Brus, trois de leurs membres, pour le prier avec les plus vives instances de retourner à Bruxelles, & de ne pas se livrer à ses soupçons. Mais ce Prince ne voulut point y revenir, à moins qu'on ne lui accordât plus d'autorité, & qu'il pût y rester sans rien craindre pour sa personne. Il renvoya Grobendonck, Trésorier général, à Bruxelles, & le chargea de faire aux Etats plusieurs demandes sur lesquelles il exigeoit une réponse satisfaisante, en vertu de l'accord de Marche-en-Famine. Les principales se réduisoient à ces points. Il vouloit qu'on le mît en possession de l'autorité légitime qui étoit dûe à sa dignité de Gouverneur & de Capitaine-général des Pays-Bas; qu'on lui donnât une garde affidée, & qu'on lui rendît le commandement des troupes & le droit de nommer aux charges de l'Etat, dont tous ses prédécesseurs avoient joui. Il insistoit sur-tout sur la conduite qu'il falloit tenir avec la Hollande, la Zélande & le Prince d'Orange. Il prétendoit, que puisqu'ils refusoient de satisfaire à leurs engagements, les Etats devoient cesser d'entretenir aucune cor-

respondance avec eux, & prendre de concert avec lui les mesures nécessaires pour triompher de leur obstination. Les Etats lui répondirent par une simple invitation de retourner à Bruxelles, où il recevroit toutes les satisfactions convenables. Mais Dom Juan fut inébranlable dans le parti qu'il avoit pris. Les Etats ne furent pas moins inflexibles dans leur résolution.

La nouvelle de la retraite de Dom Juan à Namur, s'étoit déja répandue de toutes parts. On ne sauroit exprimer la joie qu'en ressentit en secret le Prince d'Orange, qui prévoyoit qu'elle seroit la source d'un grand nombre de révolutions conformes à ses vues. Néanmoins il feignit en public d'en être très irrité, & il en fit les plaintes les plus amères. Il s'efforça d'enflammer la colère des Etats ; & pour y réussir davantage, il saisit cette circonstance, afin de rendre publiques des lettres que ses partisans prétendoient avoir été écrites en Espagne par Dom Juan & par Escovedo, son Secretaire, & avoir été interceptées en Gascogne par le Roi de Navarre. Ces lettres, remplies de plusieurs anecdotes piquantes, étoient bien capables de ren-

dre le Gouverneur suspect. On exhortoit principalement le Roi à se faire obéir en Flandre par la force des armes, puisqu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'y maintenir les droits de son autorité. Dom Juan protestoit de la fausseté de ces lettres; mais quelque précis que fût son désaveu, il ne put détromper les Etats. Ils furent si persuadés qu'elles étoient réellement de lui & d'Escovedo, que non contents de les répandre par tout le Pays, ils les firent traduire en diverses langues pour en donner connoissance à l'univers entier. On croit aisément que cet évènement augmenta beaucoup le crédit du Prince d'Orange. Il en profita pour engager les Etats d'armer au plus vîte. Il leur représentoit avec force les périls qui résulteroient infailliblement de leurs délais à cet égard. L'entreprise du Gouverneur sur Namur avoit été, disoit-il, sans doute concertée avec l'Espagne, & il falloit s'attendre que les troupes du Roi, retournées en Italie depuis peu, alloient bientôt revenir en Flandre. Il falloit les prévenir, chasser Dom Juan de Namur, & ne pas laisser entre ses mains un passage si important. Qu'il se renfermât ensuite,

Liv. X. An. 1577

s'il vouloit, dans sa province de Luxembourg, & qu'elle éprouvât, tant qu'il lui plaîroit, les tristes avantages de sa désunion du reste de la Flandre.

Ce conseil fut aussi avidement reçu que promptement exécuté. Les Etats firent expédier les commissions nécessaires pour lever des troupes, & se disposèrent à employer la force contre Dom Juan, s'il ne venoit à Bruxelles reprendre les fonctions de sa place, telles qu'il les exerçoit auparavant. En attendant ils écrivirent au Roi une longue lettre, remplie de plaintes contre le Gouverneur, & de toutes les raisons qui pouvoient justifier leur conduite. Ils s'étendoient particulièrement sur l'affaire des Allemands, la surprise de Namur & les lettres qui étoient tombées entre leurs mains. Ils y exposoient que Dom Juan avoit empêché par ses artifices l'arrangement qu'on avoit proposé pour satisfaire les troupes Allemandes; qu'il s'étoit transporté à Namur sous des prétextes mendiés, & qu'il s'étoit emparé du château de cette Ville, par des raisons de terreur encore plus faussement alléguées; que les lettres qui pa-

roiſſoient ſous ſon nom & ſous celui d'Eſcovedo leur étoient légitimement attribuées, & qu'il ſeroit impoſſible à Dom Juan de méconnoître ſon écriture dans quelques-unes. Ils ajoutoient qu'il y décéloit ſa mauvaiſe volonté contre la Flandre & le deſſein où il étoit de violer l'accord qu'il avoit conclu avec les Etats, autant que le deſir dont il étoit animé de reprendre les armes; & enfin qu'Eſcovedo n'écoutant que ſa haine & cette jalouſie cruelle que la Nation Eſpagnole avoit toujours nourrie dans ſon ſein contre les Flamands, avoit inſpiré au Prince ſes ſentiments. Ils y ſupplioient le Roi de punir ſévèrement ce Miniſtre, & d'ordonner à ſon frère de remplir de bonne foi le traité qu'il avoit ſi ſolemnellement fait avec eux. Ils finiſſoient en proteſtant que ſi ce Prince manquoit à ce qu'il leur devoit, on ne pourroit du moins leur imputer les maux affreux dont il ſeroit la funeſte cauſe, & le préjudice que le Roi, la Religion & le bien public recevroient de ſon infidélité à ſes engagements.

Dom Juan écrivit de ſon côté, & s'efforça de détruire les accuſations por-

Liv. X. An. 1577

tées contre lui dans la lettre des Etats. C'étoit, disoit-il, la faction du Prince d'Orange qui avoit fait manquer l'arrangement avec les troupes Allemandes, qu'elle vouloit gagner. C'étoit elle qui l'avoit forcé de se retirer à Namur, pour éviter ses embuches, & qui avoit faussement supposé, ou du moins perfidement altéré les lettres qu'elle lui attribuoit & à son Secrétaire. Il observoit qu'il y auroit de sa part une contradiction grossière, d'avoir conseillé au Roi de retirer les Espagnols de Flandre, & de lui conseiller, presque aussitôt, de reprendre les armes contre les Flamands. Au surplus, si jusqu'alors l'envie de tenter jusqu'à la dernière extrémité les voies de douceur, & de répondre à ses intentions, l'avoit détourné de lui donner ce conseil, il ne pouvoit s'empêcher de le faire dans les circonstances présentes, où il voyoit la Flandre prête à se révolter de toutes parts.

Ce fut par ces recriminations mutuelles que Dom Juan & les Etats défendirent leur cause auprès du Roi. Cependant on s'occupoit de part & d'autre d'en assurer le succès par de puissants préparatifs de guerre. On ré-

gardoit comme impossible que la bonne intelligence pût se rétablir entre les deux partis. Dom Juan songea à se rendre maître des villes les plus considérables du Comté de Namur. Il réussit en particulier sur Charlemont & sur Mariembourg, villes fortifiées, auxquelles Charles-Quint & Marie, Reine de Hongrie, avoient donné leur nom. Il se ménagea ensuite une intelligence secrète dans le château d'Anvers; & il se flatta de gagner les Wallons qui le gardoient, & d'y faire reconnoître son autorité. Il fit également sonder quelques compagnies des régiments Allemands de Fronsberg & de Fugger, qui étoient dans la ville, ainsi que divers Officiers de cette nation, qui étoient dispersés à Berg-op-zoom, à Tolen, à Breda, à Bois-le-Duc, & en différentes autres places; mais la fortune servit mieux les Etats, que le Gouverneur dans toutes ses intrigues. L'intelligence qu'il avoit dans le château d'Anvers fut éventée, & ne produisit aucun effet. Les Flamands au contraire qui redoublèrent de vigilance, & qui avoient plus de facilité que Dom Juan d'employer avec les Allemands ou l'argent ou la force, ne man-

Liv. X. An. 1577

quèrent pas de se servir de l'un ou de l'autre de ces deux moyens pour les retirer des villes dont on vient de parler. Ces troupes furent même si perfides à Berg-op-zoom, où étoit Fugger, & à Breda, où Fronsberg avoit son quartier, qu'elles livrèrent ces deux forteresses aux Etats.

On ne différa pas davantage la démolition des citadelles qui avoient été si funestes aux Flamands. On commença par le château d'Anvers. On laissa néanmoins subsister la partie qui se réunissoit du côté de la campagne à l'ancienne enceinte; & on ne ruina que les défenses tournées contre la ville (12). Tous les habitants voulurent en partager le travail, & s'y portèrent à l'envi avec une satisfaction indicible. Ils étoient tellement animés, que par un délire de haine inconcevable ils déchar-

(12) On trouva en démolissant le château d'Anvers, le fameux monument de l'orgueil du Duc d'Albe, que Requesens avoit fait abattre & resserrer dans quelque magasin obscur. On ne peut dépeindre la fureur avec laquelle les habitants d'Anvers s'acharnèrent sur ce monument, qu'ils brisèrent en mille pièces. On en rendit les matériaux à leur premier usage, & l'on en fondit des canons.

geoient sur ces remparts insensibles & sur les murs inanimés toute la rage dont ils auroient pu faire éprouver les effets aux auteurs de ces odieux ouvrages, ou à ceux qui les avoient exécutès. Le château de Gand fut pareillement rasé, De toutes les autres citadelles, on ne conserva que celle de Cambrai, par égard pour cette ville impériale, & pour les droits de souveraineté de l'Archevêque. On en retira toutefois Liques, qui en étoit Gouverneur sous la protection du Roi d'Espagne, & on mit à sa place le Seigneur d'Inchi, Officier affidé aux Etats.

Pendant qu'on détruisoit ces forteresses, Dom Juan étoit seul à Namur, Le Duc d'Arschot, & le reste de la Noblesse qui l'y avoient accompagné, l'avoient quitté sous divers prétextes, & de tout son nombreux cortège, il n'étoit resté auprès de lui que le Seigneur de Barlemont, ses quatre fils & le Comte de Mansfeld, qui depuis étoit retourné à Luxembourg. Pour se tirer d'une situation si embarrassante, ce Prince représentoit en Espagne, avec les plus vives couleurs, les périls auxquels il étoit exposé, & la nécessité où il étoit réduit, Il entretenoit néan-

LIV. X. An. 1577

moins un reste de correspondance avec les Etats. Après leur avoir déclaré qu'il sollicitoit auprès du Roi, par les instances les plus pressantes, sa retraite & la nomination d'un successeur qui fût plus agréable à la nation, il leur offroit d'aller attendre à Luxembourg les ordres de la Cour de Madrid. Il exigeoit seulement qu'en attendant on ne commençât aucun acte d'hostilité, & qu'on ne fît aucune espèce de changement à l'état des choses, de la part des Flamands. Mais les Etats soupçonnant que Dom Juan n'avoit pas d'autre but que de les amuser, & de suspendre leurs préparatifs, pour mieux avoir le temps de hâter les siens, ne se relâchèrent point de leurs premières résolutions. Ils lui signifièrent que préalablement à toute proposition il falloit qu'il leur remît la ville & le château de Namur, & les autres places qu'il occupoit dans cette Province. Le Gouverneur ayant refusé de consentir à ces Préliminaires, si l'on ne pourvoyoit à ce qu'exigeoient son rang & sa sûreté, toute négociation fut rompue.

Les Etats ne differèrent plus d'appeller le Prince d'Orange à Bruxelles, & lui envoyèrent quatre Députés pour

l'en prier : tel avoit toujours été l'objet de ses desirs les plus ardents ; il ne se fit point attendre. Il se rendit sur le champ à Breda, place dont il étoit Seigneur, & dans la possession de laquelle il venoit de rentrer depuis peu. Il passa à Anvers, & arriva bientôt à Bruxelles. Le concours & les acclamations avec lesquelles il fut reçu dans ces deux villes, ne peuvent s'exprimer. La multitude ne se contentant pas de l'attendre au dedans des murs, sortit plusieurs milles à sa rencontre ; & suivant ses pas avec les démonstrations de la joie la plus vive, elle l'appelloit son père, son protecteur, le soutien de la liberté belgique, avec des éclats de voix si étonnants, que l'air en rétentissoit au loin de toutes parts. Les témoignages de la satisfaction publique qu'il reçut des ordres des citoyens les plus respectables, ne furent pas moins flatteurs : on eût dit à voir une entrée si brillante, que c'étoit celle du maître absolu de ces deux villes. A peine fut-il arrivé, que les Etats lui donnèrent à leur tour les preuves les moins équivoques de leur respect & de leur confiance, en l'établissant Gouverneur

23 Sept.

Liv. X. An. 1577

particulier du Brabant (13); dignité qui avoit été supprimée, & qu'on rétablit pour lui par honneur. Le Gouverneur général résidant ordinairement dans cette Province, on n'en confioit l'administration à aucune autre personne; & il en étoit toujours le Gouverneur particulier.

Rien n'est plus pernicieux dans les Etats que la multiplicité des factions: il en résulte néanmoins un avantage, que pendant qu'elles sont rivales l'une de l'autre, & qu'elles cherchent à s'entre-détruire, le Prince légitime trouve plus de facilité à les écraser toutes. Celle du Prince d'Orange étoit fondée sur la faveur du peuple & des sectaires, comme on l'a vu; mais quand on s'apperçut que son autorité se répandoit comme un torrent, & qu'elle n'étoit plus resserrée dans les limites des Provinces de Hollande & de Zélande; quand on découvrit pleinement le dessein qu'il avoit conçu d'affoiblir, ou peut-être d'anéantir celle du Roi & de l'Eglise;

(13) On rétablit l'ancienne dignité de Rward, ou de Protecteur de la Paix dans le Duché de Brabant, & l'on en revêtit le Prince d'Orange.

tout-à-coup on vit éclater parmi les plus Grands Seigneurs du Brabant, de la Province de Flandre proprement dite, & des Provinces Wallonnes, le mécontentement le plus vif; & ils se hâtèrent de former une seconde faction, qui pût servir de contrepoids & de frein à la faction du Prince d'Orange. Bien des gens s'étant persuadés en Flandre, qu'après la mort de Requesens, le Roi devoit en confier le Gouvernement à quelqu'un des frères de l'Empereur, on avoit désigné d'avance l'Archiduc Mathias. Le Duc d'Arschot n'avoit rien négligé pour prévenir ce Prince en sa faveur, & s'insinuer dans son esprit. Mathías n'étoit âgé que de vingt-deux ans. Comme le grand nombre de ses frères surchargeoit, pour ainsi dire, leur Maison plus qu'il n'en soutenoit l'éclat, son état ne répondoit point à sa naissance; & bien sûr qu'il ne trouveroit jamais en Allemagne d'établissement aussi beau que le Gouvernement des Pays-Bas, il le desiroit avec ardeur.

Liv. X. An. 1577

Le Duc d'Arschot, instruit des dispositions de ce Prince, songea à en profiter. Devenu Chef d'une nouvelle faction, il pensa que le moyen de la

Liv. X. An. 1577

faire prévaloir, & d'affermir son crédit, étoit de mettre à la tête de l'administration un Gouverneur qui lui devroit sa place. Il envoya donc un exprès à Vienne, dans le plus grand secret, & pressa Mathias de ne pas refuser le Gouvernement de la Flandre. Rien ne parut égaler la hardiesse de celui qui osa faire une proposition de cette nature, que la facilité du Prince à l'accepter. Ce fut, pour ainsi dire, le comble de l'audace dans cette noblesse confédérée, que de vouloir donner, de sa seule autorité, un Gouverneur à la Flandre; & il falloit que l'imprudence de l'Archiduc fût bien extraordinaire, pour que, sans avoir égard aux liens du sang qui l'attachoient au Roi d'Espagne, & à l'outrage qu'il faisoit à ce Monarque, il se fût prêté à un choix qui ne devoit dépendre que de la volonté du Souverain. Mais il se persuadoit que le Roi approuveroit enfin cette disposition; & qu'en effet il étoit de son intérêt que le Gouvernement de la Flandre fût confié à un Prince de la branche Allemande de sa Maison, dont les mœurs avoient tant de conformité avec celles de la nation qu'il gouverneroit, & qui d'ailleurs étoit

appellé par les vœux de la principale Noblesse. Il ne consulta donc pas davantage, & eut bientôt pris son parti. Son voyage étoit cependant de nature à n'être pas divulgué, avant que d'être entrepris ; Mathias employa assez de précautions pour qu'il réussît. Il sortit de Vienne en poste à l'heure de la nuit la plus profonde ; courut avec une diligence extrême ; tourna vers Cologne pour y passer le Rhin ; entra peu de jours après son départ dans les Pays-Bas, & se rendit en Brabant. Une nouvelle aussi imprévue, & d'une aussi grande conséquence, jetta le trouble dans la Cour de Vienne. L'Empereur dépêcha aussitôt des couriers sur la route de son frère, & écrivit les lettres les plus pressantes aux Princes dont il devoit traverser les Etats, pour le faire arrêter ; mais ses soins furent inutiles. Il songea alors uniquement à se justifier auprès du Roi d'Espagne, de la témérité de l'Archiduc. Loin de dissimuler sa faute, il l'accusa lui-même à la Cour de Madrid, & promit de l'accabler du poids de son ressentiment.

An. 1577

1 Octobre.

Quoi qu'il en dût être, toutes les protestations ne remédioient point au mal ; Mathias étoit arrivé dans les Pays-Bas. Il

Liv. X.
An. 1577

ne tarda pas à s'appercevoir que la faction d'Orange étoit très-ſupérieure à celle d'Arſchot ; que s'il vouloit atteindre à ſon but, il y ſeroit porté plus ſûrement par la première, que par la ſeconde. Le Prince d'Orange n'avoit pas vu ſans une joie ſecrète l'arrivée de l'Archiduc. Il ſentoit que la rivalité de Mathias & de Dom Juan d'Autriche ſerviroit efficacement ſes deſſeins ; que cet évènement pouvoit produire entre les deux branches de leur Maiſon une jalouſie éclatante, & ſur-tout rendre à jamais irréconciliables Dom Juan & la Nobleſſe, qui l'avoit ſi grièvement offenſé ; enfin qu'il lui ſeroit facile d'obliger Mathias à le rechercher, & à recourir à ſon crédit. Après avoir combiné ſon plan, il commença par engager les Etats à diſſimuler l'injure qu'on leur avoit faite, d'avoir appellé l'Archiduc ſans leur en avoir rien communiqué. Il s'attacha en même temps à décréditer, à l'aide de ſes amis, le Duc d'Arſchot & ſon parti. Ce Seigneur, qui étoit Gouverneur de la Province propre de Flandre, ſe préparoit à partir de Gand pour ſe rendre, avec un brillant cortège de Nobleſſe, à Lieres, où l'Archiduc s'étoit arrêté par ordre des

Etats, jusqu'à ce qu'ils eussent pris les résolutions convenables à l'égard du traitement qu'il falloit lui faire ; mais Orange rendit cette démarche suspecte & fit soulever la ville contre le Duc (14). Quelques-uns des amis du Prince répandirent, qu'au mépris de l'autorité des Etats, Arschot vouloit s'arroger auprès de Mathias une autorité qui ne lui étoit pas dûe. Les Gantois, naturellement disposés à la révolte, devinrent furieux. Ils poussèrent l'insulte jusqu'à arrêter le Duc leur Gouverneur, & à le charger de chaînes, lui & plusieurs autres personnes de qualité qui furent enveloppées dans sa disgrace.

LIV. X.

An. 1577.

Nove

Son emprisonnement ne dura néanmoins que six jours ; on lui rendit la

(14) De Thou entre sur cette affaire dans des détails très piquants & très étendus. Ils confirment pleinement la relation du Cardinal Bentivoglio, qui n'accuse pas faussement le Prince d'Orange de l'emprisonnement du Duc d'Arschot. Il lui fit rendre la liberté, parce qu'il ne craignoit rien de sa vengeance ; mais il laissa en prison ses compagnons d'infortune, qui pouvoient le diriger par leurs conseils, & mettre en œuvre avec succès le crédit que lui donnoient sa place & sa naissance.

Liv. X. An. 1577

liberté & son rang : mais il eut le chagrin de ne devoir sa délivrance qu'à son rival. On parvint à les reconcilier ; mais ce ne fut pas sans qu'Orange ne voulût profiter de cette occasion, pour étaler dans le Gouvernement du Duc d'Arschot, le crédit immense dont il jouissoit dans tout le pays. Il affecta d'aller à Gand, où il se fit inviter de se rendre au nom de la ville & de la Province entière. Il y fut reçu avec l'appareil le plus éclatant. On lui accorda presque tous les honneurs qu'on se seroit empressé de rendre au Roi lui-même, s'il y eût fait son entrée.

Il n'en fallut pas davantage au Prince d'Orange pour abattre la faction du Duc d'Arschot. Après avoir rempli son projet, & manifesté la puissance de son parti, autant qu'il étoit nécessaire à ses vues, il ne s'opposa point à ce que les Etats nommassent enfin l'Archiduc Gouverneur général. Comme il ne s'agissoit que de colorer cette démarche par des prétextes spécieux, on sçut en trouver. On avança que Dom Juan ayant violé ses engagements envers la Flandre, & n'ayant cherché qu'à l'opprimer, à l'exemple de ses derniers prédécesseurs, on avoit cru nécessaire de

chercher un Gouverneur agréable à la nation. On ajouta qu'on avoit préféré l'Archiduc Mathias, autant par ses heureuses qualités, qu'à cause des liaisons étroites de consanguinité qui l'unissoient au Roi, & qu'on ne s'étoit hâté de l'installer si promptement, qu'afin de prévenir les entreprises des Princes étrangers sur la Flandre. Mathias se rendit donc à Anvers, où il fut solemnellement reconnu Gouverneur général: ce ne fut néanmoins qu'après de longues négociations avec le Prince d'Orange, & après avoir souscrit une sorte de capitulation, remplie de conditions très-dures (15), sur lesquelles il devoit régler l'exercice de son autorité.

LIV. X.
An. 1577

(15) Les Historiens Hollandois avancent que l'Archiduc Mathias offrit lui-même au Prince d'Orange la place de Lieutenant-Général du Gouverneur. Quoi qu'il en soit, ce Prince qui possédoit souverainement l'art de manier les esprits, s'arrogea bientôt par la faveur du peuple toute l'autorité du Gouvernement, & en exerça toute la puissance avec son habileté & son adresse ordinaires. *Quod tandem (imperium) Arausionensis in tractandis hominum ingeniis, vir apprimè sagax & plebis favore subnixus, ad se omninò contraxit, & quò voluit summâ animi dexteritate ac solertiâ transtulit*, dit de Thou.

Liv. X. An. 1577

On peut juger des autres par la première qui lui donnoit pour Lieutenant-Général le Prince d'Orange : en un mot, elles mettoient les entraves les plus étroites à son autorité, & ne lui permettoient pas de rien ordonner concernant l'administration publique, sans le consentement exprès des Etats-Généraux. L'Archiduc & les Etats tâchèrent ensuite d'obtenir l'aveu du Roi, & employèrent toutes les raisons qu'ils crurent pouvoir mieux justifier leur conduite.

Mais leurs espérances n'étoient pas assez fortes à cet égard, pour qu'ils négligeassent les préparatifs de guerre qu'ils avoient commencés. Ils les avoient principalement dirigés sur Vavre, petite ville située entre Bruxelles & Namur. C'étoit dans ce poste qu'ils comptoient établir leur quartier-général. Bien résolus d'assiéger Namur, ils se flattoient qu'après s'être assurés de ce passage important en Flandre du côté de l'Italie, comme ils avoient fait de Mastreicht, autre porte des Pays-Bas du côté de l'Allemagne, ils empêcheroient les troupes du Roi d'entrer en Flandre, s'il vouloit les y renvoyer. Tel fut le résultat des délibérations des

Etats, & l'avis particulier du Prince d'Orange, qui exerçoit alors sur eux une autorité sans bornes. Ils avoient d'autant plus de raison de se hâter, que depuis le retour d'Escovedo en Espagne, & l'arrivée des dernières nouvelles de Flandre, le Roi ne s'étoit occupé que des mesures qu'il falloit prendre pour y appaiser les troubles. Ce projet n'étoit pas aisé. Ce Prince considéroit qu'il ne pouvoit reprendre les armes, sans se rejetter dans des dépenses énormes & dans les difficultés étranges, qu'il n'avoit que trop malheureusement éprouvées. Il étoit convaincu que les rivaux & les ennemis de sa Grandeur ne desiroient rien avec plus d'ardeur, que de le voir se précipiter dans une guerre dont il ne pouvoit entrevoir le terme, & dans laquelle il consumeroit l'élite de ses forces. D'ailleurs plusieurs de ses Ministres n'approuvoient point la retraite de Dom Juan à Namur, & la surprise du château de cette ville. Ils sembloient soupçonner que la nécessité qui l'y avoit contraint n'étoit point pressante, & que le desir de se signaler à la tête des armées, l'avoit fait agir beaucoup plus que le zèle du service de l'Etat.

Liv. X.

An. 1577

Mais d'un autre côté, si on ne se hâtoit pas de secourir ce Prince avec des forces puissantes, les affaires du Roi en Flandre alloient tomber dans une décadence affreuse. Ses ennemis ligués contre lui, soit au dedans, soit au dehors, ne manqueroient pas d'en profiter pour y ruiner entièrement son autorité. Etoit-il d'autre moyen de parvenir à une paix solide, que de se préparer à une guerre vigoureuse? Philippe, après avoir balancé avec prudence toutes ces raisons, résolut enfin d'ordonner à ses Ministres en Italie de renvoyer en Flandre en toute diligence les troupes qui en étoient parties peu de mois auparavant, & qui étoient encore presque toutes sur pied dans le Duché de Milan, & dans le Royaume de Naples. Il commanda en même temps de faire de nombreuses levées de cavalerie & d'infanterie en Franche-Comté, en Lorraine & dans les Provinces les plus voisines de l'Allemagne. Heureusement que le Comte Charles de Mansfeld, fils du Comte Pierre Ernest, ramenoit alors de France un corps de quatre mille hommes de pied, qu'il avoit conduit au secours de cette Couronne. Philippe le prit à sa solde

La renommée publioit de toutes parts avec fracas le retour des armées du Roi ; & l'attention des Flamands commença à se fixer sur l'effrayant avenir dont ils étoient menacés.

Les Etats, dont le principal dessein étoit d'assiéger Namur & de s'emparer de ce passage important, avoient rassemblé leurs troupes à Vavre, & en avoient nommé les Chefs. Le Seigneur de Goignies fut déclaré Mestre-de-Camp-Général. Le Comte de Lalain eut le Commandement de l'infanterie ; & le Vicomte de Gand, celui de la cavalerie. L'artillerie fut confiée au Seigneur de la Motte. Mais, ni le nombre, ni la bonté de leurs troupes ne répondoit pas à l'activité de leurs préparatifs. Ce n'est pas qu'ils ne sollicitassent avec ardeur tous leurs voisins pour en obtenir de puissants secours. Ils négocioient à cet effet en Allemagne, en France, en Angleterre. En Allemagne, le Comte Palatin Jean Casimir promettoit un gros corps de troupes ; mais il demandoit qu'on lui fournît les fonds nécessaires pour le lever. En France, le Roi trop occupé des troubles de son Royaume, avoit refusé de prendre part

Liv. X. An. 1577

à ceux des Etats voisins. Le Duc d'Alençon ne pouvoit pas disposer par lui-même de forces assez redoutables, pour être d'une grande utilité aux Flamands. Il n'y avoit guère que la Reine d'Angleterre sur laquelle ils pussent fonder d'heureuses espérances. Cette Princesse étoit plus en état que personne de les aider d'hommes & d'argent. Ils y eurent recours, & firent tout ce qu'ils purent pour l'engager à les secourir. Afin de donner plus de force à leurs sollicitations, ils lui envoyèrent une Ambassade solemnelle, dont le Marquis d'Havré fut le Chef. Elle-même avoit souhaité cette démarche, afin de se justifier auprès du Roi d'Espagne, & de pouvoir lui alléguer qu'en donnant du secours aux Flamands, elle avoit cédé à la compassion que lui avoient inspiré ces peuples malheureux par le recit de leurs désastres. Elle consentit sans peine à signer avec les Etats un traité de confédération, où l'on se promettoit mutuellement de s'aider, en cas d'attaque, avec des forces proportionnées à la puissance des confédérés, soit par mer, soit par terre. Les engagements de la

Reine devoient avoir sur le champ leur effet, & prévenir l'oppression de la Flandre.

Cette convention fut à peine arrêtée, qu'Elisabeth dépêcha exprès un Ambassadeur en Espagne, pour la faire agréer au Roi. Elle prétexta l'intérêt vif qu'elle avoit de ne point laisser opprimer ses voisins, & les Flamands en particulier, avec lesquels l'Angleterre avoit toujours entretenu une correspondance intime. Elle alla jusqu'à prétendre lui faire regarder comme un service le secours qu'elle leur accordoit, & à réclamer, en quelque sorte, sa reconnoissance d'avoir arraché ces peuples au désespoir, qui les auroit précipités entre les bras de quelques autres des Princes voisins. Elle l'exhorta à substituer à Dom Juan un autre Gouverneur, choisi entre les Princes de son Sang; à ne pas rebuter les justes demandes de ses sujets; & à rétablir par les voies de la douceur la tranquillité de la Flandre. Elle finit par lui offrir sa médiation pour cet objet. Elisabeth n'avoit voulu par cette conduite que remplir un vain cérémonial : elle y eut à peine satisfait, qu'elle s'occupa de l'exécution du traité. Les deniers

LIV. X. An. 1577

nécessaires pour soudoyer les troupes, presque toutes de cavalerie, que le Prince Casimir devoit lever, furent remis en Flandre ; & un corps nombreux d'infanterie Angloise y passa par ses ordres. Casimir n'attendoit que l'argent pour agir : si-tôt qu'il l'eut reçu, il s'efforça de remplir ses promesses. Dans le même temps, afin qu'il ne manquât rien aux espérances des Flamands, le Duc d'Alençon les flattoit de leur envoyer de France de puissants secours.

Cette brillante perspective faisoit triompher le Prince d'Orange & sa faction. Pour affermir encore plus les Etats dans la résolution de refuser tout accommodement avec Dom Juan, ils ne cessoient d'exagérer les préparatifs qu'on faisoit de toutes parts en faveur de la Flandre. L'Evêque de Liege, devenu Cardinal, venoit alors de faire, au nom de l'Empereur, de nouvelles ouvertures de paix. Quoique les difficultés se multipliassent chaque jour, il espéroit encore conduire la négociation à une heureuse fin ; mais son zèle, ni sa patience ne purent la faire réussir. Les Etats, à l'instigation du Prince d'Orange, qui vouloit faire échouer en-

tiérement ce projet, ne répondirent aux soins du Prélat, qu'en publiant un Edit contre Dom Juan. On le déclaroit, dans les termes les plus injurieux, coupable d'avoir violé la foi publique; & l'on assuroit qu'on traiteroit comme rébelles ceux qui l'accompagnoient, si dans quinze jours ils ne prenoient le parti de l'abandonner.

LIV. X.

An. 1577

17 Décem.

Dom Juan, après avoir laissé dans Namur une garnison suffisante, s'étoit retiré dans le Luxembourg, pour y être plus à portée de recevoir les troupes qui dévoient arriver d'Italie, ou qu'on levoit dans le voisinage. Il avoit désigné pour son quartier-général Marche-en-Famine: c'étoit de cette ville qu'il comptoit pouvoir secourir Namur plus facilement, & pénétrer même ensuite, s'il le falloit, au centre de la Flandre. Les Chefs de l'armée Flamande, qui eurent connoissance de ses desseins, se hâtèrent d'autant plus d'assiéger Namur, afin de fermer à Dom Juan l'entrée du Brabant. Ils s'avancèrent donc vers cette ville; & après s'être emparés de plusieurs postes dans les environs, ils en commencèrent l'investissement; mais il s'en falloit beaucoup

Liv. X. An. 1577 qu'ils eussent assez de troupes, & des troupes assez bonnes pour exécuter cette difficile opération. Leur infanterie n'étoit, pour ainsi dire, composée que de nationaux levés à la hâte, & manquant de tout pour la plupart. Leur cavalerie ne consistoit que dans les vieilles compagnies de gendarmerie Flamande, peu accoutumée à marcher en campagne, & à manœuvrer. Ils eurent néanmoins quelques succès. Bouvines, château sur la Meuse, peu éloigné de Namur, capitula. Celui de la Roche de Despontin, place située sur les frontières du Luxembourg, fut emporté d'assaut; & plusieurs escarmouches qu'ils livrèrent à la garnison de Namur, se terminèrent à leur avantage; mais ces succès étoient encore d'une bien petite conséquence par rapport à l'objet principal de leurs desseins.

An. 1578 On étoit déja au commencement de l'année 1578: Toutes les troupes que Dom Juan attendoit d'Italie étoient arrivées; & celles qu'on levoit dans le voisinage étant venues les joindre, ce Prince ne différa plus de marcher aux ennemis. Il avoit temporisé tant qu'il avoit été foible; mais lorsqu'il se vit

à la tête d'une armée puissante, il songea à combattre les Flamands. Rien ne lui parut plus avantageux que de les attaquer sur le champ, & de ne pas leur laisser le temps de se réunir avec les étrangers qui devoient arriver à leur secours. La même raison fit changer le plan des Chefs de l'armée des Etats. Au lieu de continuer le siège de Namur, ils prirent le parti de se retirer en Brabant, & de s'y établir dans quelque poste inaccessible, jusqu'à ce que leurs renforts les eussent mis en état de tenir tête au Général Espagnol. Ils n'avoient que dix mille hommes d'infanterie, partie Wallons, & le reste Flamand, à l'exception d'un régiment Anglois mêlé de quelques soldats Ecossois & François. Leur cavalerie montoit à peine à quinze cents hommes, en y comprenant les vieilles compagnies nationales, trois cents Reitres & autant d'Arquebusiers à cheval. L'armée royale étoit bien plus forte. L'on y comptoit quinze mille hommes de pied, de toutes les nations dont les armées Espagnoles avoient été formées jusqu'à-présent, & deux mille hommes de cavalerie, la plus grande partie Espagnols & Ita-

Liv. X. An. 1578

liens, tous gens d'élite, & aguerris par de longs travaux dans les campagnes de Flandre (16).

Alexandre Farnèse, Prince de Parme, étoit alors dans cette armée. Aussitôt que le Roi eut résolu de reprendre les armes, il l'avoit envoyé en Flandre, où Dom Juan, son oncle, desiroit beaucoup de le voir servir sous ses ordres. Il avoit déja éprouvé la valeur de son neveu dans les divers évènements de la Ligue formée contre le Turc, & sur-tout dans la fameuse bataille de Lepante, & il ne doutoit point qu'il ne soutînt sa réputation dans les Pays-Bas. Cette attente ne fut pas vaine. Farnèse ne fut pas plutôt arrivé que, sans se prévaloir des prérogatives de sa naissance, qui l'attachoit si étroitement au Roi & à Dom Juan, il s'occupa d'obtenir des distinctions, plus par son mérite que par son rang. Singu-

(16) Dom Juan faisoit porter devant lui un étendart où l'on avoit peint une Croix & écrit ces mots, suivant de Thou. *In hoc signo vici Turcas, in hoc signo vincam Hæreticos.* J'ai vaincu les Turcs par ce signe, il me rendra victorieux des hérétiques.

tièrement appliqué à tous les détails de l'armée, il veilloit à tout, & il ne s'y passoit rien qu'il ne s'en fît instruire. Toujours le premier au travail, il le quittoit le dernier. Dans le commandement des différentes troupes, il savoit se plier aux mœurs de chaque nation dont il possédoit les langues. Il étoit sobre, dormoit peu, étoit vêtu avec la simplicité d'un soldat, & ne paroissoit vouloir se signaler que par son zèle pour le service du Roi. Enfin à la grandeur du courage il joignoit un tempérament robuste, & son air martial sembloit être avant le combat, le garant de la victoire.

Don Juan, après avoir rassemblé son armée, crut que pour animer son courage il falloit lui faire connoître la justice de la cause du Roi, & la perfidie des Flamands. Il s'avança les yeux étincellans & le visage enflammé, & il lui tint ce discours: » Enfin, braves » soldats, après tant de négociations » infructueuses, la fortune, ou plutôt » la Justice vous rappelle pour rétablir » en Flandre l'autorité du Roi. Sa Ma» jesté n'a que trop écouté les senti» ments de sa clémence, & pour me » conformer à ses intentions, je n'ai

Liv. X. An. 1578

» que trop subi des loix où je devois » en donner. Les Etats m'ont traité » en maîtres. J'ai eu la patience de le » supporter dans l'espérance de parve- » nir par ma douceur, à établir dans » les Provinces une paix durable. Rien » n'a pu réussir sur des esprits opiniâ- » tres & toujours prêts à se révolter.

« Je ne vous rapporterai point tou- » tes les ignominies qu'il m'a fallu es- » suyer, depuis que je suis arrivé dans » ce Gouvernement. Je ne puis les » rappeller sans honte. Mais non con- » tents de m'avilir & d'abuser de mes » bontés pour m'imposer des loix, les » perfides ont osé former des complots » pour attenter à ma vie. Je ne le dissi- » mulerai pas. Moi, qui me ferois » gloire de la sacrifier au milieu des » combats, j'ai craint de la perdre sous » le fer d'un vil assassin ; & pour déro- » ber ma tête à ces sourdes & cruelles » intrigues qu'on tramoit contre moi, » je me suis retiré à Namur. Qu'est-il » arrivé ? Dans un instant j'ai vu les » Provinces entières, soulevées contre » moi, joindre à leurs forces, des for- » ces étrangères, & Orange souffler » le feu de cette criminelle rébellion. » Oui, c'est lui ; c'est ce séducteur

» d'une populace effrénée, cet auda-
» cieux toujours prêt à lui inspirer
» l'indépendance & le crime, cet en-
» nemi acharné de l'Eglise & du Roi,
» qui n'a pu offenser la Religion sans
» attaquer un Souverain qui a tou-
» jours confondu ses intérêts avec
» ceux de la Foi.

» Il s'agit donc, braves compa-
» gnons, de maintenir la soumission
» qui est due à l'Eglise & à notre maî-
» tre. Nos armes ne peuvent être plus
» justes, ni notre devoir plus sacré.
» Encouragés par la justice de la cause
» que vous défendez, vous avez
» droit de concevoir d'ailleurs les plus
» belles espérances, après les brillants
» exploits en tout genre, qui vous ont
» couverts de gloire dans le même
» pays où vous allez combattre. Vous
» aurez toujours affaire à ces mêmes
» ennemis que vous avez vaincus tant
» de fois; ces troupes méprisables &
» mercenaires, rassemblées tumultuai-
» rement, mal conduites, mal payées,
» suspectes les unes aux autres, divi-
» sées de motifs & de sentiments, &
» qui, dans la même cause, habiles à
» en distinguer plusieurs, n'en sou-
» tiennent aucune avec zèle, & avec

[redacted]

Liv. X.
An. 1578

» persévérance. Hâtons-nous donc
» d'abord d'écraser ces vils soldats
» qu'on nous oppose. Nous saurons
» bien ensuite faire repentir les étran-
» gers qui s'avancent pour les secourir,
» d'embrasser la cause de sujets rébel-
» les à leurs Souverains. Oui, cama-
» rades, je suis sûr de la victoire: si
» j'ai donné d'heureuses marques de
» mon courage contre les Maures &
» contre les Turcs, j'espère ici cou-
» ronner ma gloire en combattant à la
» tête de si braves guerriers ».

Ce discours fut reçu par l'armée avec les démonstrations de la joie la plus éclatante. Chaque soldat s'empressant de donner des marques de sa bonne volonté, ne demandoit qu'à combattre, & sembloit assuré de vaincre. L'armée s'approcha aussitôt de Namur, où Dom Juan, impatient de s'instruire de la position & des mouvements des ennemis, voulut la précéder. Mucio-Pagano, Officier d'une grande expérience, qu'il avoit envoyé à la découverte avec sa compagnie d'arquebusiers, vint lui apprendre qu'ils décampoient & s'éloignoient de Namur. On lui ajouta qu'ils marchoient en bon ordre, & qu'ils avoient dessein de se retrancher à

Gemblours petite ville ſur les confins du Brabant, pour ſe porter enſuite à Bruxelles où ils avoient commencé d'envoyer leurs bagages. Les retraites ſont ordinairement très périlleuſes en préſence d'une armée. C'eſt dans ces circonſtances où la fortune, mettant en quelque ſorte aux priſes la valeur & l'habileté des Généraux, leur fournit les plus brillantes occaſions de s'illuſtrer. En même temps que l'un tâche de ſe couvrir de gloire en ne ſe laiſſant point entamer, ſon adverſaire le harcelle, & s'efforce de l'accabler de honte, & de lui cauſer le plus grand dommage; mais le ſecond a toujours un avantage certain ſur le premier, & Dom Juan ne le laiſſa pas échapper.

Le Comte Pierre Erneſt de Mansfeld étoit Meſtre de Camp Général de l'armée, & Octave de Gonzague commandoit la Cavalerie. Le Gouverneur ordonna au premier de hâter la marche de l'armée entière vers Namur, & au ſecond d'accourir en diligence avec l'élite de la cavalerie. Il deſiroit du moins de tomber ſur l'arrière-garde de l'ennemi avec une partie de cette troupe, & de l'amuſer aſſez pour que le reſte de l'armée royale eût le temps d'avancer

(17). Gonzague ne se fit point attendre. Il arriva avec neuf compagnies de Gendarmes & quatre Cornettes d'Arquebusiers. Il se porta sur les rébelles, & presqu'en même temps, quinze cents hommes de pied, presque tous Espagnols dépêchés en diligence par Mansfeld, réussirent à les joindre. Les Flamands rassemblés dans le village de Saint Martin, entre Namur & Gemblours, hâtoient alors les dispositions de leur retraite, pour ne pas donner le temps à l'armée royale de se réunir & de les attaquer en force. Ils marchèrent en trois divisions formées par leur infanterie. La cavalerie faisoit l'arrière-garde pour repousser la cavalerie royale, en cas qu'elle vînt les assaillir comme ils s'y attendoient.

Dom Juan fut bientôt instruit de leurs mouvements. Après avoir fait occuper par de l'infanterie quelques postes avantageux qui se trouvoient entre lui & l'ennemi, pour protéger sa cavalerie;

(17) Dom Juan fut engagé par l'ardeur téméraire de son avant-garde à livrer la bataille qu'il vouloit éviter, si l'on en croit de Thou, ou du moins ne pas livrer si tôt, au rapport de Strada.

rie, si elle étoit contrainte de reculer, il la poussa en avant. Elle ne marcha pas long-temps sans joindre l'ennemi. L'infanterie Flamande ne pouvoit hâter assez le pas pour que la cavalerie du Roi n'avançât pas plus vîte. Celle-ci étoit d'ailleurs commandée par des Officiers expérimentés, & de la plus grande valeur. La Gendarmerie étoit aux ordres de Bernardin de Mendoza, Curtio Martinengo, des deux frères de Monti, de Nicolas Basta, Alphonse de Vargas, Ferdinand de Tolède, Aurèle Palermo & George Macuta. Antoine Olivièra Commissaire-Général de la cavalerie, Antoine d'Avalos, Mutio Pagano & Jean d'Alconata conduisirent les arquebusiers. Ce furent ces derniers qui donnerent d'abord sur l'ennemi déja très proche de Gemblours. Leur décharge étant faite, ils s'ouvrirent pour laisser passer les gendarmes dont le choc plus ferme & plus serré devoit produire plus d'effet. Au premier feu des arquebusiers la cavalerie Flamande avoit présenté le front, & après avoir bravement soutenu leurs efforts, elle sembloit attendre la gendarmerie avec le même courage. Mais la résistance ne répondit pas aux apparences. Le Prince de Parme

LIV. X.
An. 1578

Liv. X.
An. 1578

s'étoit mis à la tête de cette troupe, & avoit chargé l'ennemi au premier rang. Il se comporta avec tant d'intrépidité, & fut secondé avec tant de courage que déja la cavalerie des Etats plioit, & paroissoit balancer à fuir. Sur ces entrefaites, arrive Dom Juan avec le peu d'infanterie qui avoit fait assez de diligence pour se trouver à temps de combattre. L'ennemi croyant alors avoir toute l'armée royale sur les bras, s'épouvante, & prend la fuite à toute bride. Vivement poursuivi par la cavalerie du Roi, il se précipite sur l'infanterie de l'arrière-garde de sa propre armée. Le choc s'étendit jusqu'au corps de bataille, & bientôt tout fut rompu & en désordre. Il n'y eut que l'avant-garde, qui avoit beaucoup d'avance, qui ne souffrit aucune perte. Les vainqueurs massacroient à droite & à gauche, mais leur petit nombre empêcha qu'ils ne pussent suffire à poursuivre les ennemis. La fuite en déroba beaucoup au tranchant de leur épée. Les Royalistes tuèrent dans cette occasion environ trois mille hommes, & firent un grand nombre de prisonniers, parmi lesquels on comptoit le Seigneur de Goignies, le principal chef de l'armée

battue. Ils ne firent presque aucune perte, & eurent même très peu de blessés (18). Cette victoire fut si étonnante, que Dom Juan ne la dut pas moins à la fortune qu'à la valeur de ses troupes.

Il voulut encore poursuivre ses succès, & se porta rapidement sur la ville de Gemblours. Un corps considérable d'ennemis s'étoit retiré sous les murs de cette Place, & paroissoit vouloir s'y maintenir. Il le mit en fuite, & força Gemblours de rentrer sous l'obéissance du Roi. Il y rassembla toute son armée, & envoya sur le champ Octave de Gonzague s'emparer de Louvain, & le Seigneur d'Hierges reprendre Bouvines.

(18) Cette victoire fut très brillante, & ne coûta que cent hommes à Dom Juan, suivant Strada, qui fait monter la perte des Confédérés à dix mille hommes, tant tués que prisonniers. Tous les Historiens conviennent que 30 drapeaux, 4 étendarts, le canon, les équipages, le Général des ennemis, & divers autres Officiers de distinction, furent les trophées de cet éclatant succès. Ce qui est de plus singulier dans cette affaire, c'est que six cents hommes au plus de l'armée d'Espagne commencèrent l'action, & que leur nombre étoit à peine de douze cents, quand elle fut décidée en leur faveur.

Liv. X.

An. 1578

Le premier ne trouva aucune résistance. Bouvines se rendit presqu'aussi facilement au second, quand elle eut vu le canon approcher. Le Prince de Parme, que Dom Juan avoit chargé du siège de Sichen, ne fut pas si heureux. Cette ville n'étoit ni forte par sa situation, ni fortifiée. Sa garnison étoit foible. Cependant les troupes dont elle étoit composée & les habitants, s'obstinant à l'envi à se défendre, il fallut que le Prince fît battre en brêche, & donner plusieurs assauts furieux. Enfin les assiégeants ayant pénétré dans la ville pêle-mêle avec les assiégés, ils y firent un massacre horrible, & la saccagèrent de la manière la plus cruelle. Il n'y eut que le Commandant qui se sauva avec quelques soldats, dans un petit fort. Mais ils furent bientôt obligés de se rendre à discrétion & mis à mort par la main du bourreau, pour avoir soutenu l'attaque avec plus de témérité que de courage, & avoir osé braver la force où il ne falloit qu'implorer la clémence du vainqueur. L'exemple de Sichen soumit bientôt à Dom Juan Diest, Arschot, Lewe, Tirlemont & plusieurs endroits moins considérables du Brabant, dans la partie qui est voisine du

Comté de Namur. Nivelle, autre ville du Brabant proche de Bruxelles, & l'une des meilleures de la Province, se défendit mieux. Le Gouverneur l'attaqua brusquement, & voulut l'emporter d'emblée. Mais la résistance fut si vive, qu'il fut obligé de s'y arrêter plus long-temps qu'il ne croyoit. Il fallut l'assiéger en règle, amener du canon, & donner plusieurs assauts consécutifs qui coûtèrent bien du sang. Villiers y commandoit. Sa garnison, animée par son exemple, faisoit la plus belle défense. Néanmoins comme cette ville étoit foible, elle ne pouvoit plus tenir que très peu de temps. Les Bourgeois intimidés par l'exemple de Sichen, capitulèrent, & se rendirent après avoir obtenu que la garnison sortiroit avec ses armes & son bagage.

Après ces expéditions, l'armée royale entra dans le Hainaut, & s'empara sans le moindre obstacle, de Roeux, de Goignies, de Binch, de Maubeuge & de toutes les Places de cette Province qui n'étoient par plus fortifiées les unes que les autres. Ces conquêtes étoient minces & paroissoient mal répondre aux premiers succès des vainqueurs de Gemblours. Ce n'est pas qu'après la

Liv. X. An. 1578

prise de Nivelle, Dom Juan n'eût desiré beaucoup d'assiéger Bruxelles. L'Archiduc Mathias & le Prince d'Orange s'étoient retirés à Anvers, afin de s'assurer de cette ville, dont la possession étoit de la plus grande importance; mais le siège de Bruxelles, ville très grande & très peuplée, étoit difficile, & pouvoit être long; le Conseil de Guerre préféra de nettoyer les environs de Namur. Il vouloit être sûr de ce passage si utile, par où arrivoient les secours qui venoient d'Italie, & qui facilitant la conquête de Mastreicht, procureroit une entrée également aisée & commode à ceux que l'Allemagne devoit fournir au Roi.

En conséquence de cette résolution, Dom Juan s'étendit dans le Brabant & dans le Hainaut pour s'assurer d'abondantes subsistances. Il rentra ensuite dans le Comté de Namur, & investit Philippeville. C'étoit une place flanquée de cinq gros bastions, que le Roi avoit fortifiée à la hâte, pour couvrir la frontière du côté de la France, & à laquelle il avoit donné son nom. Après qu'on eut distribué les quartiers aux différentes nations qui composoient l'armée Espagnole, on ouvrit la tran-

chée. Dom Juan qui vouloit se distinguer par ses travaux autant que par son rang, ne cessa de veiller avec la plus grande attention sur les plus importantes opérations du siège. Le Prince de Parme le suivoit par-tout, & leur présence augmentoit l'ardeur des soldats. Les ouvrages furent bientôt achevés. On dressa une batterie de plusieurs canons de gros calibre & de quelques autres plus petits, pour ruiner les défenses de la Place. Les assiègeants débouchèrent bientôt dans le fossé, & s'y établirent ; mais si l'attaque étoit vive, la résistance n'étoit pas moins courageuse. Le Seigneur de Glimes étoit Gouverneur de la place. Il avoit sous ses ordres cinq enseignes de gens de pied & une Compagnie d'arquebusiers à cheval. Cette garnison n'étoit pas proportionnée aux besoins du siège, & la ville se trouvoit mal pourvue de bien des choses nécessaires à une bonne défense. Malgré ces inconvénients, les assiégés ne mollirent point. Animés par le Prince d'Orange, qui leur promettoit un prompt secours, ils répondirent aux assiégeants par un feu très vif qui incommoda beaucoup l'armée du Roi. Ils firent

Liv. X. An. 1578

même quelques sorties, & s'efforcèrent autant qu'ils le purent, d'empêcher ou de retarder les progrès du siège. L'attaque du fossé fut très meurtrière. Les Royalistes voulant s'approcher du mur à quelque prix que ce fût, & les Flamands n'épargnant rien pour les en éloigner, on se battit de près & avec acharnement. Cependant les assiégeants se couvrant par des traverses & plusieurs espèces de remparts d'une invention ingénieuse, avançoient toujours. Leurs batteries avoient fait une si large brêche, que rien ne pouvoit plus arrêter le terrible assaut auquel ils se préparoient, quand le Gouverneur prit le parti de rendre la Place. Les Flamands avoient essayé d'y introduire du secours; mais le mauvais succès de la tentative avoit découragé les assiégés. On n'en pensa pas moins que le Gouverneur, gagné par les promesses de Dom Juan, plus que contraint par la nécessité, avoit capitulé trop promptement. Il passa dans le parti du Roi, & l'on vit aussitôt que les soupçons qu'on avoit de son infidélité, n'étoient pas sans fondement.

19 Mai.

Le Gouverneur après avoir terminé cette entreprise, laissa sur les frontières

du Hainaut & de l'Artois, Octave de Gonzague, avec une grande partie de sa cavalerie & quelques gens de pied, pour s'opposer à l'invasion que le Duc d'Alençon y méditoit. Ce général eut le bonheur de battre quelques enseignes d'infanterie qui avoient déja pénétré dans le pays du Roi. Il fit ensuite de fréquentes excursions sur le territoire des Places voisines qui étoient au pouvoir des rébelles, & leur causa beaucoup de dommages. Dom Juan envoya dans le même temps le Prince de Parme avec un second corps de troupes pour assiéger Limbourg. Cette ville donne son nom à la Province dont elle est la capitale; elle est très proche de Namur, & à portée de recevoir les secours d'Allemagne. Elle se rendit au premier coup de canon (19). Le Gouverneur qui s'étoit retiré dans le château situé sur la cime d'un roc escarpé, se préparoit à s'y défendre; mais il ne fut pas secondé par ses soldats qui se

Liv. X.
An. 1578

(19) Limbourg pouvoit tenir très long temps. Ce fut alors que mourut fort âgé à Namur le fameux Comte de Barlemont. Le second de ses fils, qu'on appelloit le Comte de Megue, le suivit de près.

LIV. X. An. 1578 16 Juin.

trouvant en très petit nombre & sans espérance d'être secourus, aimérent mieux se rendre que de s'exposer à la vengeance des vainqueurs, s'ils entreprenoient de leur résister. Le Prince leur fit grace. Il permit au Gouverneur de se retirer où il lui plairoit, & les reçut presque tous à son service (20).

Sur ces entrefaites, Jean de Noircarmes, Seigneur de Selles, étoit arrivé d'Espagne, & avoit apporté aux Etats des Lettres du Roi, & ses dernières résolutions sur les troubles qui venoient de s'élever. Ce Monarque refusoit de donner à la Flandre un autre Gouverneur que Dom Juan, &

(20) La ville d'Amsterdam, qui s'étoit maintenue jusqu'alors dans l'obéissance du Roi, embrassa dans le même temps la pacification de Gand. Elle n'avoit cessé de se distinguer par un attachement inviolable à la Religion catholique, & elle ne traita avec le Prince d'Orange qu'à condition d'en conserver le culte sans partage. Il n'est pas inutile de remarquer que les Calvinistes y eurent à peine etabli leur autorité, qu'elle en fut totalement privée. Dans ces temps orageux, où aveuglés par la passion, les deux partis respectoient rarement la vérité & la justice, les Hollandois révoltés étoient-ils de meilleure foi que les Espagnols?

il ordonnoit aux Etats de le reconnoître en cette qualité. Du reste, tempérant les réprimandes par des expressions pleines de bonté, il louoit les Etats de leur fidélité à son service & de leur attachement à l'ancienne Religion de leurs pères. Il leur promettoit les plus grandes marques de sa bienveillance, & finissoit en se référant à ce que Selles devoit leur représenter de sa part pour assoupir les nouveaux mouvements excités dans les Pays-Bas. Mais depuis que les Etats avoient porté au Roi des plaintes si amères contre Dom Juan, on s'étoit si cruellement aigri de part & d'autre, qu'il ne restoit plus aucune apparence d'un accommodement. Les Etats déclarèrent qu'ils ne recevroient plus Dom Juan pour Gouverneur; qu'ils lui avoient substitué l'Archiduc Mathias; que le Roi devoit confirmer leur choix, qu'autrement ils protestoient d'avance qu'on leur imputeroit injustement les maux que l'Eglise & le Roi pourroient en souffrir. Envain Selles trouva le moyen de réunir des députés des deux partis. La négociation fut infructueuse. Le Prince de Parme lui-même ne réussit pas mieux. Selles avoit

Liv. X. An. 1578

imaginé que ce Prince, qui étoit fils de cette Duchesse que les Flamands avoient toujours tendrement aimée, auroit quelque crédit sur leurs esprits. Mais à peine eut il proposé que pour la sureté de Dom Juan, on donnât en ôtage le Prince d'Orange, qu'on ne voulut plus rien écouter. Le Ministère de Selles devint suspect, & tout pourparler fut rompu. Il restoit quelques espérances dans les bons offices de l'Empereur, qui venoit encore d'offrir sa médiation aux Flamands. Il les exhortoit à la paix; & en se plaignant de ce qu'ils lui avoient enlevé furtivement l'Archiduc son frère, il leur représentoit combien le Roi avoit eu droit de s'offenser de cette démarche. Mais les Flamands eurent peu d'égards à ses plaintes & à ses représentations, & n'y répondirent que par l'apologie avec laquelle ils avoient déja voulu justifier leur conduite auprès du Roi d'Espagne.

Pendant qu'on tâchoit de procurer un accommodement entre les deux partis, ils n'avoient négligé ni l'un ni l'autre, de se mettre en état de soutenir la guerre. Les Etats sur-tout sollicitoient avec la plus grande vivacité

les ſecours qu'on leur avoit promis en Allemagne & en France. On tenoit alors une Diète à Wormes. Par le conſeil du Prince d'Orange, ils y envoyèrent Sainte-Aldegonde, pour l'engager à embraſſer leur cauſe, & la lui faire regarder comme commune aux deux Nations. Ce Député n'oublia rien pour faire réuſſir ſa commiſſion & pour aigrir les eſprits contre les Eſpagnols, & ſur-tout contre la tyrannie du Duc d'Albe, & de Dom Juan. Mais la Diéte ne s'étant prêtée à rien de conſéquence pour les Flamands, il fallut que toute leur attente ſe réduisît aux troupes que le Comte Palatin Jean Caſimir levoit en Allemagne, avec l'argent fourni par la Reine d'Angleterre.

On faiſoit auſſi des préparatifs en France ; mais ils étoient très lents, ſoit à cauſe des difficultés, ſoit à cauſe des meſures qu'on étoit obligé de prendre pour en ôter au Roi la connoiſſance. Henri III régnoit alors. C'étoit lui qui avoit porté le nom de Duc d'Anjou, du vivant de Charles IX, ſon frère aîné, mort ſans enfants mâles, & il lui avoit ſuccédé. Depuis bien des ſiécles aucun Prince n'avoit donné

de plus belles espérances, & ne les avoit plus mal soutenues. Chargé du commandement des armées dès l'âge le plus tendre, il s'en étoit acquitté avec la plus grande capacité. Il avoit gagné des batailles, soumis des Places importantes, & par mille preuves d'une habileté extraordinaire dans la science de la guerre, il s'étoit annoncé comme le vainqueur futur de l'hérésie, & le restaurateur de la France. Sa réputation s'étoit répandue, non-seulement dans ce Royaume, mais dans toute l'Europe. Il avoit été élu Roi de Pologne pendant qu'il étoit occupé au siège de la Rochelle. Mais ayant ensuite abdiqué cette couronne étrangère, pour monter sur le trône de sa Maison, il avoit singulièrement démenti sa brillante renommée, & l'on ne retrouvoit dans le Roi, aucun des talents qui avoient distingué si glorieusement le Duc d'Anjou. On comptoit que, parvenu à l'autorité suprème, il employeroit ses soins les plus ardents à réprimer les Hugenots qui déchiroient si déplorablement le Royaume, & on s'attendoit qu'après avoir dompté l'hérésie par ses armes, il mettroit plus aisément un frein à l'ambition des Ca-

tholiques. Néanmoins au lieu de pousser avec vivacité la guerre commencée contre les Calvinistes, il avoit marqué l'empressement le plus vif de faire la paix. Il s'étoit ensuite abandonné à une oisiveté honteuse, & à une mollesse efféminée. Plongé dans les plaisirs & le repos, il avoit vu, sans s'y opposer, s'élever dans l'Etat, & croître sous ses yeux, les plus dangereuses factions, & il avoit laissé avilir & sapper son autorité. Le feu de la discorde qui divisa la famille royale, étoit alors un des plus grands maux qui affligeoient la France. Le Duc d'Alençon, dernier des quatre fils d'Henri II, restoit seul héritier présomptif de la Couronne. La Reine vivoit encore. Cette femme d'un esprit élevé, & accoutumée par une longue expérience aux manèges de la Cour les plus profonds, s'étoit arrogé dans le Gouvernement la principale puissance, autant par son adresse que par son mérite; mais ni son artificieuse prudence, ni les soins du Roi, ne pouvoient assez contenir le Duc d'Alençon, pour l'empêcher de se mettre successivement à la tête des divers partis qui troubloient l'Etat. Ce Prince n'avoit cependant que

Liv. X. An. 1578

des qualités très ordinaires ; mais les factieux étoient bien aises d'avoir pour chef de leurs complots, le frère du Roi & l'hèritier de sa couronne.

Les Flamands avoient offert à Henri III de se mettre sous sa protection. Le Roi, au milieu des troubles dont son royaume étoit affligé, n'étoit guères en état d'embrasser la cause de ses voisins, & les avoit refusés ; mais le Duc d'Alençon à qui ils s'étoient ensuite adressés, leur avoit donné des espérances d'aller lui-même à leur secours. Peut-être le Roi approuva-t-il secrètement ce projet, qui pouvoit être utile à ses desseins, & vit avec plaisir, que son frère emmeneroit avec lui une infinité de boute-feux toujours prêts à troubler la tranquillité de son Royaume. Quoi qu'il en soit, le Roi d'Espagne, informé du parti qu'avoit pris le Duc d'Alençon, de soutenir la révolte des Flamands, en fit porter des plaintes très vives à Henri III, & lui reprocha de reconnoître mal les services que la France avoit si souvent tirés de l'Espagne. Mais Henri, ou dissimulant, ou alléguant (ce qui pouvoit être vrai) qu'il n'avoit pas été en son pouvoir de s'opposer aux dé-

marches de son frére, s'excusa le mieux qu'il lui fut possible. Il étoit effectivement d'autant moins en état de réprimer les entreprises de ce Prince, par la force, qu'elle lui manquoit contre ses autres sujets.

Le Duc d'Alençon avoit déja commencé à pousser sur les frontières de la Flandre quelques corps de troupes, & formoit à la proximité une armée nombreuse. Il voulut néanmoins, avant de faire aucun acte d'hostilité, justifier sa conduite; & il fit répandre un manifeste qui en contenoit l'apologie. Il y exposoit qu'invité plusieurs fois par les Provinces des Pays-Bas, avec de pressantes sollicitations, de les délivrer de la tyrannie des Gouverneurs qu'on leur envoyoit d'Espagne, il n'avoit pu se refuser à leurs justes priéres; que les Princes de la maison de Bourgogne, issus du sang royal de France, avoient long-temps gouverné la Flandre; que plusieurs de ces Provinces avoient appartenu à sa Maison, & tenoient de sa libéralité ces priviléges respectables que les Espagnols leur avoient ravis avec autant d'injustice que de violence; que le voisinage réunissoit trop étroitement la France

& les Pays-Bas, pour que sa Nation ne leur prêtât pas son juste appui; que le plus sacré des devoirs d'un Prince étoit de protéger l'innocence & de soulager l'oppression; qu'en prenant en main leur défense, il croyoit ne pas moins servir le Roi d'Espagne que les Flamands, & qu'il étoit instruit que ces peuples, réduits au plus affreux désespoir par les mauvais traitements des Ministres de ce Monarque, étoient prêts à secouer un joug si pesant, & à se soumettre à un autre Souverain, s'il ne fût venu à leur secours.

Lorsque le Duc d'Alençon se déclaroit si ouvertement, les troupes que Jean Casimir avoit levées en Allemagne étoient en état de marcher. Moins gêné par les égards qu'il devoit au Roi d'Espagne, & mieux fourni d'argent que le Duc, parce que la Reine d'Angleterre lui avoit fait toucher les sommes qui lui étoient nécessaires, il avoit très aisément assemblé une puissante armée, & l'avoit disposée à entrer en Flandre. Il commença donc à s'avancer promptement sous le prétexte spécieux & honnête qu'il n'avoit pu refuser le secours de ses armes aux habitants de la Flandre, dont les inté-

rêts se réunissoient à ceux des Allemands, & les abandonner au cruel despotisme de l'Espagne. Son armée se trouva à la fin de Juin au-delà du Rhin, dans le territoire de Zutphen, où il avoit établi son quartier général. Elle montoit à seize mille hommes de pied & huit mille de cavalerie, tous mêlés de différentes nations, mais dont le plus grand nombre étoient Allemands. Les Etats s'occupoient alors d'attirer dans leur parti les Provinces d'au-delà de ce fleuve, & sur-tout celle d'Overissel, qui étoit restée en partie dans l'obéissance du Roi. Le Comte de Renneberg commandoit pour eux dans ce canton, & ne trouvant aucune résistance par l'éloignement de l'armée royale, il faisoit chaque jour de nouveaux progrès. Il venoit de se rendre maître de Campen, place de grande conséquence à l'embouchure de l'Yssel dans la mer, & il se préparoit à faire le siège de Deventer, capitale de la Province. Casimir pour le renforcer, & lui faciliter le succès de son entreprise, lui laissa une partie de ses troupes. Il se mit aussitôt en marche avec le reste de son armée, passa en diligence le Rhin & la Meuse,

LIV. X. An. 1578

20 Juillet.

LIV. X. An. 1578

& entra en peu de jours dans le Brabant. Il se campa autour de Dieſt, & trouvant la ville mal fortifiée, il s'en empara, & s'établit dans cette Province (21).

Le traité entre le Duc d'Alençon & les Flamands étoit déja conclu. Le Duc d'Alençon, ſous le titre de protecteur des Etats de Flandre, s'obligeoit d'entretenir à leur ſervice dix mille hommes d'infanterie & deux mille chevaux. Toutes les conquêtes qu'il pourroit faire en deçà de la Meuſe, du côté de la Flandre, devoient appartenir aux Etats; & toutes celles qu'il feroit au-delà de ce fleuve, du côté de la France, étoient deſtinées à lui former une ſouveraineté particulière. Pour ſureté de cet accord, les Etats le mettoient en poſſeſſion de Landrecies, du Queſnoy & de Bapaume; & il devoit les reſtituer, ſous certaines conditions, dans un temps preſcrit. Les Etats promettoient encore de ne faire aucun accommodement avec Dom Juan, que du conſentement du Duc & de tous les Confédérés; &

(21) Le Prince Caſimir joignit l'armée des Etats le 26 Août.

que s'ils étoient contraints de se choisir un nouveau Maître, ils donneroient la préférence au Duc. Enfin l'autorité restoit entre les mains des Etats, sans que ce Prince pût rien innover dans le Gouvernement. Ce traité ayant été arrêté, le Duc d'Alençon se rendit à Mons, capitale du Hainaut, & y reçut une ambassade solemnelle de la part des Etats. Le Duc d'Arschot en étoit le chef. Un grand nombre de personnes de la première qualité formoient son cortège.

Liv. X. An. 1578

C'étoit sur-tout pour presser le Duc de faire marcher ses troupes, qu'on lui avoit dépêché ce Seigneur. Les Etats desiroient beaucoup qu'elles entrassent au plutôt en Flandre, & vouloient les réunir aux troupes nationales & à celles qui venoient d'Allemagne, afin de tomber avec toutes leurs forces sur Dom Juan, & de le chasser entièrement des Pays-Bas. Leur armée étoit rassemblée près de Lières, au centre du Brabant. L'Archiduc Mathias s'y trouvoit en personne, & la commandoit en chef. Le Comte de *Bossu*, qui avoit été fait Mestre de Camp général, y avoit la principale autorité sous lui; mais elle n'étoit que

Liv. X.

An. 1578

1 Août.

supériorité des Espagnols en nombre & en valeur, ne firent aucun mouvement.

Il trouva pourtant l'occasion de livrer une action sanglante. Le Colonel Norris, Anglois, Officier d'une grande expérience & d'un courage déterminé, gardoit avec un corps d'infanterie un poste important en dehors du camp. Dom Juan voulut l'en chasser & s'y établir. Il se flattoit que ce détachement se trouvant forcé de combattre, le reste de l'armée sortiroit pour le défendre. Il fit attaquer dans cette vue les Anglois par un corps choisi d'Espagnols, & fit marcher au premier rang, une compagnie de deux cents soldats de la même nation, qu'Alphonse Martinès de Lève venoit de conduire en Flandre. Ce Seigneur s'étoit démis depuis peu de la Charge de Général des Galères; & pour mieux signaler sa valeur & son zèle pour le service du Roi, il avoit levé à ses dépens cette compagnie distinguée, où il n'avoit admis que des Gentilshommes, ou des guerriers connus par des actions brillantes. Un grand nombre même avoient déja porté les armes en Flandre, en qualité d'Officiers.

Il

Il s'étoit mis à leur tête. Leur attaque fut terrible ; mais la résistance des Anglois, tous vieux soldats, fut aussi vigoureuse, & à la faveur de leurs retranchements, & du feu de leur artillerie, ils firent la plus belle & la plus courageuse défense. Le Combat s'allumoit cependant, & devenoit à chaque instant plus furieux ; on renforçoit de part & d'autre les combattants. Les divers succès balançoient les espérances & la crainte. Mais la position des Royalistes étoit trop désavantageuse, pour qu'ils pussent emporter le poste. Les ennemis qui le défendoient à la vue d'un camp retranché, & sous la protection du feu de son canon, pouvoient aisément repousser les efforts des Espagnols, qui, n'ayant pas les mêmes avantages, mettoient toute leur confiance dans la grandeur de leur courage. Dom Juan, qui s'en apperçut enfin, marcha en avant, pour présenter la bataille à l'ennemi (23). Mais cette nouvelle

(23) Cette affaire, qui n'est pas l'action la plus brillante de la vie de Dom Juan, & qui fit beaucoup d'honneur au Comte de Bossu, auroit été bien plus malheureuse pour les

Liv. X.
An. 1578

tentative ayant été infructueuse, il fit sonner la retraite, & rappella son infanterie qui revint en bon ordre. Cette action dura plusieurs heures avec perte, & avec une bravoure remarquable de part & d'autre. Mais *les Flamands* s'en attribuèrent l'avantage, & se flatèrent d'avoir vaincu les Royalistes, parce qu'ils les avoient empêchés de remplir leur projet.

Dom Juan prenant alors le parti de s'éloigner de l'armée des Etats, & de se tenir sur la défensive, fut camper sous les remparts de Namur. Il espéroit que l'orage dont il étoit menacé de la part des nombreuses armées qu'on alloit lui opposer, se dissiperoit promp-

Espagnols, si le Prince de Parme n'eût conseillé à son oncle d'avancer pour recueillir ceux des siens qui s'étoient imprudemment portés trop loin. Ce mouvement les sauva. Ils étoient au nombre de 5000 fantassins & 600 chevaux, dont la perte fut de 900 hommes, suivant de Thou. La cavalerie qui couvroit la retraite des gens de pied, fit des prodiges de valeur. Strada, qui donne une description très étendue & très bien faite de ce combat, ne fait monter la perte de part & d'autre qu'à 400 hommes. Les Ecossois de l'armée Flamande, qui faisoient partie du corps commandé par le Colonel Norris, Anglois, se battirent en chemise.

tement, & qu'il lui seroit facile de reprendre la supériorité. Il comprenoit que si l'Angleterre, la France & l'Allemagne avoient le projet commun d'enlever au Roi les Provinces de Flandre, chacun de ces Alliés avoit ses intérêts particuliers, & se proposoit respectivement un but différent. La Reine d'Angleterre sembloit desirer de faire quelques acquisitions dans les Provinces de Hollande & de Zélande, & voir d'un œil jaloux les avantages que la France sauroit tirer du désastre de la Flandre. Les secours fournis aux Flamands, par les Anglois, étoient suspects à la France. Les Allemands songeoient moins à conquérir qu'à piller ; & sitôt qu'ils auroient saccagé le pays, & que l'argent nécessaire pour les entretenir, commenceroit à s'épuiser, il y avoit lieu de croire que sur le champ ils regagneroient leurs foyers. Parmi les Flamands même, le Prince d'Orange avoit des projets personnels, & l'Archiduc Mathias, des intérêts particuliers. Il n'y avoit pas jusqu'au corps entier de la nation, qui ne fût aussi divisé sur la Religion que sur l'obéissance due au Roi. Les Provinces in-

Liv. X. An. 1578

fectées de l'héréſie, paroiſſoient ouvertement diſpoſées à ſe ſouſtraire ſans réſerve à toute domination ; mais celles qui vouloient conſerver la Foi Catholique, en ſouhaitant de ſe délivrer de l'empire Eſpagnol, & de ſeçouer tout joug étranger, n'en étoient pas moins réſolues de rendre hommage aux droits de leur ancien maître. Dans ce choc ſi confus de vues, de motifs, de paſſions, & d'intérêts oppoſés, il étoit naturel de penſer que les reſſorts compliqués d'une ſi vaſte machine, ſe dérangeroient bientôt. Auſſi Dom Juan ne doutoit-il pas qu'il ne vît renaître de nombreuſes occaſions de faire triompher la cauſe de l'Egliſe & du Roi.

Dans ce temps même, les Provinces de Hainaut & d'Artois venoient d'avoir des différends très-vifs avec la Province propre de Flandre & la ville de Gand ſa capitale (24). Ces deux Provinces, ainſi que le reſte du Pays-Wallon qui embraſſe cette longue ligne de fron-

(24) Les diſſentions qui bouleverſèrent la confédération, éclatèrent dès le commencement de la campagne. Tous les évènements qu'on va lire juſqu'à la mort de Dom Juan, ſe paſsèrent dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août.

rières, dont la France est séparée de la Flandre, ne s'étoient point relâchées de la plus exacte soumission à la foi Catholique. Lors de la pacification de Gand, si solemnellement conclue par les Etats-Généraux, & confirmée par l'accord de Marche-en-Famine, les Députés Wallons s'étoient efficacement occupés de conserver tous les avantages qu'ils avoient pu, à la Religion Romaine. Ils ne vouloient point se départir de l'obéissance dûe au Roi, tant qu'ils conserveroient leurs anciens privilèges, & vivroient sous leurs anciennes loix. Les deux Provinces de Hollande & de Zélande, bien opposées de sentiments, avoient favorisé de tout leur pouvoir le progrès des nouvelles sectes, & n'avoient rien épargné pour en souffler la contagion dans les Pays-Bas, à mesure que les troubles s'y étoient répandus. C'étoit l'effet des profonds desseins du Prince d'Orange, & le but où tendoient tous ses conseils. En meme temps qu'il employoit son adresse à les insinuer, la faveur des circonstances lui avoit donné le crédit nécessaire pour y réussir. En un mot, il ne songeoit uniquement qu'à étendre la faction hérétique; qu'à aigrir les

Flamands contre les Espagnols, & à les aliéner de leur Gouvernement.

LIV. X. An. 1578

Il épioit trop bien toutes les occasions propres à ses desseins, pour ne pas profiter de celle de l'approche des deux armées étrangères qui venoient d'Allemagne & de France; celle-ci composée en grande partie de Calvinistes, & l'autre presque toute de Luthériens. Les Sectaires, qu'il sçavoit faire agir à son gré, ne tardèrent pas à remuer. Plusieurs d'entr'eux se réunirent, & présentèrent en leur nom commun une requête aux Etats (25),

(25) Cette requête fut présentée le 22 Juin. Les Etats n'y répondant pas aussitôt que les protestants le desiroient, ils en présentèrent une seconde le 7 de Juillet. On y répondit enfin en faisant publier un Edit à Anvers le 12 du même mois, qui laissoit à chaque Province le pouvoir de déterminer à cet égard ce qui lui paroîtroit plus convenable. C'est par cette tournure fort peu équivoque, & qui ne pouvoit en imposer à personne, qu'on crut concilier la liberté de conscience, que l'on accordoit très réellement à toutes les Provinces, avec les dispositions de la pacification de Gand, qui maintenoit exclusivement l'exercice de la religion catholique dans les Pays-Bas, & proscrivoit celui de la Religion protestante. Cet Edit, qui n'étoit qu'une espèce de projet proposé aux Provinces, en fut fort di-

par laquelle ils demandoient instamment la liberté de conscience. Cette demande éprouva bien des contradictions ; mais leurs partisans l'emportèrent. Le Prince d'Orange, afin de les servir, avoit secrétement effrayé les esprits, en insinuant qu'il étoit à craindre que si on rejettoit les prières des Sectaires, ils n'entreprissent d'appuyer leurs prétentions par la force, sur-tout lorsque la Flandre alloit se trouver remplie d'un grand nombre de troupes qui professoiènt la religion réformée. La liberté de conscience leur fut donc accordée. Les conditions expresses de la pacification de Gand s'y opposoient ; mais on en détourna le sens, d'une manière si étrange, qu'on parvint à les faire paroître aussi favorables à cette concession, qu'elles lui étoient réellement contraires. Les Provinces de Hainaut & d'Artois, & le reste du Pays-Wallon, persistèrent néanmoins à ne

versement reçu. Les Provinces d'Utrecht, de Gueldres, de Hainaut & d'Artois le rejettèrent. Ces deux dernières sur-tout y opposèrent une protestation conçue en termes très vifs, & qui contenoit les plaintes les plus amères de la perfidie avec laquelle on y donnoit atteinte à la pacification de Gand.

Liv. X. An. 1578

vouloir souffrir que l'exercice de la Religion Catholique, & rejettoient constamment la liberté indéfinie du culte qu'on vouloit introduire ; mais le Brabant & la Flandre proprement dite, en plus grande partie, y donnèrent sans difficulté leur consentement.

Le Prince Jean Casimir étoit arrivé sur ces entrefaites, & le Duc d'Alençon s'approchoit. L'audace des Sectaires croissant alors dans l'intérieur du pays, ils ne se contentèrent plus du grand nombre d'Eglises qu'on leur avoit assignées. Ils en demandèrent davantage ; voulurent avoir les plus grandes ; & portèrent leurs prétentions si loin, que dans peu de temps ils en dépouillèrent presqu'entièrement les Catholiques (26). Enhardis par le succès, ils

(26) De Thou, Auteur qui ne peut être suspect, avoue que l'origine des troubles qui détruisirent la pacification de Gand, & pensèrent dissoudre dans la suite, la confédération des Provinces-Unies, vint des Gantois & des Protestants. *Motuum origo fuit à Gandensibus fatali seditionibus populo, & novarum rerum semper appetente.* Les principaux habitants de cette grande Ville, dit de Thou, attachés à la nouvelle réforme, & voulant faire éclater leur zèle pour ses intérêts, persécutèrent si cruellement les Catholiques, que personne

en vinrent jusqu'à chasser les Religieux ; & leur fureur s'enflamma à un tel point, que ceux qui suivoient l'ancienne religion, ne furent plus en sûreté. Rien alors n'égala l'indignation des Flamands, à qui il restoit encore du zèle pour la Foi. Les Provinces Wallonnes, irritées des entreprises des Sec-

---

ne viola avec plus d'audace l'heureuse pacification à qui cette Ville séditieuse & avide de nouveautés, avoit donné son nom. La conduite que les Calvinistes tinrent à l'égard d'Amsterdam, & de plusieurs autres Villes des dix-sept Provinces, ne contribua pas peu d'un autre côté, à attiser l'incendie qui s'allumoit. Si la mauvaise politique de Philippe II n'eût pas porté ses trésors & ses armes victorieuses entre les mains du Duc de Parme, dans d'autres régions, en France sur-tout, & sur la flotte fameuse destinée contre l'Angleterre, à qui elle ne causa que de la peur, il eût probablement remis sous le joug, la République des Provinces-Unies. Cet Etat, depuis si célèbre, doit plus son existence aux fautes de son ennemi, qu'au courage invincible de ses habitants, & à l'habileté du Prince Maurice. Ils n'eussent pu résister à ses efforts, s'il eût su les soutenir avec sagesse, sans y faire ces diversions ruineuses qui ont sauvé ces peuples, & consommé en quelque sorte l'épuisement de l'Espagne. Grotius n'est pas plus favorable aux Gantois, que l'illustre Historien que je viens de citer, & leurs récits sont conformes.

Liv. X. An. 1578

taires, commencèrent à se séparer des autres Provinces, dont elles n'approuvoient ni les sentiments ni la conduite, & à former un troisieme parti. Les troupes des Etats étoient entretenues des deniers que chaque Province fournissoit. On payoit les troupes étrangères, & l'on subvenoit à toutes les autres dépenses du Gouvernement avec le même fonds. Le Hainaut & l'Artois refusèrent leur quote-part de ces contributions. Le désordre où cette division jettoit les finances des Etats, les maux qui devoient en résulter, les prières & les menaces des autres Provinces, ne purent vaincre leur fermeté.

On entendoit les Catholiques se plaindre amèrement dans ces cantons, des entreprises de leurs adversaires. Sous une apparence trompeuse de liberté, disoient-ils, la Flandre tombe plus que jamais dans le plus dur esclavage. Ils convenoient qu'on devoit prendre les armes pour chasser les Espagnols, qui les tyrannisoient. Mais qu'auroient-ils gagné s'il falloit se soumettre au joug encore plus insupportable qui leur seroit imposé par d'audacieux compatriotes? Voilà où tendoit l'ambition du Prince d'Orange:

tel étoit le dessein de ses partisans dès l'origine des troubles. La Hollande & la Zélande, en prenant les armes, avoient moins songé à empêcher l'établissement de l'Inquisition, qu'à répandre le venin de l'erreur ; & elles ne vouloient se soustraire à l'obéissance de l'Eglise, que pour se soustraire à celle du Roi. Orange dirigeoit la conduite de ces Provinces. Sous le titre de Gouverneur, il leur commandoit en maître ; & il venoit par les mêmes artifices d'usurper une autorité aussi étendue dans le Brabant.

Ils ajoutoient qu'il étoit temps de porter le flambeau dans les profondes obscurités des projets de ce Prince, & que la liberté de conscience qu'il faisoit demander par les Sectaires, étoit un moyen pour les enlever entiérement à l'autorité de l'Eglise, & à celle du Souverain. Mais si le Brabant, la Flandre & les autres Provinces étoient assez criminelles pour entrer dans de pareilles vûes, les Wallons protestoient qu'ils ne se démentiroient jamais de la soumission qu'ils devoient à la foi Catholique, ni de leur fidélité inviolable envers le Roi, s'il conservoit leurs privilèges.

LIV. X. An. 1578

Ces peuples ne s'en tinrent pas à exhaler leur courroux par de vaines expressions de mécontentement : leurs plaintes furent suivies par des effets. Ils ne voulurent pas remettre aux troupes du Duc d'Alençon, Landrecies, le Quesnoi & Bapaume, conformément à un des articles du traité conclu entre ce Prince & les Etats. Toujours invariables dans leur résolution, ils refusèrent obstinément de payer leur contingent à la caisse destinée à l'entretien des gens de guerre (27). Un pareil éclat de leur part irrita les Gantois, naturellement remuants. Ceux-ci avoient accueilli de la manière la plus favorable la liberté de conscience, & ils avoient en même temps accordé une protection singulière à l'hérésie. Ils prirent les armes sur le champ, & songèrent à se venger des Wallons. Le Prince Casimir se trouvoit alors à Gand. Il s'y étoit rendu après s'être abouché à Bruxelles avec l'Archiduc Mathias; & il venoit pour s'y procurer, s'il étoit

(27) Les Gantois, de l'aveu du Président de Thou, avoient commencé les premiers à soustraire leur contingent à la caisse de la confédération.

possible, l'argent nécessaire à ses troupes, qui n'étant pas payées, restoient dans leur camp sans remuer, & montroient plus de disposition à se mutiner qu'à combattre. Il y réussit. Les Gantois firent des efforts pour le satisfaire; & fiers de la protection qu'ils se flattoient d'en recevoir, ils se livrèrent à toute leur animosité contre les Wallons, & résolurent de les contraindre par la force, à rester fidèles au traité d'union.

La Province propre de Flandre se divise en deux parties : la première, qui est la plus grande, & qui renferme Gand & les autres villes & bourgs les plus considérables de la Province, s'appelle *la Flandre Flamingante*, parce qu'on n'y parle que Flamand : la seconde, ou la plus petite, qui n'est pas dépourvue de grosses villes, & où l'on se sert ordinairement de la langue Françoise, se nomme *la Flandre Gallicane.* Celle-ci touche au pays Wallon; l'autre est située sur les bords de la mer. La Flandre flamingante, presque entière, étoit réunie de sentiments aux Gantois; mais la gallicane penchoit au contraire vers les Wallons, & sembloit plus attachée à la Religion Catholique,

LIV. X. An. 1578

qu'à l'héréſie. Cependant les Gantois ayant pris les armes, les Wallons ne tardèrent pas à ſe mettre en défenſe (28); & de part & d'autre on en vint aux hoſtilités. Les Wallons s'emparèrent de Menin ſur la *Lys*, rivière qui partage la Flandre flamingante de la gallicane; & après s'y être retranchés, ils firent des excurſions furieuſes ſur le territoire de leurs adverſaires. Malgré cette diviſion éclatante, les Wallons n'en étoient pas plus diſpoſés à ſe ſoumettre à Dom Juan, ni à ſe reconcilier avec les Eſpagnols. Quel-

(28) Les hoſtilités commencèrent, ſuivant de Thou, parce que les régiments de Montigni, de Heets, de Capres, d'Egmont, de Bours, & quelques autres, n'étant pas payés, les Seigneurs qui les commandoient, & qui crurent que les Gantois les empêchoient, les portèrent en Flandre pour y exiger des contributions, qui puſſent leur tenir lieu de ſolde. Ce ſont ces troupes qu'on appelloit les ſoldats du *Pate-notre*, ou du *Pater noſter*, à cauſe des chapelets qu'ils portoient. Les Gantois armèrent pour les repouſſer, & les forcèrent de leur faire la guerre en règle, & de les traiter en ennemis. Les Wallons prirent alors le nom de mécontents, & formèrent une faction nouvelle, que le Prince de Parme réuſſit bientôt à gagner, & à réconcilier avec l'Eſpagne.

ques-uns d'entr'eux prirent le nom de Mécontents ; & ce nom, adopté d'abord par les personnes les plus qualifiées, devint bientôt commun à tout le Pays-Wallon. Plusieurs même, pour montrer leur attachement inviolable à à la Foi Catholique, se mirent à porter un chapelet à leur cou ; & tous en général firent profession de rester fidèles au Roi, quand il auroit rétabli le Gouvernement dans son ancienne forme.

Le Prince d'Orange ne s'aveugloit pas assez sur les avantages qu'il vouloit tirer des succès de l'hérésie, pour ne pas sentir les inconvénients fâcheux de cette cruelle division. Il souhaitoit que l'hérésie devînt dominante ; mais il n'avoit garde de vouloir ôter à ceux qui ne vouloient pas renoncer à la Religion Catholique, la liberté nécessaire à l'exercice de leur Religion. Pénétré de ces vues, il ne manqua pas d'employer ses soins, son crédit & l'autorité des Etats pour assoupir ces dissensions funestes, & rapprocher les esprits. Il envoya à Gand Sainte-Aldegonde, & il le fit accompagner de plusieurs personnes de considération. Mais ce peuple échauffé n'écoutant que les

Liv. X. An. 1578.

Chefs qu'ils s'étoient choisis, & qui étoient plus intéressés à entretenir qu'à terminer les désordres, ne voulut jamais changer de résolution (29).

La Flandre se trouvoit dans cet état critique, quand le Duc d'Alençon y entra avec son armée. Elle étoit attendue avec plus d'ardeur par la faction d'Orange, qu'elle n'en fut bien reçue. Beaucoup moins forte que les engagements du Duc ne l'y obligeoient, elle n'étoit pas mieux fournie de tout ce qui étoit nécessaire à son entretien. Le Duc avoit bien plus facilement enrôlé des hommes, que trouvé les sommes dont il avoit besoin. Le Roi son frère n'avoit pas voulu, ou n'avoit pu l'aider ouvertement par les raisons qu'on a déja exposées.

A la nouvelle de cette démarche du Duc d'Alençon, le Roi d'Espagne avoit

(29) Le Prince d'Orange s'étant transporté à Gand, engagea néanmoins les Gantois à se relâcher de leur zèle fanatique contre les Catholiques; à leur rendre leurs biens; à leur permettre l'exercice de leur Religion dans leurs Eglises, & à consentir qu'on portât le Saint Sacrement aux malades, pourvu qu'on le fît sans pompe & sans éclat. Cet arrangement ne produisit pas la paix, & la discorde divisa les esprits comme auparavant.

témoigné de nouveau son mécontentement, & avoit porté les plaintes les plus fortes à Henri III. Il avoit fait également agir ses Ministres auprès de la Reine d'Angleterre, & lui avoit reproché avec amertume les secours qu'elle accordoit aux soulevés de Flandre. En Allemagne on avoit exprimé de sa part à l'Empereur la douleur vive qu'il ressentoit de ce que ce Prince ne s'étoit pas opposé avec plus de zèle à l'expédition de Casimir. En conséquence, ces trois Couronnes avoient envoyé des Ambassadeurs pour rétablir, s'il étoit possible, par quelque nouvel arrangement la tranquillité en Flandre. En attendant l'effet de leurs bons offices, le Roi d'Espagne ne laissoit pas que de faire les plus grands préparatifs de guerre; mais il auroit préféré la paix avec bien plus de joie, pourvu qu'on ne l'eût pas contraint de l'acheter par le sacrifice de la Religion, & de son honneur. Plusieurs des Ministres de ce Monarque donnant, comme on l'a dit, une interprétation sinistre à la conduite de Dom Juan, lui attribuoient les nouveaux troubles qui étoient survenus depuis l'accord si solemnellement juré entre les Provinces & lui. Il leur sem-

Liv. X. An. 1578

bloit qu'il avoit souhaité que les circonstances le missent à la tête du Gouvernement des Pays-Bas, pendant que la guerre y exerceroit ses ravages, & qu'il se proposoit de profiter des troubles pour parvenir aux succès de quelques desseins secrets. Les jalousies qu'il inspiroit, & qui avoient jetté de profondes racines en Espagne, faisoient impression, & l'on en desiroit d'autant plus vivement dans ce Royaume, la pacification de la Flandre. Le Comte de Schwartzembourg, le Président de Bellievre, Valsingham, premier Secrétaire d'Etat d'Elisabeth, & Milord Cobham s'assemblèrent à Anvers sur la fin d'Août, au nom de l'Empereur, du Roi de France, & de la Reine d'Angleterre. Mais on ne fut pas long-temps à s'appercevoir que les bons offices de l'Empereur étoient aussi impuissants, que ceux de la France & de l'Angleterre étoient peu sincères. On souhaitoit avec trop d'ardeur dans ces deux Royaumes la continuation des troubles de la Flandre, pour qu'on songeât de bonne foi à les appaiser. Le congrés fut donc une affaire d'appareil sans aucun effet : les négociations finirent presqu'aussitôt qu'elles eurent commencé.

Il eſt vrai que les difficultés d'un accord ſe trouvèrent inſurmontables. Ni l'Eſpagne, ni les Flamands ne voulurent ſe relâcher de leurs prétentions, ni déſavouer leurs premières démarches. Enfin tout eſpoir d'accommodement s'évanouit ; & il fallut continuer la guerre avec le même acharnement. LIV. X. An. 1578.

Les premières opérations militaires depuis la ceſſation des conférences d'Anvers, furent la priſe d'Arſchot & de Nivelle par les Flamands, qui tâchèrent enſuite de recouvrer Louvain; mais ſans ſuccès. D'un autre côté, les François, qui avoient pénétré dans le Hainaut, aſſiégèrent Binch; & après quelques aſſauts, prirent cette ville, & la ſaccagèrent. Mais ces petits événements ne rempliſſoient pas les eſpérances que la Flandre avoit eu lieu de former, en voyant tant de troupes étrangères venir embraſſer ſa défenſe (30). Le Prince d'Orange tâchoit de les raſſembler en un ſeul corps, & n'épar-

(30) Le Duc d'Anjou ſe retira bientôt en France, après avoir licencié ſes troupes, qui paſſèrent preſque toutes au ſervice des Wallons.

gnoit rien pour y réussir. En attendant, ce malheureux pays étoit en proie à toutes les fureurs de la guerre. Son sein étoit déchiré de toutes parts par les armées qui le dévastoient; & ses peuples qui avoient également à souffrir, & de leurs défenseurs, & de leurs ennemis, ne voyoient dans les prétextes spécieux dont ils couvroient leur conduite, que la source de sa désolation & de sa ruine.

Liv. X. An. 1578

Dom Juan se maintenoit toujours en bonne posture au dedans des lignes qui fortifioient le camp qu'il avoit choisi sous les remparts de Namur, & qui étoit dans une situation assez avantageuse, pour ne lui laisser rien à craindre de ses ennemis. Ces lignes qui formoient un front de plus d'une lieue, couvroient la ville à laquelle elles s'appuyoient, assuroient ce passage si utile pour venir d'Allemagne & d'Italie, & facilitoient l'approvisionnement de l'armée. Dom Juan y attendoit tranquillement les puissants renforts qui étoient en marche pour le secourir, & se flattoit de voir bientôt se dissiper d'elles-mêmes ces nombreuses armées qu'on avoit levées contre lui. Mais lorsque

ces brillantes espérances sembloient sur le point de se réaliser, il tomba dans une maladie si aiguë & si funeste, qu'elle le conduisit en peu de jours au tombeau (31). Prêt de mourir, il fit appeller le Prince de Parme; & après l'avoir exhorté fortement à veiller avec attention à tout ce qui concernoit le service du Roi, il lui remit en main son autorité. Il mourut, persuadé que ce Prince obtiendroit par les droits qu'il paroissoit tirer de son sang & de son mérite, la confirmation de cette disposition provisoire, & qu'il seroit

LIV. X.
An. 1578

(31) Il avoit contracté sa maladie, suivant de Thou, au siège de Philippeville, où il s'étoit prodigieusement fatigué, en partageant avec le simple soldat, les travaux du siège, où il vouloit donner l'exemple. Quelques-uns ont cru qu'il avoit été empoisonné. D'autres que le chagrin qu'il conçut des soupçons du Roi, qui sembloit affecter de le laisser sans secours, exposé en quelque sorte, aux dérisions des Confédérés, le conduisit au tombeau. On a pensé plus communément qu'il étoit mort de peste. Du reste, la conduite de Philippe, qui fit assassiner Escovedo, confident de Dom Juan, parce qu'il étoit persuadé qu'il nourrissoit l'ambition de son frère par ses conseils, étoit bien capable de l'affliger, & peut-être de faire mourir un Prince fidèle, à qui sa conscience n'auroit rien reproché.

son successeur dans le Gouvernement des Pays-Bas.

Liv. X. An. 1578

Dom Juan finit ses jours, n'ayant pas encore trente ans accomplis. Il étoit fils de l'Empereur Charles-Quint, & d'une fille de condition d'Allemagne, nommée Barbe Blomberg. L'Empereur avant de mourir l'avoit très-expressément recommandé au Roi son fils, qui l'avoit d'abord destiné intérieurement à l'Etat ecclésiastique, & lui avoit fait depuis embrasser la profession des armes. Il y avoit acquis la plus brillante réputation; & les guerres mémorables où il dompta l'audace des Maures, l'orgueil des Ottomans, & la fureur des Rébelles de Flandre (32), ont couvert à jamais son nom de gloire. Ses succès furent d'autant plus étonnants, qu'ils furent prématurés. A peine ce Prince étoit-il sorti de l'enfance, quand il subjugua les Maures. Il vainquit les Turcs dans la première fleur de sa jeunesse; & lorsque dans un âge un peu plus avancé, il contint

(32) Cette expression n'est rien moins qu'exacte. La suite de cette histoire prouvera que Dom Juan n'avoit pas dompté les rébelles de Flandre.

la révolte des Flamands, il montra de si rares talents dans l'art militaire, qu'on n'auroit pu en desirer davantage dans le Général le plus consommé. On admiroit en lui l'assemblage heureux des plus belles qualités de l'ame & du corps. Il avoit la physionomie agréable, le port majestueux, un tempérament robuste, & capable de supporter les plus grands travaux. Affable au soldat, vigilant dans le service, prudent au milieu des difficultés, courageux néanmoins; & beaucoup plus avide de braver les dangers, que de les éviter, il n'avoit d'autre défaut que son goût excessif pour les femmes, & sa facilité à prêter l'oreille aux rapports. Il montra tant d'ardeur pour la gloire, qu'on crut y découvrir une vaste ambition. Elle arma contre lui l'envie la plus envenimée, qui jetta sur sa fidélité dans le service du Roi les plus injurieux soupçons (33). On lui imputa

(33) C'est encore un problême, si Dom Juan fut injustement soupçonné. Les détails qu'on trouve dans de Thou, semblent l'accuser d'une ambition démesurée. Strada l'en lave, & assure qu'il reçut avec un mécontentement

Liv. X. An. 1578

d'avoir aspiré à la souveraineté de la Flandre ; & l'on prétendit qu'ayant noué plusieurs intrigues secrètes avec la Reine d'Angleterre, il en étoit venu jusqu'à lui faire des propositions de mariage. Delà est née l'opinion si répandue, que sa mort n'a pas été naturelle. Quoi qu'il en soit, & sans rien décider sur un objet, à l'égard duquel la calomnie pouvoit couvrir la vérité d'un voile impénétrable, ce Prince laissa en mourant la plus grande réputation de valeur ; & on donna à sa mémoire les plus magnifiques éloges.

si marqué, la proposition d'usurper la domination des Pays-Bas, qu'il voulut percer d'un coup d'épée le téméraire qui osoit la lui faire. Quoi qu'il en soit de cette foible raison, il fut malheureux s'il ne fut pas coupable. Il paroît pas le récit de Grotius, qu'il eut quelques vues pour épouser la Reine d'Ecosse.



LIVRE XI.

LIVRE XI.

SOMMAIRE.

Le Roi confirme le Prince de Parme dans le Gouvernement de la Flandre. Le Prince songe à gagner les Provinces Wallonnes. Il continue de camper sous les remparts de Namur. La division devient extrême entre les Provinces. Les armées des Etats se dissipent. Le Prince prend le parti d'attaquer le pays rebelle. Siège de Mastreicht. Description de cette Place. Premier & second assaut aussi malheureux l'un que l'autre. Perte de l'armée royale. Farnèse la renforce. Extrémités des assiégés. La Ville est prise d'assaut & saccagée. Négociations avec les Provinces Wallonnes. Difficulté de l'accord. Il se conclut. Congrès à Cologne pour la pacification générale des Pays-Bas. Il se sépare sans avoir produit aucun effet. Le Duc d'Arschot & plusieurs autres Deputés des Etats rentrent dans le devoir. Prise de Malines & de Deventer, par le 1578. 1579.

Prince de Parme. La guerre se ralentit par la foiblesse des deux partis.
1580. *Le Prince d'Orange songe à soustraire les Pays-Bas à l'obéissance du Roi d'Espagne. Assemblée des Etats pour le choix d'un nouveau Souverain. Discours d'un Député de Gand, en faveur de la Reine d'Angleterre. Discours de Saint-Aldegonde, pour le Duc d'Alençon. Les Députés Catholiques s'opposent à ce qu'on veuille se soustraire à la domination du Roi d'Espagne. On renvoie la décision aux Etats particuliers des Provinces. Prise de Malines, par les rébelles. Le Brave La Noue. est fait prisonnier. Les Wallons s'emparent de Bouchain. La Duchesse de Parme se rend à Namur pour reprendre le gouvernement des Pays-Bas. Sa lettre au Roi pour demander son rappel qu'elle obtient. Les rébelles choisissent le Duc d'Alençon pour Souverain. Le Duc y consent. Conditions auxquelles il se soumet. Le Roi d'Espagne en fait porter des plaintes très vives en France. Il fait mettre la tête du Prince d'Orange à prix. Manifeste du Prince.*

LIV. XI. An. 1578

La mort de Dom Juan plongea l'armée dans le plus grand deuil, & il seroit difficile de rapporter tous les témoignages qu'elle donna en cette triste occasion de la plus extrême sensibilité. Cependant le choix que Dom Juan avoit fait de son successeur, ne fut pas d'abord confirmé par la Cour d'Espagne. Le Roi rendoit justice à la bravoure du Prince de Parme; mais il craignoit que son ardeur guerrière ne lui fît préférer la durée de la guerre au rétablissement de la paix. Ce Monarque la souhaitoit, & ne vouloit rien épargner pour la conclure, pourvu que l'honneur de l'Eglise & les droits de la couronne ne fussent point compromis. C'est ce qui lui avoit fait concevoir le projet de renvoyer la Duchesse de Parme en Flandre. Il se rappelloit que le Gouvernement de cette Princesse avoit été cher aux Flamands, & il se proposoit de lui associer en quelque sorte son fils, en lui donnant le commandement de ses armées. Mais comme il falloit de prompts remèdes aux maux de la Flandre, & qu'il étoit sûr d'ailleurs que le Prince de Parme lui étoit dévoué, & ne manqueroit jamais d'exécuter ses ordres avec une

fidélité inviolable, il résolut enfin de ratifier les dispositions de Dom Juan, & de confier au Prince le Gouvernement des Pays-Bas.

LIV. XI.
An. 1578

29 Nov. A cette nouvelle, l'armée fit éclater la joye la plus vive. Elle croyoit voir revivre son ancien Général dans le Prince son neveu. Farnèse s'empressa de justifier la haute opinion qu'on avoit de lui. Le premier objet qu'il se proposa, fut de gagner à quelque prix que ce pût être, les Provinces Wallonnes. Il sentoit tout l'avantage qu'il y auroit pour lui de mettre dans son parti des troupes nationales aussi attachées à la Religion Catholique. Il s'adressa sur-tout à la noblesse, qui jouit dans ces Provinces de prérogatives très distinguées & dont les suffrages entraînent presque toujours les résolutions du peuple.

Mais quelqu'espérances qu'il formât sur le succès de sa négociation, il ne s'appliqua pas avec moins de vigilance à tous les soins qu'exigeoit l'armée. Il jugea à propos, suivant le plan déja exécuté par Dom Juan, de ne point sortir du camp où l'armée s'étoit retranchée, & d'y attendre tranquillement que les forces enne-

mies, & sur-tout les troupes étrangères qui étoient venues au secours de la Flandre, se fussent dissipées. Cette révolution paroissoit devoir être d'autant plus prochaine, que la discorde croissoit chaque jour parmi les Flamands. Il se réduisit donc à bien veiller sur ses quartiers, à contenir ses troupes dans la plus exacte discipline, & à solliciter en même temps les fonds nécessaires aux besoins de son armée (1).

Le désordre devenoit extrème parmi les rébelles. Aussi divisés sur les affaires de la Religion que sur celles qui concernoient la forme du Gouvernement, ils avoient fait un grand nombre de causes particulières, d'une cause générale. Chaque Province se proposant en quelque sorte un but différent, il n'y avoit aucun concert

(1) La situation du Prince de Parme n'en avoit pas été moins critique pendant quelque temps. Entouré d'une armée qui étoit forte de plus de quarante mille hommes de pied, & de dix-sept mille chevaux, il eût été fort embarassé si elle eût songé à lui couper les vivres, en s'emparant des bords de la Meuse & de la Sambre, par où elles arrivoient à son camp.

Liv. XI. An. 1578

entr'elles, & l'on en voyoit très peu suivre le même plan & prendre les mêmes résolutions. La division entre les Gantois & les Wallons, faisoit toujours beaucoup d'éclat; & *sous* le prétexte de conserver leurs finances pour les dépenses qui leur étoient propres, ni les uns ni les autres ne contribuoient plus aux dépenses communes. Sur ces entrefaites, la faction des mécontents s'étoit fortifiée par l'accession de presque tous les Gentils-hommes les plus qualifiés du Hainaut & de l'Artois. Le parti des Gantois en recevoit les plus grands dommages, & l'inimitié entre les deux peuples, étoit à son comble. Les mécontents étoient plus résolus que jamais de ne pas quitter la foi Catholique, & de rentrer dans l'obéissance du Roi, pourvu qu'on rétablît l'ancienne forme de Gouvernement. Les Gantois n'avoient pas pris une résolution moins forte de ne souffrir parmi eux que l'exercice de la Religion Protestante, & montroient ouvertement l'horreur qu'ils avoient conçue de la domination d'Espagne.

Au milieu de ces cruelles dissensions, l'union des Provinces confé-

dérées s'affoiblissoit beaucoup. Leurs finances s'étoient déja épuisées. Leurs troupes désertoient en foule. Les Etats dans l'impuissance d'entretenir leurs propres soldats, pouvoient encore moins payer le grand nombre de leurs alliés. Les Allemands du Prince Casimir, les François du Duc d'Alençon restoient dans l'inaction, ou plutôt ruinoient le pays au-lieu de le défendre. Courants de toutes parts avec la dernière licence, ils se dédommageoient avec usure du défaut de solde par le pillage. Leurs tumultueuses déprédations portoient par-tout la consternation & les alarmes.

Le Prince d'Orange & les Etats ne négligeoient rien pour faire cesser la cause de tant de malheurs. Il étoit évident qu'on devoit sur-tout imputer les troubles aux Gantois. Casimir ayant été invité par les Etats de retourner à Gand, s'efforça de rappeller cette Ville à des sentiments plus modérés; mais il ne put vaincre l'obstination des factieux que les Habitants avoient placés à leur tête, & qui avoient trop d'intérêt à fomenter la sédition, pour avoir égard à ses bons offices.

LIV. XI. An. 1579

Dans cette embarrassante situation, les Etats n'avoient pas d'autres ressources que la Reine d'Angleterre. Le Prince d'Orange engagea Casimir de se rendre auprès d'Elisabeth, pour lui demander de nouveaux secours, & sur-tout de puissants subsides. Casimir y donna tous ses soins; mais soit qu'elle ne voulût pas offenser davantage le Roi d'Espagne, soit qu'il lui fût réellement impossible de se prêter aux besoins des Flamands, & de leur accorder tout l'argent qu'ils demandoient, elle se contenta de donner des assurances très équivoques de ses bonnes intentions, & renvoya Casimir comblé d'honneurs, mais sans avoir rien obtenu. Ce Prince trouva à son retour ses troupes en désordre. Une grande partie s'étoit débandée (2). Le

(2) L'armée de Casimir ne s'étoit point débandée; mais sa Cavalerie avoit été contrainte, par le Prince de Parme, d'évacuer les Pays-Bas. Alexandre ayant marché dans le dessein d'en attaquer les Reitres, les avoit atteints auprés d'Arschot. Cette troupe qui composoit un corps de plus de six mille hommes, & qui n'avoit pu trouver d'asyle dans Bois-le-Duc, où elle vouloit se sauver, craignit de ne pouvoir échapper à l'armée Espagnole, & résolut de retourner en Allemagne,

reste de l'armée paroissoit disposé à suivre le même exemple, s'il ne se hâtoit de les reconduire en Allemagne. Les troupes du Duc d'Alençon ne s'étoient pas mieux comportées. L'autorité des deux Généraux servoit peu à contenir sous leurs drapeaux, des soldats qui manquoient de tout. Enfin, l'un & l'autre furent contraints presqu'en même temps de se retirer, le Duc d'Alençon en France, & Casimir en Allemagne, ne laissant en Flandre après eux d'autre effet de leur expédition, que l'incertitude peu honorable de savoir lequel des deux Princes l'avoit en-

Faisant néanmoins bonne contenance, ces Reitres firent dire au Prince d'Orange, qu'ils étoient prêts à se retirer, s'il vouloit leur payer la solde qui leur étoit due. Le Prince qui connoissoit leur position se moqua d'eux, & répondit que c'étoit lui au contraire qui prétendoit qu'ils achetassent la permission de rentrer en Allemagne. Les Reitres voyant que le Général ennemi n'étoit point la dupe de leur fanfaronade, se crurent trop heureux d'en obtenir une espèce de passeport, qui leur tint lieu de sauve-garde, pour se rendre sûrement dans leur patrie. Il les fit accompagner par les Reitres & deux cents lances de son armée, jusqu'à ce qu'ils eussent passé la Meuse. Cette affaire lui fit le plus grand honneur.

Liv. XI.

An. 1579

treprise avec plus d'espérances, & terminée avec moins de succès.

Les forces étrangères qui étoient accourues au secours des Flamands, s'étant ainsi dispersées, les troupes nationales ne tardérent pas à suivre le même exemple. Le Prince de Parme sentit alors que c'étoit le moment d'agir, & de ne plus rester sur la défensive. Les ennemis n'ayant plus d'armée à lui opposer, il s'agissoit de s'emparer de quelques-unes de leurs meilleures Places, & de celles sur-tout qui pouvoient procurer plus de ressources pour la continuation de la guerre. Le Prince proposa cet objet au Conseil de guerre. Les siéges d'Anvers & de Mastreicht furent regardés comme les plus importants. Mais lequel des deux devoit-on entreprendre ? C'est ce qui partagea le Conseil, & produisit une grande contrariété de sentiments. Il étoit bien plus avantageux, suivant quelques-uns, de se rendre maître d'Anvers ; les prérogatives de cette Ville, & sa situation au milieu des principales Provinces des Pays-Bas, la faisoient regarder comme la capitale de la Flandre. Elle dominoit le cours de l'Escaut, qui lans les temps de

marée, étoit si large auprès des murs de cette Ville, qu'il y paroissoit moins une rivière qu'une vaste mer. D'ailleurs ils représentoient que de cette Ville on pouvoit pénétrer en peu d'heures au centre de la Hollande & de la Zélande, & que c'étoit dans ces Provinces où la révolte s'étoit plus profondément enracinée, qu'il falloit surtout rétablir l'ordre & la soumission. La Zélande en particulier, étoit la porte de la Flandre, du côté de la mer, la plus propre à recevoir les secours qu'on enverroit d'Espagne. Il falloit la rouvrir à quelque prix que ce fût. L'Escaut & la ville d'Anvers avoient fourni pendant long-temps les moyens de former les expéditions qu'on avoit si souvent entreprises contre ces Provinces. Ainsi quand même le siège d'Anvers consumeroit plus d'argent, d'hommes & de temps que celui de Mastreicht, on ne devoit pas balancer. Une conquète si précieuse rachèteroit bien toutes les pertes qu'elle auroit coûtées.

Cet avis, quoique fortement soutenu, ne persuada pas ceux qui conseilloient le siège de Mastreicht. Il falloit avant tout, disoient-ils, s'assurer le passage de l'Allemagne le plus im-

Liv. XI. An. 1579

portant. Le pont de Maſtreicht, ſur la Meuſe, avoit déja ſervi à faire entrer en Flandre les renforts nombreux qui avoient joint l'armée du Roi. Et cette Ville avoit été en même temps un des plus puiſſants boulevards qu'on eut oppoſé à l'invaſion des troupes ennemies. Ils obſervoient d'ailleurs que le ſiège d'Anvers ſeroit de la plus extrème difficulté; qu'il étoit impoſſible d'y jetter un pont ſur l'Eſcaut; que la largeur extraordinaire de ce fleuve, ſa profondeur, ſa rapidité, le flux & le reflux de la mer y apportoient des obſtacles inſurmontables, & que c'étoit cependant par cette opération eſſentielle qu'il faudroit commencer l'entrepriſe, ſi l'on vouloit intercepter les ſecours que les aſſiégés ne ceſſeroient jamais de recevoir par ce fleuve. Au contraire, le lit de la Meuſe n'étoit ni large ni profond à Maſtreicht. Cette Ville étoit ſans communication avec la mer; en ſe rendant maître de la rivière au-deſſus & au-deſſous de la Ville, on empêcheroit les ſecours par eau, & l'armée s'oppoſeroit aiſément à tous ceux qu'on voudroit introduire par terre. Enfin, ils ajoutoient que le ſuccès de ce ſiège

étoit moins incertain ; & que quand même il viendroit à ne pas réussir, les loix de la prudence prescrivoient dans la conjoncture presente, de préférer les entreprises les plus faciles ; & avant de s'engager dans l'intérieur de la Flandre, de s'assurer des secours qu'on devoit recevoir du dehors. Cette opinion prévalut. Le Prince qui sentoit en effet que l'armée n'étoit ni assez nombreuse, ni assez fournie des munitions nécessaires pour s'attacher au siège d'Anvers, se décida pour celui de Mastreicht, & ne s'occupa plus que des préparatifs qui pouvoient accélérer le succès de cette entreprise.

On étoit au commencement de l'année 1579. Le Prince de Parme, sans attendre que les froids de l'hiver fussent entièrement passés, rassembla son armée, & marcha à Mastreicht sur la fin de Mars. L'armée royale n'étoit comcomposée que de quinze mille hommes de pied, & de quatre mille chevaux (3); mais c'étoient tous soldats aguerris, & dont l'expérience & la valeur pouvoient supléer au nombre. Les Etats

(3) Son armée étoit forte de 24000 hommes de pied, & de 7000 chevaux, suivant Strada.

Liv. XI.
An. 1579

n'eurent pas plutôt découvert le dessein du Prince, qu'ils songèrent à faire d'aussi grands efforts pour défendre Mastreicht, que les Royalistes en devoient faire pour l'attaquer, & munirent abondamment cette Ville de tout ce qu'une longue résistance pouvoit exiger. Le brave La Noue, François, étoit alors en Flandre. On l'avoit fait Lieutenant du Prince d'Orange. C'étoit un des meilleurs Capitaines du parti Huguenot. La France joüissant alors d'un intervalle de repos, il étoit venu offrir ses services aux Etats. Ils l'avoient accueilli avec toutes les marques de la plus grande estime; & outre la place de Lieutenant du Prince d'Orange, ils lui avoient donné le Gouvernement de Mastreicht. Il n'en falloit pas davantage pour l'intéresser vivement à la conservation de cette ville. Il ne s'y renferma pas néanmoins, & jugeant qu'il parviendroit plus surement à la sauver en lui procurant des secours, il se chargea du soin de les y conduire. Il eut seulement l'attention de faire entrer dans cette forteresse, des Capitaines capables d'y faire la plus vigoureuse défense, tels que Schwartzembourg de Herle, Flamand;

& Sébastien Tappin, François, (4). l'un & l'autre hommes de tête & d'éxécution, & qui ne pouvoient s'avancer que par leurs services militaires. Ils avoient sous leurs ordres environ quinze cents hommes de pied, partie Flamands, partie François & Anglois, auxquels on joignit un grand nombre de paysans destinés à servir de pionniers & à construire les ouvrages nécessaires pour fortifier la place & réparer les brêches qu'y pourroit faire l'ennemi. Les habitants eux-mêmes parurent disposés à partager les soins & les travaux de la défense.

LIV. XI. An. 1579.

L'armée Espagnole avoit déja investi Mastreicht. Le Prince de Parme, après avoir distribué ses quartiers, les avoit retranchés de toutes parts avec toutes

8 Mars

(4) La gloire de la défense de Mastreicht est due à Tappin seul. Si l'on en croit Strada, Schwartzembourg de Herle n'avoit que très peu de connoissance de l'art militaire, & il avoit besoin d'être conduit par un Capitaine expérimenté. *Urbem regebat (Schwartzemburgius) rerum militarium incallidus, eo que veterani militis opera necessariò usurus.* La garnison de Mastreicht, étoit secondée, suivant le même Historien, par six mille bourgeois armés, & autant de paysans des environs, qui s'y étoient enfermés.

Liv. XI. An. 1579

les précautions & toute l'habileté possible. Quoiqu'on ait donné quelques notions sur la ville assiégée, on croit qu'il convient d'entrer dans un plus grand détail à ce sujet, afin de mettre le lecteur plus en état de juger des évènements qu'on aura à rapporter. La ville de Mastreicht embrasse les deux bords de la Meuse, mais inégalement. La partie qu'on trouve sur la rive gauche, est beaucoup plus grande que celle qui s'étend sur la droite, & la différence est si considérable que la première porte seule le nom de Mastreicht à cause de sa grandeur. La seconde, qui est très petite s'appelle Vich. Celle-ci touche à l'Etat de Liége, & l'autre est située du côté du Brabant. Elles sont réunies néanmoins par un pont si large & si beau, qu'il ne contribue pas moins à la décoration de cette Ville qu'à son utilité. L'enceinte de la Ville est de cinq milles d'Italie (environ deux lieues de France); elle renferme, entre le terrein qui est couvert d'édifices & ses murs, de grands espaces vuides qui avoient permis d'y faire des terre-pleins très épais, & donnoient la facilité d'y former encore de bons retranchements. Elle est bien for-

tifiée. Une partie de ses défenses sont construites à la moderne, les autres sont antiques ; & un fossé large & profond les couronne de toutes parts. Le terrein des environs de la Ville est très praticable. On y peut aisément ouvrir la tranchée & former les travaux qu'exigent un siège. Sa population ne répond pas, à beaucoup près, à l'étendue de ses fortifications. Ses habitants sont guerriers. On y trouve pourtant un Clergé nombreux, que la richesse de ses Bénéfices fixe dans cette ville. Le Gouvernement civil se divise presque également entre le Roi d'Espagne, comme Duc de Brabant, & l'Evêque Prince de Liége, dont la Souveraineté s'étend jusques dans Mastreicht : le droit d'y mettre garnison appartient au Roi ; mais quels que soient les droits respectifs des deux Souverains, il arrive que la concurrence ne tourne point à l'avantage du plus foible, & que le plus puissant s'empare de toute l'autorité.

Le Prince de Parme, après avoir mis ses quartiers à l'abri de toute entreprise, s'étoit campé en face de la ville assiégée, & avoit retenu auprès de lui les principaux Officiers de l'ar-

Liv. XI.
An. 1579

mée. Le Seigneur d'Hierges avoit pris son logement du même côté ; & comme c'étoit dans cette partie qu'on devoit former l'attaque, il y avoit placé l'artillerie qu'il commandoit, & qui étoit nombreuse. Mondragoné fut chargé d'investir le côté de Vich. En très peu de temps la circonvallation fut si bien assurée, qu'il paroissoit impossible que les ennemis pussent y pénétrer, ni par force, ni par ruse. On ferma également la Meuse, au-dessus & au-dessous de la Ville, par le moyen de deux ponts de bateaux assez solides pour ôter à l'ennemi l'espérance d'entrer par eau dans la Ville. Ces ponts servoient en même temps de communication à l'armée royale, répandue sur l'un & l'autre bord de la rivière.

Ces dispositions ayant été faites, on ouvrit la tranchée. La garnison, qui n'étoit pas nombreuse, ne pouvoit pas risquer beaucoup de sorties. Elle en fit néanmoins dès le commencement du siège, & avec beaucoup de succès. Elle détruisit plusieurs fois les travaux des assiégeants. On avoit formé deux attaques, l'une à la porte de Tongres *, & l'autre vis-à-vis de la courtine qui se trouve au milieu

* Ou de Bruxelles.

de la porte d'Hoxter, & de celle de la Croix. Lorſque les tranchées furent ſuffiſamment avancées, Hierges établit ſes batteries qui causèrent beaucoup de dommages aux aſſiégés. Déja les aſſiégeants étoient parvenus à la contreſcarpe, & tâchoient de déboucher dans le foſſé, afin de le combler promptement, & de pouvoir ſeconder les opérations de l'artillerie, par de vigoureux aſſauts. La Porte de Tongres étoit défendue par un bon ravelin, & un grand cavalier établi ſur le terre-plein du rempart. Ces poſtes d'où les aſſiégés faiſoient le feu le plus vif, nuiſoient beaucoup aux progrès des aſſiégeants. On les battit avec quelques pièces de gros canon, qui les foudroyèrent ſi vivement que les ennemis furent obligés de ſe retirer. Les aſſiégeants parvinrent enfin à perfectionner leurs ouvrages, & à déboucher dans le foſſé. Cependant l'audace des aſſiégés croiſſoit avec le péril. A meſure que les Eſpagnols avançoient, ils redoubloient d'efforts pour les repouſſer. Leur ardeur étoit infatigable. Sans ſe repoſer ni jour ni nuit, ils étoient par-tout, ils bravoient à l'envi le danger, & l'on ne ſauroit

LIV. XI. An. 1579 25 Mars.

Liv. XI. An. 1579

dère qui montra plus de zèle & d'intrépidité, ou de la garnison, ou des habitants, ou des paysans même qui s'étoient enfermés dans la place (5).

Néanmoins les Royalistes restèrent maîtres du fossé, & la brèche parut assez praticable, pour qu'on tentât l'assaut. Dès que la résolution en eut été prise, Farnèse choisit les troupes qu'il y destinoit. Il ne les choisit point particulièrement parmi les Espagnols, & voulut que des soldats de toutes les nations qui servoient dans son armée, eussent également part au péril & à la gloire. Ce Prince avoit très à coeur le succès de ce siège. C'étoit sa première expédition depuis qu'il étoit à la tête des armées & de l'administration des Pays-Bas; & on sait combien les commencements dans un nou-

(5) Les femmes de Mastreicht se signalèrent dans la défense de cette Place, suivant Strada. On en forma trois compagnies, dont une partie fut occupée aux contremines, & les autres firent le service de la garnison, armées comme elle, & payant de leur personne sur le rempart, comme le plus brave soldat. On en vit en outre un bien plus grand nombre partager les travaux des pionniers, réparer avec eux les anciennes fortifications, ou en élever de nouvelles.

veau gouvernement, & sur-tout à la guerre, décident de la réputation & influent sur l'avenir. Le Prince de Parme desiroit donc beaucoup de terminer son entreprise avec gloire. Il anima par la plus vive exhortation ses soldats à monter à l'assaut. Leur ardeur n'avoit pas besoin d'être excitée. Ils le tentèrent avec une bravoure inexprimable ; mais les assiégés firent une si belle défense, que les Royalistes, après les efforts les plus courageux & les plus inutiles, furent contraints de se retirer avec beaucoup de perte.

LIV. XI. An. 1579.

Ce premier assaut avoit échoué, parce que la brêche n'étoit pas suffisante. Les assiègeants augmentèrent donc le feu des batteries, perfectionnèrent les travaux du fossé, & tâchèrent d'empêcher par toutes sortes de moyens, les ennemis de réparer les brèches faites aux remparts de la ville. Ils se préparèrent ensuite à livrer un second assaut ; & pour affoiblir la résistance de la garnison en la divisant, ils résolurent de le donner en même temps aux deux attaques. Enfin les assauts sont donnés. Les assiègeants montrent le plus grand courage & tentent de chasser les ennemis, & de s'établir

sur la brèche; mais ils ont en tête des adversaires dignes d'eux; & pendant long-temps on ne peut connoître quel parti sera couronné par la victoire. Herle d'un côté, Tappin de l'autre, s'illustrent par des prodiges de capacité & de valeur. Ils courent les premiers au devant du danger. Leur exemple remplit leurs soldats de la plus grande ardeur. Les assiégeants, furieux d'une résistance aussi opiniâtre, redoublent leurs efforts. L'action ne peut être ni plus vive ni plus meurtrière. On n'attaque plus de loin par des décharges de mousqueterie, & par le feu du canon. L'on combat corps à corps, la pique ou l'épée à la main. Ce sont la vigueur, l'adresse & le courage qui triomphent. Le sang ruisselle de toutes parts, la terre est jonchée de morts & de mourants. Des pierres énormes, des feux d'artifices lancés des remparts, augmentent la confusion & le péril. Pour comble de malheur le feu prend à des barils de poudre qu'on avoit approchés de part & d'autre, à la portée des combattants. L'air retentit d'un bruit épouvantable, & la terre est couverte de cadavres mutilés. Il sembla que la fortune se faisoit un jeu

cruel de déployer sa puissance, & de varier les tristes scènes que donnent souvent les fureurs de la guerre. Le combat fut très long & très sanglant. Les Royalistes furent encore obligés de battre la retraite ; & loin de chasser les défenseurs de Mastreicht des retranchements qu'ils avoient élevés derrière leurs murailles, ils ne purent s'emparer de la brêche, & s'y établir.

Ces deux assauts que plusieurs autres faits d'armes très meurtriers avoient précédés, coûtèrent beaucoup à l'armée royale. Un grand nombre d'Officiers, & des principaux Chefs, y périrent. Les Espagnols perdirent Jean Manrique, Blaise d'Acugna, Pierre Gusman, Pierre Pacheco. Les Italiens, Fabio Farnèse, Marc-Antoine Simonetti, Gui de Saint George, le Marquis Conrad, Malespina, & Jean Grimaldi. Parmi les Allemands & les Wallons, il y eut plusieurs personnes de distinction qui éprouvèrent un sort aussi malheureux. Hierge, Commandant de l'artillerie, fut tué. Ce fut une perte très grande pour le parti du Roi, qui n'avoit pas en Flandre, de meilleur Capitaine de cette Nation, & de plus fidèle su-

LIV. XI. An. 1579

jet (6). Les Espagnols souffrirent beaucoup plus que le reste de l'armée. Comme ils y tenoient le premier rang, & qu'ils y étoient en plus grand nombre, ils marchoient toujours à la tête dans toutes les entreprises, & étoient par conséquent les plus exposés. Farnèse, voyant que son armée avoit été considérablement affoiblie par ces actions sanglantes, songea à la renforcer, & tira des garnisons les troupes qui n'y étoient pas absolument nécessaires. Il augmenta le nombre de ses pionniers ;

(6) Le Seigneur d'Hierges fut tué environ cinq semaines plus tard, selon de Thou & Strada. Il mourut d'un coup de feu, en établissant une batterie de canon contre la demi-lune que les assiégés avoient construite auprès de la porte de Tongres. C'étoit un homme d'un courage élevé, & qui s'étoit fait une grande réputation dans cette malheureuse guerre. *Vir magni animi & qui his bellis magnam militaris virtutis laudem meruerat.* De Thou. L'affaire dont il est ici question fut fort meurtrière. Les Espagnols découragés par la perte qu'ils avoient faite, envoyèrent demander au Prince la permission de cesser l'attaque. Farnèse, tout prudent qu'il étoit, irrité par la résistance, refusa d'abord, & voulut s'aller mettre à leur tête, l'épée à la main pour vaincre ou mourir. Mais les plus anciens Officiers le calmèrent, & l'on abandonna l'assaut.

&

& au lieu de sacrifier la fleur de ses guerriers à livrer des assauts inutiles, il prit le parti de pousser ses travaux pied-à-pied, de n'omettre aucune précaution pour diminuer ses pertes; & si sa prudence prolongeoit le siège, il vouloit au moins en assurer le succès.

Quelque maltraités qu'eussent été les assiégeants, les assiégés avoient essuyé de plus grands malheurs, & se trouvoient réduits à un état bien plus fâcheux. Comme ils n'avoient pu être secourus, ils éprouvoient une disette générale de vivres & de munitions. La plus grande partie des soldats de la garnison avoit péri dans le combat. Un grand nombre de Bourgeois & des Paysans des environs, qui servoient de Pionniers, avoient été tués. Le reste manquoit de tout. Chaque jour les maladies engendrées par la fatigue & les veilles continuelles, y causoient une diminution considérable. Les soulevés avoient rassemblé plusieurs fois des troupes, afin de forcer les lignes, & d'introduire du secours dans la place. La Noue devoit se mettre à leur tête, & rester dans Mastreicht pour y faire une défense encore plus vigoureuse; mais la discorde continuant de

Liv. XI. An. 1579

les diviser entr'eux, il n'avoit pas été possible de ramasser des forces capables d'exécuter ce projet. La Noue & le Prince d'Orange s'en occupoient beaucoup, & y employoient toute leur adresse ; mais c'est tout ce qu'ils pouvoient faire. Ils sçurent néanmoins assez bien persuader les défenseurs de Mastreicht, qu'on ne tarderoit pas à les secourir, pour que ces braves gens plus déterminés que jamais à se défendre, redoublassent d'ardeur & de vigilance.

Le Prince de Parme, de son côté, ne négligeoit rien pour terminer heureusement le siège. Le ravelin qui couvroit la porte de Tongres, nuisoit beaucoup aux assiégeants. Quoiqu'on n'eût pas cessé de le battre en ruine, & qu'on eût tenté de toutes manières d'enlever cette défense aux ennemis, on n'y avoit pas entiérement réussi. Farnèse résolut de s'en rendre maître, à quelque prix que ce fût. Il fit faire de nouvelles mines, & toutes les espèces de travaux qui pouvoient le conduire à ce but ; mais la garnison ne fit pas moins d'efforts pour l'empêcher. Les assiégeants n'avançoient que peu-à-peu. Il falloit disputer le terrein

pied-à-pied, & l'acheter au prix de beaucoup de ſang. Ce fut dans cet endroit, où on avoit porté le fort du ſiège, que les aſſiégés ſe défendirent avec plus d'acharnement. On parvint pourtant à les chaſſer de cet ouvrage, qui avoit tenu plus d'un mois. Le Prince profitant de cet avantage, fit encore élever plus haut le grand cavalier qu'on y avoit conſtruit, & en tourna le feu contre la ville, qu'il foudroya du haut de ce poſte. Les batteries ordinaires continuant de tirer avec de nouveaux ſuccès, les aſſiégés n'eurent plus de repos, & ne trouvoient de ſûreté en aucun endroit de la place. Dans cette triſte ſituation, ils commencèrent à déſeſpérer de ſe ſoutenir plus long-temps, ſans néanmoins ſonger encore à ſe rendre.

Liv. XI. An. 1579 24 Juin.

Quoiqu'ils fuſſent réſolus à rejetter juſqu'au dernier ſoupir une capitulation honorable que le Prince leur offroit, le ſiège fut terminé beaucoup plutôt qu'on ne l'avoit eſpéré, par un moyen imprévu que le haſard préſenta heureuſement aux aſſiégeants. On étoit alors à la fin de Juin. La chaleur qui ſe faiſoit ſentir vivement, rendoit les travaux encore plus inſupportables;

Liv. XI.

An. 1579

& la garniſon, accablée de chaleur & de fatigues, ne pouvoit ſuffire à veiller exactement ſur tous les poſtes. Quelques Eſpagnols s'apperçurent qu'on s'étoit relâché en quelques endroits, de la vigilance ordinaire. Ils ſe gliſſèrent ſans faire de bruit ſur le rempart, du côté où tomboient leurs ſoupçons. Il n'y trouvèrent effectivement qu'un poſte foible, & quelques ſoldats endormis de laſſitude. Ils fondirent deſſus l'épée à la main, & les maſſacrèrent. On accourut de part & d'autre au bruit qu'occaſionna cette ſurpriſe, & l'on engagea le combat le plus terrible; mais les aſſiégés furent accablés par le nombre; & les Royaliſtes ayant forcé le rempart d'un autre côté, Maſtreicht tomba enfin en leur pouvoir (7). Cette

29 Juin.

(7) Le Prince de Parme étant tombé dangereuſement malade, auſſitôt après la priſe de l'ouvrage dont on vient de parler, le ſiège parut en ſouffrir, & l'attaque devint plus molle. Les aſſiégés qui s'en apperçurent, ſe relâchèrent de même de leur vigilance ordinaire. Le Prince, qui de ſon lit veilloit encore à tout, voulut en profiter, & ordonna de livrer l'aſſaut. Le matin qu'on devoit y monter, un ſoldat s'étant gliſſé de très bonne heure, par une brêche mal réparée, pour obſerver la contenance de l'ennemi, ne trouva ſur le mur que

ville malheureuse ayant été en quelque sorte prise d'assaut, il ne fut pas possible aux Généraux d'arrêter la fureur du soldat; & la cruauté avec laquelle elle fut traitée, est inexprimable. On passa tout au fil de l'épée sans distinction d'âge, de sexe & de condition. Ceux qui échappèrent au fer, se précipitèrent de désespoir dans la rivière. Un pillage affreux succéda au carnage. Le Vainqueur saccagea tout sans pitié; & son avarice ne le porta pas à des excès moins horribles que son inhumanité. Cette ville infortunée fut ruinée au point, qu'ayant été entiérement dépeuplée, elle ne put de long-temps se rétablir. On sauva cependant la vie à Tappin, ce brave Commandant de Mastreicht, par estime pour sa valeur.

Une si importante conquête fut d'autant plus glorieuse au Prince de Parme,

---

des sentinelles endormies. On monta aussitôt qu'il eut instruit les Généraux de sa découverte, & la ville fut emportée. Le carnage fut si affreux qu'il épargna à peine quatre cents personnes de tous les habitants & de la garnison qui les défendoit. Les assiégeants perdirent deux mille cinq cents hommes, & firent un butin qui leur produisit plus d'un million d'écus d'or.

Liv. XI. An. 1579

que malgré ses difficultés, elle n'avoit pas employé tous ses soins. Dans le temps même qu'il étoit plus occupé du siège de Mastreicht, il négocioit avec les Provinces Wallonnes; & quoique cet important traité, qui exigeoit de sa part autant d'attention que d'habileté, fût traversé chaque jour par les plus grands obstacles, il l'avoit heureusement conclu (8). Presque toutes les

(8) Valentin de Pardieu, Seigneur de la Motte, Gouverneur de Gravelines, réconcilié avec le Roi dès l'année précédente, & Mathieu Moulart Evêque d'Arras, ménagèrent cette révolution. Ayant insensiblement amené l'Artois, le Hainaut, la Flandre Gallicane, & la principale Noblesse de ces Provinces, à former une nouvelle confédération qui fut signée le 6 Avril à Arras, pour le maintien de la pacification de Gand, ils les déterminèrent bientôt après à traiter avec le Prince de Parme. Elles s'y portèrent avec d'autant plus d'ardeur, que le Prince d'Orange, qui craignoit la défection totale des Wallons, avoit engagé celles où il avoit plus de crédit, à resserrer les nœuds de leur union par une convention favorable à ses vues, qui avoit été signée à Utrecht, le 23 Janvier, par la Hollande, la Zélande, la Gueldres, la Seigneurie d'Utrecht & le plat-pays de Groningue. Cet acte fameux, qu'on a depuis appellé l'union d'Utrecht, est la vraie base & le titre constitutif de la République des Provinces-Unies. Comme on y avoit dérogé à la Pacification

autres Provinces s'y étoient opposées; le Prince d'Orange n'avoit rien épargné pour l'empêcher. Les Wallons eux-

de Gand, dans le treizième article; qu'on y avoit laissé à toutes les Provinces le choix de la Religion qu'elles voudroient professer; que la Hollande & la Zélande s'étoient réservées la faculté de proscrire, comme auparavant, la Religion Catholique, les Provinces Wallonnes en avoient été très irritées; & le mécontentement qu'elles en avoient conçu, contribua plus que toute autre considération, à les faire rentrer sous l'obéissance de l'Espagne. Du reste, ces deux confédérations opposées d'Utrecht & d'Arras, mirent le comble à la division dans les dix-sept Provinces, & causèrent entr'elles une guerre de Religion qui les rendit irréconciliables. Elles perdirent de vue la haine des Espagnols qui les avoit réunies, pour ne s'occuper que des intérêts des Religions auxquelles elles étoient attachées, & il faut convenir avec Grotius, que les sept Provinces elles-mêmes, malgré l'aversion qu'elles sembloient avoir pour le Gouvernement Espagnol, étoient encore plus touchées du zèle d'affermir le Calvinisme sur les ruines du culte Romain. Le Prince d'Orange, qui n'avoit pas d'autre projet que de profiter des circonstances, pour se dérober au ressentiment de l'Espagne, & agrandir sa fortune, le suivit constamment. Il cessa d'être Catholique, parce qu'il étoit plus expédient pour lui d'embrasser le Calvinisme, & que l'appui de ceux qui s'y étoient dévoués, étoit nécessaire au succès des desseins de son ambition.

mêmes, retenus par la défiance, avoient souvent jetté Farnèse dans de grands embarras. Persistant avec plus d'entêtement que jamais à demander l'exécution totale de la paix de Gand, & sur-tout le départ des troupes étrangères, ils ne vouloient rien moins que limiter l'autorité du Roi dans tous les points de l'administration. Ils exigeoient que Philippe envoyât en Flandre un de ses fils, pour y être élevé, & qu'il lui abandonnât la souveraineté de ces Provinces. Ils réclamoient particuliérement le droit de former des ligues au dedans, & des alliances au dehors, à la moindre infraction de l'accord de la part de ce Prince. Il étoit évident qu'ils se proposoient d'augmenter assez leurs prérogatives, pour qu'à l'avenir ils ne pussent jamais prendre ombrage de celles du Roi. Ce qui embarrassoit davantage le nouveau Gouverneur des Pays-Bas, c'étoit de perdre l'appui des troupes étrangères, & d'être contraint de mettre toute sa confiance dans les Wallons. En supposant qu'ils restassent fidèles au Roi, ils ne pouvoient être assez puissants pour soutenir sa cause contre les autres Provinces. Mais de même que Dom Juan avoit été for-

eé de consentir à cette condition, comme un préalable nécessaire à sa réception dans le Gouvernement des Pays-Bas, les Wallons, inflexibles sur ce point, exigeoient avant toute convention la sortie des troupes étrangères, ainsi que l'observation rigoureuse & littérale de la pacification de Gand.

Le Prince de Parme flottoit au milieu de ces difficultés dans une grande perplexité. Il sentoit l'importance dont il étoit d'acquérir au Roi les Provinces Wallonnes; mais il craignoit en même temps de tomber dans les extrémités fâcheuses où Dom-Juan avoit été réduit plus d'une fois. Il jugea à propos de ne rien décider, sans avoir reçu les ordres exprès de Philippe. Le Roi qui ne doutoit pas que le temps & le traitement favorable que la Noblesse recevroit de lui, ne déterminassent ces peuples à souffrir les troupes étrangères, résolut enfin d'attacher les Wallons à son service, en se prêtant à la plupart de leurs demandes.

Le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, & le Marquis de Roubais, ci-devant appellé le Vicomte de Gand, Seigneur très considéré dans les Provinces Wallonnes, étoient à la tête du

Liv. XI. An. 1579

parti des mécontents. Farnèse s'appliqua principalement à gagner ces deux Chefs, & quelques autres Gentilhommes. Le Roi appuya ses sollicitations en leur écrivant, & en leur donnant des marques distinguées de sa bonté. Matthieu Moulard, Evêque d'Arras, s'employa vivement dans cette affaire, & servit efficacement à ramener les Ecclésiastiques. Enfin, l'arrangement fut signé à Arras au mois de Mai par les Députés du Prince & des Wallons. Il ne fut conclu qu'au nom des Provinces de Hainaut, d'Artois & de la Flandre gallicane, dans laquelle les villes de Lille, Douai & Orchies sont comprises. Les autres Provinces Wallonnes, qui s'étoient presqu'entiérement soumises au Roi, n'y furent point appellées. Tels furent les articles les plus importants de la convention. On commençoit par statuer l'exécution de la paix de Gand, & la sortie des troupes étrangères dans six semaines, sans qu'elles pussent jamais rentrer en Flandre que de l'exprès consentement des Provinces Wallonnes. On leur substituoit une armée nationale soudoyée par le Roi, au paiement de laquelle il pourroit appliquer les subsides des Provinces. Tous les

17 Mai.

Magiſtrats, & tous ceux qui étoient pourvus de quelque emploi, devoient jurer de faire profeſſion de la Foi Catholique. Toutes les Provinces conſervoient leurs privilèges, & le Roi promettoit de maintenir leur Gouvernement dans la forme qu'il avoit lors de l'abdication de l'Empereur Charles-Quint. Il s'aſſujettiſſoit à ne jamais donner à la Flandre d'autre Gouverneur qu'un Prince de ſon Sang; & les Etats après lui avoir demandé de confirmer, s'il étoit poſſible, l'Archiduc Mathias dans cette place, le ſupplioient encore de leur envoyer un de ſes fils, pour être élevé au milieu d'eux, & pour le remplacer dans la ſouveraineté des Pays-Bas.

Ainſi ſe termina cet accord, dont le ſuccès affligea beaucoup le Prince d'Orange, & tous ceux, qui comme lui, avoient voulu le traverſer. Pendant qu'on étoit occupé à cette négociation, on en avoit entamé une autre bien plus importante, & il avoit été queſtion de reconcilier le Roi avec toutes les autres Provinces. Non-ſeulement l'Empereur y avoit de nouveau employé ſes bons offices, & n'avoit rien omis pour les rendre utiles, mais le

Pape Grégoire XIII s'étoit empressé de se joindre à ce Prince, & desiroit beaucoup de rappeller la Flandre à l'unité Catholique, & à son ancienne soumission envers son Souverain. On s'étoit assemblé à Cologne pour traiter de cette grande affaire. C'étoit la ville la plus commode; & d'ailleurs les Electeurs de Cologne & de Treves avoient offert tout ce qui dépendoit de leurs soins, pour accélérer la réussite de ce congrès. Le Pape y envoya Jean-Baptiste Castagna, Archevêque de Rossano, Prélat qui s'étoit fait une grande réputation dans les diverses nonciatures qu'il avoit exercées, & qui depuis ayant été promu au Cardinalat par Gregoire XIII, succéda immédiatement à Sixte-Quint, sous le nom d'Urbain VII, & mourut peu de temps après. Othon Henri, Comte de Schwartzembourg fut le Chef de l'Ambassade de l'Empereur, qui lui avoit donné deux Collègues. Le Roi d'Espagne qui vouloit confier ses intérêts à un homme d'un nom distingué, choisit Charles d'Aragon, Duc de Terra-Nuova. C'étoit un des plus grands Seigneurs de Sicile, & il s'étoit acquis dans un degré peu commun l'estime publique.

Il lui associa plusieurs Ministres Flamands. Enfin, le Duc de Clèves & l'Evêque de Liege, que le voisinage de leurs Etats intéressoit particulièrement à un Traité si important, y dépêchèrent leurs Ambassadeurs. L'Assemblée se trouva réunie au commencement de Mai.

Liv. XI. An. 1579

7 Mai.

Ceux des Confédérés qui étoient attachés à la faction hérétique, se prêtèrent de mauvaise grace à cette négociation. Secondés par le Prince d'Orange, ils n'avoient rien épargné pour la faire échouer. Ils sentoient qu'elle seroit beaucoup plus favorable à la cause de l'Eglise & à celle du Roi, qu'à la leur; mais comme le parti Catholique se soutenoit encore parmi eux, ils ne purent s'y opposer assez efficacement pour empêcher les Etats d'y prendre part. Les Etats députèrent donc à Cologne, en leur nom & au nom de l'Archiduc Mathias, Gouverneur général des Provinces, un grand nombre de Représentants. Le Duc d'Arschot étoit à leur tête, & ils se trouvèrent à Cologne au temps indiqué, avec les Ambassadeurs des autres Puissances. On attendoit beaucoup de cette Assemblée. Toutefois on ne fut

Liv. XL. An. 1579

pas long-temps à s'appercevoir qu'elle auroit plus d'éclat que d'effet. Les mécontents y renouvellèrent les difficultés, qui plusieurs années auparavant avoient déja fait rompre les conférences de Breda ; & ils y furent encore moins traitables. Le temps, loin de diminuer leurs prétentions, les avoit augmentées ; & comme ils avoient tiré de grands avantages des nouveautés qui étoient survenues depuis en Flandre, ils réclamèrent avec plus de fermeté que jamais la liberté de conscience en Hollande sur-tout, & en Zélande, Provinces qui étoient l'asyle toujours ouvert à l'hérésie, & le théatre de sa puissance. Ils voulurent d'ailleurs s'arroger tant de privileges, à l'égard de l'obéissance qu'ils devoient au Roi, que le Gouvernement monarchique des Pays-Bas eût été remplacé par un Gouvernement républicain. En vain les médiateurs employèrent toutes sortes de moyens pour les engager à se relâcher de prétentions si exorbitantes. Leurs soins furent inutiles : ils échouèrent sur-tout pour ce qui regardoit la Religion. Les Députés des Etats persistant à ne se pas départir de la liberté du culte de la religion Protestante, les

Ministres du Roi ne furent pas moins fermes, & ne voulurent permettre que l'exercice de la Religion Catholique. Du reste, Philippe offrit de nouveau aux Protestants, ainsi qu'il l'avoit fait à Breda, toutes les facilités nécessaires pour sortir du pays; mais les soulevés s'expliquant tantôt avec une artificieuse obscurité, tantôt se refusant nettement aux propositions de l'Espagne, souvent même prenant occasion de ces ouvertures pour se répandre en plaintes amères contre leurs anciens Gouverneurs, & la tyrannie de la nation Espagnole, montrèrent clairement qu'ils n'avoient pas changé de sentiments & de vues. On perdit bientôt l'espérance de terminer aucun accord (9); & le congrès se sépara, 17 Novemb.

Liv. XI.
An. 1579

(9) Il paroît certain qu'on doit attribuer la rupture du Congrès de Cologne à l'inflexibilité des Provinces-Unies, à ne rien changer dans les résolutions qu'elles avoient prises à l'égard de la Religion, & plus particulièrement aux artifices du Prince d'Orange, qui étoit vivement opposé à toute espèce de paix avec l'Espagne, & qui ne s'étoit prêté à négocier avec elle, que dans l'espérance d'empêcher la réconciliation des Wallons, & d'interrompre le cours des prospérités du Prince de Parme, en obtenant une trève. Grotius fait cependant entendre qu'on auroit pu parvenir à un accom-

Liv. XI. An. 1579

après avoir duré environ six mois. Le seul effet heureux qu'eut cette tentative de réconciliation pour la cause du Roi, fut le changement qu'elle opéra dans l'esprit du Duc d'Arschot, de plusieurs autres Députés des Rébelles, & d'un grand nombre d'Ecclésiastiques. Eclairés sur les vues qu'avoient le Prince d'Orange & la faction hérétique, d'anéantir l'autorité royale & la Religion, ils ne voulurent pas seconder de pareils projets, & rentrèrent dans le devoir.

Les négociations de Cologne n'avoient point interrompu les opérations de la guerre en Flandre. Le Prince de Parme avoit pris Mastreicht: Malines s'étoit soumise à lui. Les affreuses dissensions qui divisoient les habitants de cette ville, avoient mis Farnèse à portée de gagner quelques-uns d'entr'eux, qui introduisirent sourdement au dedans des murs les troupes du Roi, & chassèrent la garnison des Etats. Villebroech, gros village que les Etats avoient fortifié, & qui fermoit un

modement raisonnable, si plusieurs autres arrangements particuliers n'eussent été un obstacle à la pacification générale.

passage important entre Bruxelles & Anvers, étoit tombé également au pouvoir du Prince. Les forces des Rébelles avoient pris au contraire une nouvelle vigueur au delà du Rhin. Le Comte de Renneberg commandoit pour les Etats en Frise (10). Quoiqu'il ne fût chargé que de cette seule Province, son attention s'étendoit aux Provinces voisines, & il tâchoit d'y procurer à la confédération tous les avantages qui dépendoient de lui. Il avoit soumis Deventer, capitale de l'Overissel, & avoit joint à cette conquête celle de Groningue. Les Gantois, d'un autre côté, poussoient vivement la guerre particulière qu'ils faisoient aux mécontents. Il avoient recouvré Menin par surprise; mais ceux-ci s'étoient dédommagés de cette perte par la prise d'Alost, & les hostilités continuoient plus que jamais entre ces deux partis.

Les succès des Royalistes se feroient soutenus, si en conséquence de l'accord conclu avec les Provinces Wallonnes le Prince de Parme n'avoit renvoyé

(10) Le Roi eût soumis de gré ou de force, le reste des Provinces des Pays-Bas, si la conquête du Portugel n'eût épuisé ses Finances.

les troupes étrangères (11). Son armée s'étoit tellement affoiblie par leur départ, qu'il ne pouvoit plus tenir la campagne, ni entreprendre de sièges. Quelques soins que les Wallons se donnassent pour rassembler des forces supérieures à celles de l'ennemi, ils manquoient d'argent; & leurs préparatifs étoient peu considérables. Ils avoient si peu de cavalerie, qu'ils avoient laissé au Gouverneur quelques compagnies d'Albanois pour lui servir de garde, jusqu'à ce qu'ils pussent les remplacer par un corps de cavalerie nationale. Leurs adversaires n'étoient pas heureusement dans une meilleure situation. La confédération n'avoit conservé, depuis que les étrangers qui étoient venus à son secours s'étoient débandés, que fort peu de troupes sans aucun Général Flamand. Le Comte de Bossu étoit mort (12); & les Officiers

(11) Les troupes Espagnoles se retirèrent des Pays-Bas, au commencement de l'année 1580.

(12) Le Comte de Bossu étoit mort le 21 Décembre 1578. On soupçonna le Prince d'Orange de l'avoir fait empoisonner, parce qu'il craignoit que le Comte ne rentrât dans le parti du Roi.

Wallons qu'elle regardoit, après ce Seigneur, comme ses principaux Capitaines, étoient rentrés dans l'obéissance du Roi. L'Archiduc Mathias, jeune Prince sans aucune expérience, n'avoit que le nom de Général, & étoit incapable d'en remplir les fonctions. Le Prince d'Orange, enveloppé dans le tourbillon immense des affaires politiques, ne pouvoit se mettre à la tête de l'armée. C'étoit donç principalement sur le brave La Noue, & ensuite sur le Colonel Norris, Anglois, que rouloient les détails & la conduite de la guerre. Elle s'étoit beaucoup ralentie dans l'état d'affoiblissement où on se trouvoit de part & d'autre. Les deux partis à-peu-près d'égales forces, en avoient assez pour se soutenir; mais trop peu pour prendre l'avantage. L'un & l'autre n'espèroient guère de succès que des circonstances & des bienfaits du temps.

Liv. XI. An. 1579

Les commencements de l'année suivante furent signalés par un des plus mémorables évènements que la guerre de Flandre ait enfanté. Ce fut en 1580 que les Rébelles confédérés prirent la résolution d'abjurer la domination d'Espagne, & de se choisir un nouveau

An. 1580

Liv. XI. An. 1580

Souverain. Il y avoit déja long-temps que le Prince d'Orange méditoit cet audacieux projet. Après avoir flotté entre l'espérance & le désespoir de le réaliser, il avoit enfin voulu sortir de la perplexité cruelle où il se trouvoit. S'il étoit effrayé des effets redoutables de la colere du Roi d'Espagne, dont la puissance venoit d'être augmentée par la conquête du Portugal, il envisageoit en même temps avec complaisance la brillante perspective qu'une révolution, qui enleveroit la souveraineté des Pays-Bas à ce Monarque, présentoit à son ambition, & les avantages immenses qui pouvoient en résulter pour sa fortune. Il se flattoit secrètement que du moins les Provinces de Hollande & de Zélande resteroient en sa puissance ; & il ne regardoit pas comme impossible que la faveur des conjonctures ne le conduisît à de plus hautes destinées (13). Il lui

(13) Les Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht, prirent alors la résolution d'offrir leur Souveraineté au Prince d'Orange, & nommèrent des Députés pour lui en faire la proposition. Quelles qu'aient été les considérations qui les engagèrent à la différer, elle ne fut faite que l'année suivante. Il y a néanmoins lieu de croire que les autres Provinces de l'u-

paroissoit facile que les Flamands, ou mécontents, ou las de la domination d'un Prince étranger, voulussent choisir un nouveau maître dans le sein de la nation ; & dans cette supposition, qui n'étoit pas destituée de vraisemblance, sur quel autre que lui pouvoit tomber le choix ? Que de raisons n'avoit-il pas pour se promettre la préférence & les suffrages ? Animé par ces motifs séduisants, il ne tarda pas à jetter les fondements de son entreprise.

Liv. XI.
An. 1580

Après avoir disposé les esprits dans toutes les Provinces qui restoient unies, le Prince d'Orange y fit aussitôt insinuer par ses nombreux partisans le projet hardi de changer de Souverain ; & on ne manquoit pas en même temps de suggérer tous les moyens qui pouvoient conduire à l'effectuer. Les Rébelles sentirent l'importance de cette affaire ; & pour la traiter avec la prudence nécessaire, & prendre le parti qui seroit le plus avantageux à la nation, ils crurent qu'il étoit indispensable d'assembler les Etats-Généraux. Le Prince d'O-

nion s'étant déterminées à recourir au Duc d'Alençon, les trois Provinces n'osèrent se séparer d'elles, & se donner un maître particulier.

range en avoit encore donné le conseil. Il fut suivi, & l'Assemblée indiquée à Anvers.

Les Députés des Provinces s'y rendirent avec le Prince d'Orange; on agita la grande affaire qui les réunissoit. Tous les Députés protestants ne balançoient pas à se donner un nouveau Maître, & vouloient en même temps étendre l'empire de l'hérésie. L'adresse & l'autorité du Prince d'Orange avoient sçu déterminer le choix des Provinces, en faveur de ceux qui la professoient ouvertement. Ils formoient la pluralité de l'Assemblée; mais ils ne se réunissoient pas sur le Souverain qu'ils devoient reconnoître. Les uns penchoient pour la Reine d'Angletetre; les autres, pour le Duc d'Alençon: les avis étoient partagés; & pour faire prévaloir le sien, chacun exposoit avec chaleur les grands avantages que la France, ou l'Angleterre procureroient aux Pays-Bas. La ville de Gand, en particulier, se déclaroit pour Elisabeth. C'étoit une des villes les plus considérables de celles qui restoient attachées à la confédération. Jacques Tayard son Député, après s'être concerté avec plusieurs autres Réprésentants de la Province

propre de Flandre, ou plutôt de la partie flamingante de cette Province, où l'esprit de révolte régnoit davantage, prit la parole, & tâcha de prouver par le discours suivant, que le choix devoit tomber sur la Reine d'Angleterre.

Liv. XI. An. 1580

« Respectables Députés, lorsque je » considère les dissensions affreuses qui » désolent aujourd'hui la France, je » ne peux me persuader que le Duc » d'Alençon doive être préféré à la » Reine d'Angleterre, dans l'élection » que nous voulons faire d'un nouveau » Souverain. Les troubles de ce Royau» me infortuné éclatent dans tout » l'Univers. Il est sur le penchant de » sa ruine, exposé aux plus grands » périls, & déchiré par les factions les » plus cruelles. Le Roi y conservant à » peine une vaine apparence d'autorité, » est réduit par sa foiblesse à employer » les prières, quand il devroit don» ner des ordres. Ses justes droits sont » si méprisés, qu'il a souvent subi des » loix qu'il auroit dû imposer lui-même. » Les Catholiques & les Réformés s'a» bandonnant tour-à-tour sous les plus » faux prétextes à des fureurs de parti, » suscitent sans cesse de nouvelles re-

Liv. XI. An. 1580

» voltes; avilissent la majesté du Trône, » & en sappent les fondements. La » Flandre pourroit-elle espérer du se- » cours d'une Puissance si affoiblie & » si malheureuse ?

» Nous voulons, en effet, nous » donner un Maître qui nous protège » contre la tyrannie du Roi d'Espagne, » notre cruel ennemi. Le Duc d'Alen- » çon, sans Etats, sans troupes, sans » aucun de ces avantages qui peuvent » changer notre funeste sort, est inca- » pable de remplir nos vues, & ne » mérite point par conséquent nos suf- » frages. C'est le frère unique du Roi » de France, j'en conviens; mais ce » titre est plus brillant qu'utile. L'hon- » neur d'appartenir de si près à son » Souverain, ne l'a pas sauvé des effets » de son indignation; & quand il s'est » dérobé de sa Cour en fugitif, il n'a » jamais offert aux divers partis qui » divisent la France, qu'une protec- » tion vaine. Au lieu de les fortifier » de son pouvoir, il venoit, en quel- » que sorte, se mettre lui-même sous » leur appui, & se soutenir par leurs » forces.

» D'ailleurs cette qualité de frère » unique du Roi, qui nous éblouit,

» doit

» doit nous être suspecte. Si le Duc » d'Alençon, élevé sur le Trône de » ses ancêtres, succède à Henri III, » qui n'a point encore d'enfants, nous » sommes menacés des dangers les » plus pressants. Devenus sujets d'un » aussi grand Roi, craignons qu'il ne » nous traite alors plus durement que » le Roi d'Espagne; & que pourrons-» nous contre un Prince si voisin de » nous, & dont le bras suspendu, » pour ainsi dire, sur nos têtes, pour-» ra nous écraser en un moment?

» Tout nous décide au contraire en » faveur de la Reine d'Angleterre. » Ses peuples sont tranquilles, ses » Etats florissants. Cette Reine au-» guste gouverne avec gloire une na-» tion heureuse & soumise, dans une » paix profonde. Joignant à un cou-» rage mâle les plus grandes qualités, » cette Princesse n'a de son sexe que » les graces. Née pour commander, » elle mérite sur-tout les Couronnes » dont il faut soutenir la splendeur par » la supériorité des talents.

» Je ne peux dissimuler qu'on n'ap-» perçoive quelque division dans son » Royaume, au sujet de la Religion; » mais les Catholiques y sont si peu

LIV. XI. An. 1580

» nombreux & si abattus, qu'ils ne » peuvent aucunement balancer la puis- » sance des Réformés. La Reine pro- » tège ces derniers ; & ils défendent » ses droits. C'est cette circonstance » heureuse qu'il faut sur-tout peser. » Le plus grand nombre d'entre nous » s'est fait un devoir d'embrasser la » Réforme. C'est un titre sacré, pour » que la Reine d'Angleterre prenne » en main notre défense, & la prenne » avec plus de zèle que le Duc d'A- » lençon, Catholique Romain. Son » Royaume est peuplé & riche ; sa » marine est puissante ; ses ports sont » voisins. Quelques heures suffiront » pour en tirer des secours efficaces. » L'Océan nous unira aussi étroitement » que la terre ferme. Déja même le » commerce a cimenté l'union récipro- » que des deux nations ; & les An- » glois ont à Anvers un établissement » que Londres pourroit lui envier.

» Enfin, la nature du Gouverne- » ment d'Angleterre doit être sans » doute l'objet de nos réflexions les plus » sérieuses. Il a bien plus de ressem- » blance avec le nôtre, que le Gou- » vernement de France. Dans ce der- » nier Royaume l'autorité du Roi est

» abſolue ; mais en Angleterre, elle » eſt circonſcrite dans de juſtes bornes, » & a beſoin, dans les plus importan- » tes affaires, du concours du Parle- » ment. Reine d'une Monarchie tem- » pérée par la liberté, Eliſabeth nous » gouvernera avec plus de modération » & de douceur que le Duc d'Alen- » çon, imbu des principes impérieux » & indépendants du Gouvernement » de France. Au reſte, quoique cette » courte comparaiſon de l'état des deux » Royaumes, décèle mes ſentiments » ſur l'affaire qui vous occupe, je les » ſoumets au bonheur général. J'obéi- » rai aux déciſions de cette Aſſemblée, » auſſi éclairée que prudente ; & je » proteſte que je préférerai toujours » le bien public aux intérêts qui lui » ſeroient étrangers. »

Ce diſcours fit une vive impreſſion. Mais le Seigneur de Sainte-Aldegonde, l'un des Députés de la nobleſſe, & l'un des confédérés les plus généralement eſtimés, embraſſa l'avis contraire, & le ſoutint en ces termes : « Reſpectables Députés, il ſeroit à » ſouhaiter qu'une funeſte expérience » ne nous eût point appris que l'uni- » que moyen de remédier à nos maux

Liv. XI.
An. 1580

» heurs, eſt d'avoir un Maître, qui
» vivant au milieu de nous, veille ſur
» nos intérêts, & les défende comme
» les ſiens propres, avec le zèle d'un
» père. Les Pays-Bas étoient floriſ-
» ſants, quand la Maiſon de Bourgo-
» gne régnoit ſur nous. L'avantage
» dont nous jouiſſions de poſſéder nos
» Princes, en étoit la cauſe. Ils tenoient
» eux-mêmes les rênes du Gouverne-
» ment; & parcourant tour-à-tour les
» diverſes Provinces ſoumiſes à leur
» empire, ils donnoient à leurs peu-
» ples des témoignages flatteurs de
» bonté, & entendoient ces expreſ-
» ſions touchantes d'amour, par leſ-
» quelles la reconnoiſſance s'empreſ-
» ſoit de publier leurs bienfaits. L'ad-
» miniſtration s'altéra ſous la puiſſance
» de la Maiſon d'Autriche. Les diffé-
» rents Etats, & les peuples nom-
» breux qui entrèrent ſous ſa domi-
» nation partagèrent ſes ſoins, & affoi-
» blirent ſa vigilance. Un empire trop
» vaſte s'ébranle par la ſucceſſion des
» temps. Les Provinces les plus éloi-
» gnées du Souverain, doivent ſouf-
» frir de ſon abſence. Il eſt vrai que
» la Flandre éprouva peu ce malheur
» ſous les règnes de Maximilien, de

» Philippe I, & de Charles-Quint. Ces
» Princes qui ne démentirent jamais l'o-
» rigine qu'ils tiroient de l'Allemagne
» & de la Flandre, conservèrent tou-
» jours les mœurs heureuses de ces deux
» nations, & accordèrent à leurs peu-
» ples une protection particulière. Mais
» Philippe II, né en Espagne, est at-
» taché à sa patrie plus encore par son
» penchant & par un choix réfléchi,
» que par sa naissance. Concentré dans
» ce Royaume, il gouverne de loin
» nos Provinces. Telle est la source
» de nos malheurs.

» Un Prince qui nous gouverneroit
» lui-même, pourroit seul changer no-
» tre sort. Ainsi, le Duc d'Alençon
» doit fixer notre choix. Personne de
» vous n'ignore que les Ducs de Bour-
» gogne, nos anciens Maîtres, sor-
» toient de la Maison de France. La
» Providence nous offre un Prince
» du même Sang. Hâtons-nous de le
» recevoir. Le Gouvernement se per-
» pétuera sous ses loix, dans son an-
» cienne forme, & il ne voudra point
» donner atteinte à des usages & à
» des Privilèges dont nous sommes
» redevables à des Princes de sa Mai-
» son. D'ailleurs, une partie de nos

Liv. XI. An. 1580

» Provinces parle la langue Françoise.
» Elles suivent les mœurs de cette na-
» tion voisine. Le pays Wallon, la
» moitié de la Province propre de
» Flandre sont plus connus sous le
» nom de pays Gallican, que sous leur
» propre nom. Le caractère des peu-
» ples y est conforme à celui des Fran-
» çois. Ces raisons me semblent ne
» devoir pas permettre qu'on balance
» entre une nation douce & aimable,
» avec laquelle nous avons tant de
» rapport, & ces fiers insulaires, aux-
» quels nous n'avons jamais obéi.

» Je conviens que la France, agitée
» par des secousses furieuses de trou-
» bles & de séditions, semble prête à
» succomber; mais s'il y a un moyen
» de les dissiper, c'est de retirer de ce
» Royaume malheureux le Duc d'A-
» lençon, & d'en retirer à sa suite les
» auteurs des factions. Le Duc ame-
» nera ainsi à notre secours des forces
» redoutables; & le Roi son frère,
» content d'en être débarrassé, ne fera
» nulle difficulté de nous aider à les en-
» tretenir. Qui pourroit douter alors
» que les secours que nous recevrons
» de ce Royaume voisin & puissant,
« ne soient bien supérieurs à ceux que

» pourroit nous donner l'Angleterre.
» On craint que le Duc d'Alençon, Liv. XI.
» venant un jour à ſuccéder à ſon An. 1580.
» frère, qui n'a pas de fils, ne réuniſſe
» la Flandre à ce Royaume. Je pour-
» rois d'abord obſerver qu'Henri III
» eſt dans la force de l'âge, & peut
» ſe promettre des enfants; mais en
» prévoyant l'évènement, on peut y
» pourvoir. Exigeons du Duc, que
» dans le cas où les loix de la France
» l'appelleroient au Trône, ce Prince
» nous laiſſera un des Princes ſes fils,
» pour nous gouverner.
» Nous devons être auſſi tranquilles
» ſur l'article important de la Religion.
» La liberté de conſcience a été accor-
» dée en France aux Proteſtants. Le
» Duc l'étendra, & la protégera en
» Flandre. Le zèle dont nous ſommes
» animés pour la Réforme, doit nous
» engager à la rendre dominante dans
» les Pays-Bas; mais gardons-nous
» bien de vouloir interdire entiére-
» ment l'exercice de la Religion Ca-
» tholique parmi nous. Ce ſeroit man-
» quer aux loix de la prudence, & à
» nos intérêts, lorſque de grandes
» Provinces qui nous ſont unies, lorſ-
» que les Wallons ſur-tout, qu'il faut

LIV. XI. » regagner par tous les moyens possi-
» bles, sont si attachés à son culte.

An. 1580 » Enfin, si nous craignons que le » Duc d'Alençon, séduit par l'exem- » ple des Rois ses ancêtres, dont l'au- » torité semble sans bornes, n'abuse » de celle que nous voulons lui con- » fier, rien ne nous empêche de fixer » les limites de son pouvoir. Qu'il ne » puisse oublier qu'il gouverne des » Flamans; qu'il les doit gouverner » suivant leurs loix, & qu'ils n'obéi- » ront pas à des loix étrangères! Je » ne pousserai pas plus loin mes ré- » flexions : les raisons que je viens » d'exposer paroissent nous détermi- » ner en faveur de la France. Tel est » mon sentiment; mais je respecterai » les décisions de cette auguste Assem- » blée; & je me ferai toujours un de- » voir de me conformer à la résolu- » tion que sa prudence lui aura sug- » gérée, & d'employer tous mes soins » à la faire réussir. »

Ce discours de Sainte-Aldegonde étoit d'une grande force. Il étoit si important pour les Etats d'avoir un Prince qui résidât au milieu de la nation, & prît en main les rênes du Gouvernement, que ce motif seul

sembloit devoir déterminer leur choix. Il y avoit dans cette Assemblée plusieurs Députés qui professoient l'ancienne Religion. Quoique les Provinces Wallonnes n'y en eussent point envoyé, & que sans avoir égard aux droits du Clergé, on n'y eût appellé aucun Ecclésiastique, les Catholiques n'en avoient point été exclus. Ceux-ci regardoient comme un parti désespéré celui de vouloir changer de Maître, & d'abolir presqu'entiérement l'ancien culte. Ils représentèrent que rien n'étoit plus criminel que de vouloir asservir la Religion à l'Etat, de préférer des sectes nouvelles à l'ancienne Eglise, & d'abjurer des dogmes saints respectés depuis si long-temps, pour suivre une doctrine récemment fabriquée, qui avoit été une source intarissable de troubles dans l'Europe entière. Ils ne regardoient pas comme moins odieuse la proposition qui avoit été faite, de se soustraire à l'obéissance du Roi d'Espagne, malgré les droits sacrés d'une possession transmise par une longue suite d'ancêtres, & malgré les loix imprescriptibles des serments qui lioient la Flandre à cette Couronne. C'étoit, disoient-ils, offenser cruellement le

LIV. XI. An. 1580

Liv. XI. An. 1580

Roi d'Eſpagne, & allumer dans ſes mains le flambeau de la vengeance la plus terrible. Comment pourroient-ils réſiſter à ce Monarque? Il n'étoit déja que trop formidable auparavant, & ſa puiſſance venoit encore d'être augmentée par la conquête du Portugal. En vain les Flamands ſe confieroient dans la protection de la France. La diſcorde & la guerre, qui dévaſtoient ce Royaume, ne permettoient pas d'en attendre du ſecours. Quand Henri III pourroit protéger la Flandre, il ne l'oſeroit pas, par la crainte d'attirer ſur lui le reſſentiment de l'Eſpagne. Il avoit d'autant plus lieu de ménager cette Couronne, qu'il ſavoit que déja les Catholiques de ſon Royaume entretenoient l'intelligence la plus étroite avec le Monarque Eſpagnol, qui ſous les prétextes en apparence les plus légitimes, fomentoit le projet d'une ligue qu'ils avoient formée.

Pour ce qui regardoit l'Angleterre, ajoutoit-on, la Reine n'avoit point de Prince à donner à la Flandre pour venir y réſider. Elle ne pouvoit qu'y envoyer des Gouverneurs. Leur adminiſtration ſeroit-elle plus heureuſe & plus agréable aux Flamands, que celle

des Espagnols ? Modérée dans sa nouveauté, ne deviendroit-elle pas peu-à-peu arbitraire & despotique ? De plus, Philippe pourroit occuper ailleurs l'Angleterre par de puissantes diversions, lui déclarer la guerre, ou y exciter des divisions terribles. Il lui seroit aisé de bouleverser l'Irlande, où les nouvelles opinions étoient à peine connues, & de mettre en œuvre l'attachement inviolable que les peuples de ce Royaume conservoient toujours pour l'ancienne Religion.

Ainsi, la Flandre dénuée des secours qu'elle auroit osé se promettre, & abandonnée à sa propre foiblesse, resteroit exposée aux armes vengeresses d'un Roi, qu'elle auroit offensé par l'endroit le plus sensible. Sa colère se déchargeroit sur ses peuples ; & ce Monarque, excité autant par son zèle pour la Religion, que par l'intérêt de sa Couronne, croiroit ne pouvoir punir assez sévèrement des hérétiques & des rébelles.

Les Députés Catholiques, après avoir fait toutes ces réflexions, formèrent ainsi leur avis. « Le premier » objet que nous devons nous pro-» poser, c'est de rétablir la concorde

LIV. XI. An. 1580

» entre toutes les Provinces. Tant que » nous ferons étroitement unis, nous » ferons assez forts pour empêcher » qu'on ne nous opprime. Ne quittons » point les armes, que le Roi n'ait ré- » tabli notre Gouvernement dans son » ancienne forme ; & que suivant les » conditions du Traité conclu à Gand » avec autant d'unanimité que de sa- » gesse, la Religion ne reprenne son » ancienne autorité. Si une nécessité » fatale nous forçoit de nous soustraire » à l'obéissance de notre Souverain, » il nous semble juste de substituer à » ses droits un de ses parents ; de » choisir un de ses fils, si la Provi- » dence lui en donne plusieurs, ou » du moins un Prince de son Sang, » qui en épousant une des Princesses ses » filles, pourroit recevoir de nous en » dot l'empire de ces Provinces. Mais » si aucuns de ces moyens n'est prati- » cable, gouvernons-nous nous-mêmes » en République. C'est peut-être le » parti le plus sage que nous avons à » prendre. Il nous méritera plus sûre- » ment les suffrages de l'Univers. Il ex- » citera davantage les généreux efforts » de nos compatriotes ; & nos voisins

» en seront plus portés à nous secou-
» rir. »

Cet avis méritoit la plus grande attention ; mais les hérétiques avoient tant d'autorité dans l'Assemblée, qu'elle n'y eut aucun égard. Elle balança seulement les deux premiers ; & elle suivit celui que Sainte-Aldegonde avoit ouvert en faveur du Duc d'Alençon. C'étoit le sentiment du Prince d'Orange. La principauté d'Orange étoit enclavée dans la France ; il venoit d'épouser une Françoise ; il continuoit d'entretenir une correspondance très étroite avec les Chefs des Huguenots. Ces raisons, jointes peut-être à celles de l'intérêt général, le décidèrent (14). Néanmoins l'affaire étant trop importante, pour que l'Assemblée voulût prendre sur-le-champ une dernière résolution, les Députés retournèrent dans

(14) On peut ajouter à ces motifs l'espérance de gouverner un Prince indolent & foible, qui seroit beaucoup plus occupé de ses plaisirs que des affaires du Gouvernement. La Françoise que le Prince d'Orange avoit épousée depuis quelques années, étoit Charlotte de Bourbon, fille de Louis Duc de Montpensier, Abbesse de Jouarre, qui s'étoit échappée de son monastère pour faire profession du Calvinisme.

leurs Provinces, & furent chargés de leur exposer les diverses opinions sur lesquelles on avoit été partagé, & de prendre leur sentiment.

Cependant la guerre continuoit toujours de part & d'autre avec la même langueur. Les Wallons montroient le plus grand zèle pour le service du Roi; mais leurs forces ne répondoient point à leur bonne volonté, & le Prince de Parme ne faisoit aucun progrès considérable. Il surprit pourtant Courtrai; 1 Mars. mais les ennemis s'en vengèrent peu de jours après, & firent prisonnier le Comte d'Egmont qui avoit conduit l'entreprise. Ils s'étoient introduits furtivement dans Ninove, dont ils se rendirent maîtres; & ils l'y arrêtèrent avec sa femme & un de ses frères (15).

(15) C'étoit le fils aîné du fameux Comte d'Egmont, qui ayant d'abord accédé à la pacification de Gand, avoit depuis voulu acheter les bonnes graces du Roi d'Espagne, en lui livrant Bruxelles, où il commandoit un régiment au service des Etats. Cette entreprise ne réussit point. Quoiqu'il se fût saisi d'une porte, il fut forcé de rue en rue, & après avoir passé la nuit sur la place où son père avoit eu la tête tranchée onze ans auparavant, entouré de tous les habitants indignés, qui lui remettoient sous

Mortagne & Saint-Amand tombèrent en la puissance des Wallons, qui dévastant le territoire de Cambrai & celui de Tournay, tâchoient de réduire ces villes en les affamant. Elles sont très grandes. La première est située très près des frontières de France ; & la seconde est plus enfoncée dans l'intérieur du pays qui confine à la Flandre gallicane. Le Prince de Parme souhaitoit d'autant plus de s'en emparer, que c'étoit les deux seules places qui restoient dans le pays Wallon au parti des Rébelles. On craignoit que d'Inchi, Gouverneur de Cambrai, ne livrât la sienne aux François. Farnèse auroit voulu le prévenir, & la lui enlever ; mais il n'étoit pas assez fort pour former des sièges aussi difficiles ; & il fut contraint de se contenter du foible dédommagement qu'il tiroit des ravages que ses troupes faisoient dans les environs.

les yeux le supplice de ce grand homme, il obtint la permission de se retirer par une capitulation. Ayant perdu la liberté dans Ninove, il ne la recouvra que cinq ans après, lorsqu'il fut échangé contre le brave La Noue. C'est celui qui fut tué à la bataille d'Ivri, combattant pour la Ligue, à la tête de la Gendarmerie Espagnole.

Liv. XI. An. 1580

D'un autre côté, les Etats reprirent Malines. La faction Protestante ayant repris l'ascendant dans cette ville, y introduisit de troupes de son parti, qui

9 Avril. n'éprouvèrent que très peu de résistance, & la saccagèrent misérablement. Diest, Sichen, Arschot traitèrent aussi avec les Etats; mais la perte de ces places fut compensée par la prise du meilleur Officier qu'ils eussent à leur service. Le Marquis de Roubais, principal Chef des troupes Wallonnes, avoit appris que La Noue, après avoir rassemblé un corps de troupes considérable, s'étoit mis en marche pour surprendre Lille; & que n'ayant pas réussi, il retournoit dans ses anciens quartiers. Roubais saisit l'occasion. Il attaqua La Noue qui ne s'y attendoit point; & l'ayant serré de très près, il le poursuivit jusques dans son logement. La Noue y fit toute la défense que le temps & le poste pouvoient lui permettre. Mais l'impétueux courage de Roubais, & l'ardeur de la cavalerie Albanoise qui composoit la meilleure partie de ses troupes, forcèrent La Noue de se rendre, avec quelques gens

12 Mai. de qualité qui l'accompagnoient. Il fut conduit au château de Limbourg, où

il resta prisonnier plusieurs années. Il y écrivit une grande partie de ses discours politiques & militaires, qui ont mérité à leur Auteur la gloire d'avoir été aussi illustre écrivain & habile politique, que Grand-Capitaine. Ronbais, après cette expédition, voulut surprendre Bruxelles; mais il fut trahi, & sa tentative ne put réussir. Selle fut encore plus malheureux dans son entreprise sur Bouchain, ville importante, située sur l'Escaut entre Valenciennes & Cambrai. Il s'en étoit approché à la faveur d'une intelligence, dont il fut la dupe. On l'arrêta prisonnier avec tous ceux qui le suivoient(16) Il fallut employer la force pour prendre cette ville. Peu de temps après les

(16) Les Etats offrirent en échange de La Noue, Selle, qu'ils venoient de prendre prisonnier, le Comte d'Egmont & Champigni. Le Roi, suivant les conseils du Cardinal de Granville, aima mieux manquer à la reconnoissance qu'il devoit aux services de Selle qui n'avoit pas peu contribué à lui gagner les Wallons, que de se désaisir d'un Général estimé, qui pouvoit être utile à ses ennemis. Selle mourut de chagrin de l'ingratitude du Roi, & le Comte d'Egmont pensa en perdre l'esprit. Ce trait caractérise bien Philippe II. & le Cardinal de Granvelle.

LIV. XI. Wallons en formèrent le siège, & la contraignirent de se rendre.

An. 1580. Quoique Philippe eût confirmé le choix que Dom Juan avoit fait de son successeur dans la personne du Prince de Parme, il n'avoit pas abandonné le projet de renvoyer en Flandre la Duchesse de Parme, de lui en confier une seconde fois le Gouvernement, & de ne laisser au Prince son fils que le commandement des armées. Depuis peu il la faisoit presser vivement de reprendre l'administration des Pays-Bas. Cette proposition avoit jetté la Duchesse dans une grande perplexité. Si d'un côté elle desiroit beaucoup de se prêter aux volontés du Roi; & si elle étoit flattée de trouver une occasion de se couvrir de gloire, de l'autre, elle ne vouloit pas enlever à son fils un emploi important qu'il remplissoit avec éclat. Mais les instances du Roi furent si fortes, qu'elle ne put résister. Elle quitta donc l'Italie, & se rendit à Namur. Elle y resta pour attendre de nouveaux ordres de la Cour de Madrid. La confusion épouvantable

Août. où la Flandre étoit tombée, l'effrayoit. Elle ne se dissimuloit pas que son âge déja avancé, sembloit la rendre peu

propre aux travaux du Gouvernement, & l'invitoit beaucoup plus à se livrer au repos, qu'au tumulte des affaires. Tous ces motifs, joints à la tendresse qu'elle avoit pour le Prince de Parme son fils unique, l'engagèrent à lui sacrifier les intérêts de son ambition; & elle prit le parti de le servir de ses bons offices auprès du Roi, pour le faire continuer dans le Gouvernement.

Farnèse étoit accouru, à la nouvelle de l'arrivée de sa mère; & après lui avoir donné les marques de son amour & de son respect, il ne lui avoit pas caché le mécontentement qu'il avoit de ce que Philippe restreignoit son autorité, & lui retiroit une partie de l'Administration des Pays-Bas, quoiqu'il eût justifié le choix de ce Monarque par les plus brillants succès. Ces sentiments ne déplurent point à Margueritte, & l'affermirent plus que jamais dans la résolution qu'elle avoit prise de refuser le Gouvernement de la Flandre. Elle renouvella ses instances auprès du Roi; & lui adressa la lettre suivante.

« Sire, votre Majesté a bien voulu » rendre justice à la promptitude de

Liv. XI. An. 1580.

» mon obéissance, & m'en témoigner » sa satisfaction. Je la prie, maintenant que j'ai exécuté ses ordres, de » me permettre de lui exposer mes » sentiments, par rapport au Gouvernement de ces Provinces. Je le ferai avec d'autant plus de liberté, que » c'est le zèle de son service qui me » les inspire. Il y a peu de jours que » je suis arrivée à Namur, ainsi que » j'en ai fait part à Votre Majesté aussitôt après mon arrivée. Quoiqu'instruite avant mon départ des troubles qui désolent la Flandre, j'avoue » que depuis que j'en suis témoin, sa » situation me paroît beaucoup plus » fâcheuse que je ne l'avois pensé. Je » suis forcée, dans ces funestes conjonctures, de renouveller à Votre » Majesté les vives instances que je » lui avois déja faites en Italie, & de » la supplier encore de considérer » qu'il m'est impossible désormais de » la servir utilement dans la place importante & difficile dont elle veut » m'honorer. Je me chargerois envain » d'un Etat qu'on ne peut plus gouverner par les loix de la paix & de » la douceur, dont la tranquillité semble à jamais bannie, où la révolte

» se déchaîne chaque jour avec une » fureur nouvelle, & dont il ne faut » guérir les plaies que par le fer & » par le feu. Votre Majesté sent mieux » que je ne saurois l'exprimer, que » dans un temps malheureux où le » Gouverneur de la Flandre n'a d'au- » tre fonction à remplir que celle » de dompter des rébelles par la force » des armes, mon fils doit s'en ac- » quitter avec plus de succès que moi. » Il est dans la plus brillante fleur de » son âge. Après avoir passé ses pre- » mières années sous les yeux de Votre » Majesté, il n'a occupé une jeunesse » appliquée qu'à étudier la science des » armes, ou à les porter. Jusqu'à pré- » sent il a soutenu en Flandre pour » votre service une guerre heureuse, » & ses triomphes en annoncent en- » core de plus brillants. Pénétré de » zèle pour Votre Majesté, & vrai- » ment digne d'être mon fils par ses » sentiments, il y a ajouté ceux de la » plus vive reconnoissance. Les bien- » faits dont vous l'avez comblé, sont » profondément gravés dans son cœur, » & vous répondent de son ardeur à » vous servir. J'ose donc demander à » Votre Majesté, par la tendresse & le

Liv. XI. An. 1580

» respect qu'Elle veut bien distinguer » en moi, de couronner ses bontés » pour mon fils, en le laissant à la tête » du Gouvernement des Pays-Bas. » Puisqu'il m'est impossible de le par- » tager avec lui, daignez le lui con- » fier à lui seul. Je n'ai plus besoin que » de repos ; & il ne m'est plus per- » mis que de vous offrir les vœux sin- » cères, que je ne cesserai d'adresser » au Ciel pour la prospérité de vos » armes. Nous nous unirons donc, » mon fils & moi, pour servir Votre » Majesté, lui par son épée, & moi » par mes prières. J'espère que Dieu » refusera d'autant moins de les exau- » cer, que ce sont les motifs de sa » gloire, plus que l'intérêt de votre » couronnne, qui vous ont fait en- » treprendre, & vous engagent à pour- » suivre, avec une constance inébran- » lable, une guerre aussi longue que » dispendieuse. » Cette lettre persuada le Roi. La Duchesse eut la permission de retourner en Italie, & son fils conserva le Gouvernement des Pays-Bas (17).

(17) Le Roi ne s'étant pas rendu aux premiè- res instances de la Duchesse de Parme, elle

Mais les Rébelles avoient enfin pris le parti de se choisir un nouveau Maître. Liv. XI.
Les Catholiques ne purent s'y opposer. An. 1580
Néanmoins le Prince d'Orange, qui crut important pour ses desseins de leur donner quelque satisfaction, fit tomber les suffrages des Electeurs sur le Duc d'Alençon, Prince Catholique. Il y avoit lieu de croire qu'il favoriseroit la Religion qu'il professoit. Elisabeth ne contribua pas peu aussi à ce choix. Peu sensible à la préférence qu'on donnoit au Duc, cette Princesse sentit prudemment que l'acquisition aussi incertaine que brillante de la Cou-

avoit enfin consenti à se charger du Gouvernement des Pays-Bas. Mais le Prince son fils refusa constamment d'y rester avec la simple qualité de Général des armées d'Espagne, & continua de demander son rappel, ou la permission de servir comme volontaire. Les Grands de la Nation ayant témoigné qu'ils verroient avec peine ce changement d'administration, & la Duchesse de Parme en ayant instruit le Roi, ce Prince confirma son neveu dans le Gouvernement, & engagea seulement sa sœur à demeurer dans les Pays-Bas, afin de gagner les rébelles, s'il étoit possible, & de ménager leur réconciliation avec l'Espagne. Son séjour y fut inutile, & elle s'en retira au mois de Septembre 1583, sans avoir pu rendre, à cet égard, aucun service au Roi son frère.

Liv. XI.
An. 1580

ronne de Flandre, ne pouvoit avoir alors d'autre effet que d'attirer sur elle la vengeance & les armes du Roi d'Espagne; qu'en favorisant l'entreprise du Duc d'Alençon, elle jetteroit les semences d'une guerre sanglante entre la France & l'Espagne, & que rien n'assureroit mieux la tranquillité de ses Etats, que de mettre ces deux Monarchies dans le cas de se consumer au milieu des dissensions de la Flandre. Elle songeoit qu'elle trouveroit peut-être ensuite quelque occasion d'en profiter, & que les malheurs qui naîtroient de cette division, forceroient les Flamands à se remettre entièrement en sa puissance.

Les Etats envoyèrent au Duc d'Alençon une Ambassade solemnelle, pour lui notifier son Election. Sainte-Aldegonde en fut le Chef (18). Le Duc accepta le Sceptre que les Flamands lui offroient aux conditions qu'ils lui im-

(18) Les Députés des Etats partirent pour la France le 2 d'Août, & arrivèrent au Plessis-les-Tours le 30 du même mois : ils eurent le 12 Septembre leur première audience du Duc d'Anjou, qui, le 19 suivant, accepta la souveraineté des Pays-Bas, aux conditions proposées par les Etats-Généraux.

posèrent

posèrent. Elles furent renfermées dans une espèce de capitulation que les Ambassadeurs des Etats signèrent avec lui. Il y étoit convenu que les Etats des Provinces-Unies ayant élu pour leur Souverain François de France, Duc d'Alençon & d'Anjou, lui conféreroient tous les titres & toutes les prérogatives dont ses prédécesseurs avoient joui; que dans le cas où il mourroit, laissant plusieurs fils, les Etats auroient la liberté de choisir celui qu'ils voudroient pour lui succéder, & que s'il n'étoit pas majeur, ils pourroient eux-mêmes prendre en main les rênes de l'Etat, & nommer un Gouverneur pendant sa minorité; qu'ils auroient de même le droit de se donner un nouveau Maître, s'il décédoit sans postérité; que le Duc conserveroit inviolablement à la nation ses privilèges, & qu'il convoqueroit, au moins une fois chaque année, l'Assemblée des Etats-Généraux, qui se réservoient encore la faculté de se rassembler de leur propre autorité, toutes les fois qu'ils le jugeroient nécessaire; que le Duc auroit le pouvoir de nommer, sous leur bon plaisir, les Officiers militaires,

LIV. XI.

An. 1580

19 Sept.

Liv. XI. An. 1580

les Conseillers d'Etat, & les Gouverneurs des Provinces & des Villes particulières; qu'il résideroit en Flandre; & que dans les occasions où il seroit contraint de s'absenter, il se feroit remplacer par quelque Grand-Seigneur, membre des Etats, qui néanmoins ne pourroit faire aucunes fonctions, sans avoir eu préalablement leur agrément: que loin de rien innover en matière de Religion, il protégeroit également les Catholiques & les Réformés; qu'il ne tenteroit jamais d'introduire aucun changement dans le culte & dans l'administration déja établis dans les Provinces de Hollande & de Zélande, lesquelles ne reconnoîtroient son autorité qu'en contribuant, comme les autres Provinces, aux dépenses communes, & en se servant de la monnoie frappée à son coin: qu'il solliciteroit auprès du Roi son frère de puissants secours, & tâcheroit de l'engager à joindre ses armes à celles de la Flandre, & à déclarer la guerre à l'Espagne. On prit encore dans cette convention les précautions nécessaires pour empêcher que les Pays-Bas fussent jamais incorporés à la France, &

les Etats promirent de fournir au Prince pour les dépenses ordinaires de l'administration, deux millions quatre cents mille florins. Ils imposèrent au Duc par le même acte l'obligation d'observer les Traités qu'ils avoient faits avec les Puissances voisines, & lui ôtèrent la liberté de contracter de nouvelles alliances, & même de se marier sans leur consentement. Ils lui firent encore donner sa parole, qu'il renverroit de Flandre, sur leur simple réquisition, toutes les troupes étrangères, sans même en excepter les François qu'il y auroit attirés. Le reste des Provinces des Pays-Bas furent comprises dans ce Traité, pourvu qu'elles voulussent se réunir aux Etats, & reconnoître le Duc d'Alençon pour Souverain. Enfin, par la dernière disposition de cet accord, le Duc s'interdisoit la puissance de disposer de ses conquêtes sans l'aveu des Etats ; & ce qui étoit bien plus important, il les délioit de plein droit de leur serment de fidélité, & les affranchissoit de toute espèce de soumission, s'il manquoit lui-même à ses promesses (19).

(19) Il n'y eut pas d'autres conditions que la promesse faite par les Etats, au Duc d'Anjou,

Liv. XI. An. 1580

Ce fut à ces conditions que les Flamands promirent obéïssance à leur nouveau Souverain; si l'on doit apeller obéïssance cette étrange soumission par laquelle des sujets audacieux faisant la loi à leur Maître, affectoient plus d'indépendance qu'ils ne s'imposoient d'assu-

de lui donner six villes de sûreté ; & celle par laquelle il s'engagea, suivant Strada, de laisser au Prince d'Orange la souveraineté des Provinces de Hollande, de Zélande & d'Utrecht, en se retenant la foi & l'hommage. Le récit de cet Historien est confirmé par tous les Historiens Hollandois, & par Grotius lui-même. Effectivement dès le 24 Juillet 1581, les Etats de Hollande & de Zélande le reconnurent en qualité de leur souverain, pour tout le temps qu'elles seroient engagées dans la guerre contre les Espagnols. Trois ans après, & très-peu de temps avant qu'il fut assassiné, il fut résolu dans les Provinces de Hollande & d'Utrecht, de l'en élire Souverain à perpétuité. La Zélande, dont quelques villes balançoient encore à suivre l'exemple des deux premières Provinces, étoit sur le point de s'y déterminer, & cette importante affaire auroit certainement été consommée dans le mois même où le Prince d'Orange périt. Il y eut une médaille frappée en Hollande dans cette conjoncture, que l'on trouve dans l'histoire métallique des Pays-Bas, avec cette inscription : *Guillelmus, Dei gratiâ princeps Auraniæ, Comes Nassaviæ, electus Comes Hollandiæ & Frisiæ, & Utrecht. Ætatis* 52. *Anno* 1584.

jettissement. Le Duc n'étoit en effet décoré que d'un vain titre, & son autorité se réduisoit à celle d'un simple Gouverneur de Province. Il ne devoit même en avoir aucune sur la Hollande & sur la Zélande, où le Prince d'Orange devoit seul en exercer tous les droits. Comme toute cette affaire s'étoit traitée en France avec le Duc d'Alençon, le Roi d'Espagne en fit porter les plaintes les plus amères au Roi. Henri III n'y répondit qu'en blâmant son frere, & en s'excusant sur l'impossibilité où il étoit de réprimer les entreprises de ce Prince remuant.

Quoi qu'il en fut, le Duc d'Alençon n'eut pas plutôt été élu Souverain des Provinces-unies (20) que le Roi ne dif-

(20) Le Duc d'Alençon ne fut proclamé Souverain des Pays-Bas, que le 28 Juillet 1581. Quoiqu'il eût conclu dès le 19 Septembre de l'année précédente avec les Députés des Etats, le Traité par lequel les peuples des Pays-Bas le subrogeoient aux droits du Roi d'Espagne, & lui transportoient la Souveraineté de leurs Provinces, il restoit tant d'objets concernant l'administration, à régler avec ce Prince, qu'il fallut faire une nouvelle convention avec lui, avant de procéder à sa proclamation.

Liv. XI. An. 1580

féra plus d'accabler des marques de son ressentiment, le Prince d'Orange qui avoit été le principal artisan de cette révolution. Il fit publier un Edit (21), où accusant le Prince d'être l'unique auteur des troubles de la Flandre, d'avoir séduit ses peuples, de les avoir soustraits à son obéissance & de les avoir précipités dans l'héréfie, il le déclara coupable de lèze-Majesté divine & humaine. En conséquence le Roi confisqua ses biens, le dépouilla de ses dignités, le condamna aux peines les plus rigoureuses, & promit vingt-cinq mille écus, & divers autres avantages à quiconque le livreroit entre ses mains, mort ou vif. Cet Edit ne resta pas sans ré-

---

Il la signa à Bordeaux, le 23 Janvier 1581. Ce fut une des principales causes du délai que sa proclamation essuya.

(21) Le Roi d'Espagne proscrivit le Prince d'Orange, & mit sa tête à prix, bien antérieurement à la proclamation du Duc d'Alençon. L'acte de proscription est daté du 15 Mars 1580, & il fut publié le 16 du mois de Juin de la même année. Le manifeste du Prince d'Orange fut lu à Delft, dans l'Assemblée des Etats-Généraux, le 13 Décembre suivant, & fut envoyé à tous les Princes de l'Europe, le 4 Février de l'année 1581.

ponſe de la part du Prince, qui fit répandre un manifeſte où il s'efforçoit de juſtifier ſa conduite. Il étoit écrit d'un ſtyle amer & rempli d'invectives. Il y rappelloit avec les exagérations que ſes partiſans & lui s'étoient toujours permiſes, tout ce qu'ils avoient déja reproché au Roi, à ſes Miniſtres, & à la nation Eſpagnole; & pour lui donner plus de force, il le fit avouer par les Etats-Généraux, & revêtir de leur autorité.





LIVRE XII.

SOMMAIRE.

1580. *La guerre recommence. Le Comte de Bergh rentre dans le parti du Roi. Le Comte de Renneberg suit le même exemple, & s'assure de Groningue. Le Comte d'Hohenloé, qui l'y assiégeoit, est battu.*
1581. *Nouveaux succès de Renneberg. Il meurt. Surprise de Breda. Blocus de Cambrai. Le Duc d'Alençon le fait lever, & rentre en France. Le Prince de Parme sollicite le consentement des Wallons au retour des troupes étrangères. Ils y consentent. Le Duc d'Alençon est proclamé souverain des Pays-Bas. Siège de Tournai. Brave résistance de la Princesse d'Epinoi. Furieux assaut repoussé par les assiégés. La ville se rend. Départ de l'Archiduc Mathias. Les Royalistes échouent dans la surprise de Berg-op-zoom. Le Duc d'Alençon arrive en Flandre. Son entrée à Anvers. Mécontentement mutuel du*
1582. *Duc & des Flamands. Assassinat du Prince d'Orange. La guerre continue*

foiblement. Siège d'Oudenarde. Cette Ville est obligée de se rendre. Prise de Lières. Les Flamands se plaignent du Duc d'Alençon. Le Prince d'Orange n'est pas épargné. Entrée du Duc à Bruges & à Gand. Combat auprès de Gand, sans aucunes suites. Les troupes du Duc d'Alençon entrent en Flandre. Projet des Généraux François, d'y rendre son autorité absolue. Discours de Fervaques à ce sujet. Le Duc se laisse persuader. Mesures qu'on prend pour réussir. Plan de la surprise d'An- 1583.
vers. Les François s'emparent de deux portes de cette Ville. Ils sont repoussés avec perte. On soupçonne injustement le Prince d'Orange d'être leur complice. Surprise de Dunkerque, de Dixmude, & de Tenremonde. Le Prince d'Orange tâche de rapprocher les esprits. Il ne les réunit qu'en apparence, par un nouveau traité. Succès du Prince de Parme. Il bat le Maréchal de Biron. Prise de Dunkerque & de Nieuport, suivie de la reddition d'Ypres, de Dixmude & de Bruges. Prise de Zutphen.
Mort du Duc d'Alençon. Son portrait. 1584.
Mort du Prince d'Orange, qui est assassiné. Son portrait.

Liv. XII. An. 1580

QUOIQUE l'armée du Roi & celle des ennemis fussent également foibles, elles ne laissoient pas de se harceler de temps en temps, & l'on faisoit de part & d'autre des conquêtes & des pertes assez considérables. Les rebelles s'emparèrent de Condé, place du Hainaut assez forte sur les frontières de France; mais les Royalistes y rentrèrent presqu'aussitôt, & cette malheureuse Ville fut mise à feu & à sang par les deux partis. Les Wallons continuoient de dévaster le territoire des Villes de Cambrai & de Tournay. Farnèse fit bloquer cette dernière Ville en attendant qu'il pût rassembler une armée assez puissante pour l'assiéger. Elle l'inquiétoit beaucoup, & il ne souhaitoit rien tant que d'enlever aux François une place de retraite aussi avantageuse. Il ne se passa rien d'important en deçà du Rhin dans les Provinces du Brabant & de Flandre depuis ces expéditions. Les Provinces d'au-delà de ce fleuve fournirent des événements plus considérables. Farnèse qui ne s'étoit pas moins occupé de rétablir les affaires du Roi par les négociations que par les armes,

avoit gagné le Comte de Bergh, cousin-germain du Prince d'Orange que les Etats avoient fait Gouverneur de la Province de Gueldres. (1) Le Prince qui avoit pénétré cette intrigue, en fut d'autant plus irrité qu'il s'attendoit moins d'être abandonné par un parent si proche, qui lui avoit paru toujours très dévoué. Il le fit dépouiller de son Gouvernement, & chercha d'ailleurs à en tirer une vengeance éclatante. Ce ne fut pas pourtant un grand avantage pour le parti du Roi que l'acquisition du Comte de Bergh, qui avoit très peu de mérite personnel, & n'étoit recommandable que par sa naissance. Néanmoins elle eut des suites très utiles à l'Espagne, parce qu'elle lui attacha les

(1) Le Comte de Bergh ne rentra dans le parti du Roi, qu'en 1583. Les Etats qui le soupçonnèrent d'écouter les conseils de sa femme, mal disposée pour le Prince d'Orange son frère, & de méditer quelque projet en faveur de l'Espagne, le firent arrêter à Arnheim, avec cette Princesse, leurs enfants, & son Secrètaire. Quoiqu'il eût été remis en liberté à la sollicitation de son beau-frère, il fut si outré de ce traitement, qu'il s'en vengea, suivant la plus commune opinion, en retournant à l'obéissance du Roi. On peut lire le détail de cette affaire dans de Thou, & dans Strada.

Liv. XII. An. 1580

enfants de ce Seigneur qui étoient en grand nombre, & qui lui rendirent depuis des grands services par leurs talents militaires.

La défection du Comte de Renneberg aussi heureusement ménagée par le Prince de Parme, fut bien plus importante. Ce Seigneur qui étoit Gouverneur des Provinces de Frise & de Groningue pour les Etats, résolut enfin de rentrer dans le parti du Roi, & conclut son accommodement avec le Prince de Parme. Il attendoit pour se déclarer, qu'il pût rendre quelque service éclatant au Roi, qui augmentât le mérite de son retour à l'obéissance; mais quelques précautions qu'il prît, il ne put si bien cacher son projet, qu'il ne fut découvert par le Prince d'Orange. Les Etats le prévinrent, & lui enlevèrent les Citadelles de Lewarde & d'Harlingue, les deux principales Villes de la Frise. Peut-être auroit-il perdu Groningue, s'il ne se fut hâté de faire prendre les armes aux Partisans qu'il avoit parmi les Bourgeois; d'y faire entrer en même temps des Troupes affidées, & de s'assurer de cette Ville.

Le Prince d'Orange, transporté de colere à la nouvelle de cette perte,

crut ne devoir pas perdre un moment pour la réparer, il rassemble sur le champ toutes les troupes de ces cantons, & les fait marcher sur Groningue sous le commandement du Comte d'Hohenloé. La place fut investie ; mais les commencements de cette entreprise furent traversés par tant de difficultés, que les assiégeants furent forcés de convertir le siège en blocus. (2) Cependant les troupes d'Hohenloé s'étoient renforcées, ses batteries étoient en état de tirer, & il se flattoit que l'éloignement & la foiblesse des Troupes du Roi, lui donneroient le temps de terminer heureusement le siège de Groningue ; mais l'arrivée imprévue de Martin Schenck détruisit ses espérances. Ce Capitaine s'étoit déja rendu célèbre dans l'art de la guerre, & il s'étoit signalé sur-tout dans les Provinces d'au-delà du Rhin. Né dans celle de Gueldres, il étoit d'une condition médiocre ; mais il s'étoit fait connoître par plusieurs belles qualités. Il avoit un génie fertile en expédiens, & une activité étonnante. Toujours sage au milieu des dangers qu'il savoit

(2) Le blocus de Groningue dura quatre mois.

LIV. XII. An. 1580

également éviter & mépriser quand il le falloit, il n'étoit pas moins estimé par sa prudence que par son intrépidité. Ses services l'avoient fait monter aux premiers honneurs de la guerre. Farnèse le chargea d'aller délivrer Groningue. Il n'eut pas plutôt réuni quelques Allemands & le Corps de Frisons dont il avoit le commandement, qu'il s'avança pour combattre Hohenloé. Celui-ci qui craignoit de se mettre entre deux feux, ne jugea pas à propos de l'attendre sous les murs de la place. Il décampa, & vint à sa rencontre avec d'autant plus d'espoir de le battre, qu'il étoit supérieur en force; mais il se trompa dans son attente. L'action s'étant engagée, Hohenloé fut défait après un combat sanglant. Le siège fut levé, & Schenck couvert de gloire.

An. 1581

Ce succès releva le courage de Renneberg. Il attaqua Delfziel, & le prit après une légère résistance. Il vainquit encore Hohenloé dans une rencontre importante, & fit rentrer dans l'obéissance du Roi, Covorden, dont les Etats venoient de s'emparer. Renneberg assiégea alors Steenvich place d'assez grande conséquence. On étoit dans le fort de l'hyver, & le froid se faisoit vivement

ſentir. Les rebelles tentèrent pluſieurs fois ſans ſuccès, de ſecourir la Ville à la faveur des glaces. Toutefois le Colonel Norris, Anglois, que les Etats avoient chargé de cette expédition, ayant reçu des renforts conſidérables, força les Royaliſtes de lever le ſiège. Renneberg ſe retira en bon ordre, (3) & mourut fort peu de temps après, laiſſant le Prince de Parme d'autant plus affligé de ſa perte, qu'il en attendoit chaque jour de nouvelles preuves de fidelité & de courage.

François Verdugo, Eſpagnol, ſuccéda à Renneberg dans le commandement des Troupes du Roi en Friſe : c'étoit

(3) Renneberg leva le ſiège le 23 Février, & mourut le 22 Juillet, de pthiſie. Il fit uſage dans ce ſiège, de boulets rouges ; invention cruelle dont les habitants de Dantzick s'étoient ſervi les premiers, il y avoit trois ans, contre Etienne Bathori, Roi de Pologne. Le Gouverneur de Steenvich eut beaucoup de peine à en contenir les habitants. Un boucher lui ayant demandé, avec audace, dans une émeute, ce que les habitants feroient quand ils n'auroient plus de vivres : cet intrépide Guerrier lui répondit, qu'ils n'en étoient pas réduits à cette extrémité ; mais que s'ils l'éprouvoient, il le leur feroit manger, & tous les coquins de ſon eſpèce qui étoient encore renfermés dans la ville. De Thou rapporte ce trait ſingulier.

LIV. XII. An. 1581

un Officier aussi renommé par sa sagesse dans les conseils, que par sa valeur dans l'exécution. La préférence qui lui fut donnée sur Schenck, irrita beaucoup ce dernier qui aspiroit à cet emploi. Il ne croyoit pas qu'on dût lui préférer un étranger ; & le dépit mortel qu'il en conçut, joint à quelques autres raisons, ne contribua pas peu dans la suite à lui faire changer de parti. Il ne laissa pas de continuer ses services au Roi, & il se signala encore en remportant une nouvelle victoire sur les ennemis qui assiégeoient Goër. Il en fit un grand carnage, dispersa le reste, & prit leurs principaux chefs. Verdugo arriva en Frise sur ces entrefaites, & marqua son entrée dans le Gouvernement par des succès. Il s'empara aussi-tôt d'Emda, place importante dans les environs. Peu de temps après, il en vint aux mains avec les troupes des Etats, & les mit en déroute avec une perte considérable. Nieuveziel interrompit pourtant le cours de ses prospérités. Cette Ville qu'il avoit assiégée se défendit si bien & fut secourue si à propos, qu'il ne put la soumettre.

28 Juin. Mais la surprise de Breda, dédommagea bien avantageusement le Roi de ce

petit échec. Hautepeine qui fût introduit sécrètement dans le Château, pénétra de-là dans la Ville, s'en rendit Maître, & donna le temps au Prince de Parme d'y mettre garnison. On ne sauroit exprimer le déplaisir que cet événement causa au Prince d'Orange qui en étoit Seigneur, & qui regardoit la perte de cette Ville comme personnelle. Hautepeine se menagea une intelligence semblable dans Gertruidemberg & dans Heusden, qu'il espéroit enlever aux Etats; mais la fortune l'abandonna dans ces projets. Les Etats qui voulurent venger cette perte sur Bois-le-Duc ne furent pas plus heureux. Jean Jong Bourguemestre d'Anvers qu'ils y envoyèrent, échoua, & ne fut que très foiblement dédommagé par la prise d'Eindhoven & d'Helmont, places peu considérables qu'il attaqua à l'improviste en se retirant.

Pendant cette alternative de bons & de mauvais succès, le Duc de Parme bloquoit Cambrai. Comme il n'étoit pas assez fort pour assiéger cette Ville, il avoit tâché au moins de lui couper les vivres, & de l'affamer en faisant construire de bonnes redoutes sur tous les passages par où elle pouvoit s'ap-

LIV. XII AN. 1581

provisionner. Cambrai qui dépendoit autrefois de l'Empire, s'étoit attachée dans ces derniers temps aux Souverains de la Flandre. Elle s'étoit mise en quelque sorte sous leur protection, & avoit consenti que l'Empereur Charles-Quint fît bâtir une Citadelle au dedans de ses murs, pour la mettre à couvert des entreprises de la France, dont elle redoutoit la domination. Elle avoit conservé le même dévouement pour Philippe II. son fils. Mais d'Inchi qui en étoit Gouverneur pendant les derniers troubles, & qui avoit pris le parti des Flamands contre le Roi, avoit engagé ses Habitants à suivre son exemple. Elle se trouvoit alors mal pourvue de vivres & de munitions. Depuis que les Provinces Wallonnes étoient rentrées dans le devoir, les Etats avoient d'autant plus de peine d'y jetter des provisions, qu'elle se trouvoit très éloignée des Provinces qui reconnoissoient leur autorité. D'Inchi qui se prêtoit aux vues des Flamands sur le Duc d'Alençon, avoit eu recours à ce Prince, & le pressoit vivement de venir le secourir. Il lui envoyoit de fréquents couriers, & il l'assuroit que le moindre délai le forceroit de se rendre au Prince de Parme.

Les Etats & le Prince d'Orange appuyèrent ses instances, & le Duc convaincu de l'importance de l'entreprise, résolut de l'exécuter.

Ce Prince ayant aussi-tôt rendu public, à la Cour de Henri III, le projet qu'il avoit formé de marcher à Cambrai, on ne peut exprimer combien la Noblesse Françoise témoigna d'ardeur pour partager la gloire de cette brillante expédition. Il ne lui fallut que très-peu de jours pour rassembler une armée forte de douze mille hommes de pied & de trois mille chevaux, & la conduire au secours de la place que Farnèse tenoit bloquée. Celui-ci qui étoit trop foible pour aller à la rencontre de l'ennemi, & qui ne pouvoit pas davantage l'attendre dans ses lignes, prit le parti de les abandonner & de faire retraite. Il se donna cependant quelques légeres escarmouches entre les deux armées, (4) mais les François étant de-

(4) Le Vicomte de Turenne, depuis Maréchal de Bouillon; & le Comte de la Voute, fils du Duc de Ventadour, furent pris dans une de ces petites actions. La Voute s'échappa. Turenne fut rançonné pour cinquante mille écus d'or, après trois ans de captivité, environ.

Liv. XII. An. 1581. 17 Août.

meurés maîtres de la campagne, le Duc ſecourut aiſément la Ville, & la munit abondamment de toutes ſortes de proviſions. Il s'y rendit enſuite en perſonne, & y fit une entrée ſolemnelle. Il l'aſſura en même temps qu'il ne prétendoit point donner atteinte à ſa qualité de Ville Impériale, & qu'il n'en prenoit la garde & la défenſe qu'en reſpectant cette prérogative. Cateau-Cambreſis ſe ſoumit à lui au même titre. Il revint en France immédiatement après. Envain ſes nouveaux ſujets le prièrent avec les plus vives inſtances de porter ſes armes plus loin dans les Pays-Bas, & de profiter de l'heureuſe occaſion qui ſe préſentoit de pourſuivre ſes ſuccès avec les forces nombreuſes qu'il avoit ſous ſes ordres. Il ne put ſatisfaire leurs deſirs. Ses troupes n'étoient point à ſa ſolde. Raſſemblées à la hâte, elles ne lui avoient, pour ainſi dire, que prêté leurs ſervices. Il s'en falloit d'ailleurs beaucoup, qu'il eut l'argent néceſſaire pour les entretenir. Il s'excuſa donc du mieux qu'il lui fut poſſible auprès des Etats, & les aſſura qu'il reviendroit bientôt puiſſamment armé, & qu'il n'épargneroit rien pour engager le Roi ſon frère à le ſecourir, pour

obtenir des ſubſides de la Reine d'Angleterre qu'il ſe propoſoit d'aller ſolliciter lui-même, s'il étoit néceſſaire ; enfin pour intéreſſer efficacement à leur cauſe tous leurs voiſins.

Après le départ du Duc d'Alençon, les Wallons reprirent courage, & leurs eſpérances ſe ranimèrent. Le Prince de Parme n'en fut pas moins fortement frappé de la honte dont il croyoit s'être couvert en ſe retirant de devant Cambrai. Il ſentoit d'ailleurs l'impoſſibilité où il étoit, de faire aucune entrepriſe conſidérable avec les troupes que les Wallons lui fourniroient. Il ne ceſſoit d'inſinuer avec l'adreſſe dont il étoit capable, qu'il étoit néceſſaire de rappeller les troupes étrangeres, & que l'avantage de la Flandre l'exigeoit encore plus que le bien du ſervice du Roi. Mais il ne pouvoit inſiſter ſur leur retour, qu'il ne reveillât en même temps dans les eſprits, la défiance & la jalouſie. Il fit pourtant un dernier effort, & tâcha de gagner le Marquis de Roubais, un des Seigneurs les plus accrédités dans les Provinces Wallonnes, & qui le méritoit par ſa haute naiſſance, par ſes qualités perſonnelles, &

Liv. XII.
An. 1581

par le nombre de ses amis. Farnèse qui avoit contracté avec lui une liaison étroite d'amitié & de confiance, l'entretint un jour particulièrement sur cet objet délicat, & ne négligea rien pour obtenir son aveu ; persuadé qu'il entraîneroit infailliblement celui des Provinces Wallonnes. « Personne ne con-
» noît mieux, dit-il, la foiblesse des
» troupes que le Roi a maintenant à
» son service, que vous, brave Cava-
» lier, qui en commandez la plus gran-
» de partie. La réconciliation du Roi
» avec les Wallons, a été très utile à
» ses affaires. L'expérience prouve cha-
» que jour qu'ils ne peuvent être plus
» braves ni plus fidèles. Mais il n'est
» que trop visible qu'ils ne pourront
» jamais seuls soutenir la guerre. Quels
» ont été nos succès depuis la reddition
» de Mastreicht ? Avons-nous rassem-
» blé une armée capable de nous faire
» respecter ? Avons-nous pu forcer
» quelque place importante ? Notre
» retraite de devant Cambrai, ne nous
» a-t-elle pas au contraire couverts de
» honte ; & lorsqu'elle a permis aux
» François de s'emparer de cette bar-
» rière formidable, qui couvroit nos

» frontières de leurs attaques, ne nous » a-t-elle pas causé un dommage pres- » que irréparable » ?

» Vous voyez comme moi, que l'u- » nion des rebelles s'est resserrée à la » vue de notre foiblesse. Enhardis par » l'impunité, ils ont violé les droits les » plus sacrés en se donnant de leur pro- » pre autorité un nouveau Maître. Ne » faudroit-il pas recourir aux armes » étrangères, & rappeller ces trou- » pes victorieuses que nous avons » éloignées? Oui, il n'y a que ce moyen » pour écraser l'hydre de la révolte qui » renaît sans cesse sous nos coups. Je » vous promets qu'aussi-tôt que nous » en aurons triomphé, le Roi retirera » ces Milices étrangères qui font om- » brage à votre nation ».

Il le supplia ensuite d'interposer ses bons offices, pour obtenir le consentement des Provinces Wallonnes. Il lui représenta qu'il avoit déja acquis les droits les plus légitimes à la reconnoissance du Roi, en réconciliant ces Provinces à sa couronne, & que ce nouveau service y mettroit le comble! Il tâcha enfin de l'y déterminer au nom de l'amitié qui étoit entr'eux.

Liv. XII. An. 1581 Le Marquis de Roubais fut touché de la confiance du Prince, & flatté en même-temps de trouver une occasion de rendre au Roi un service signalé. Il comprenoit d'ailleurs que la cause des Provinces Wallonnes, étoit désormais liée à celle du Roi, & que refuser le secours des troupes étrangeres, c'étoit s'exposer à subir un joug, qu'un ennemi également étranger menaçoit d'imposer. On devoit craindre du moins les Hérétiques nationaux, & sur-tout le Prince d'Orange leur Chef, dont les vues ambitieuses ne tendoient en humiliant la noblesse, qu'à le porter lui-même par la faveur du peuple à la tyrannie. Ces raisons persuadèrent Roubais, & il protesta au Prince de faire tout ce qui dépendroit de lui pour seconder son projet. Le Prince de Parme après avoir gagné ce Seigneur, n'eut pas beaucoup de peine d'amener à son sentiment les membres de trois Etats
19 Avril. les plus distingués. Cette importante affaire fut si heureusement conduite, que les Provinces Wallonnes, loin de s'opposer au retour des Espagnols, parurent très disposées à le hâter, & le sollicitèrent elles-mêmes auprès du Roi,

par

par les plus vives instances. (5)

Cependant les Etats avoient proclamé leur nouveau Souverain dans une assemblée générale qui fut convoquée à la Haie en Hollande. Ils y firent pu-

(5) On a prétendu avec quelque fondement, que le Duc de Parme n'avoit pas fait ce qui lui eût été possible pour sauver Cambrai, afin de convaincre les Wallons qu'ils n'étoient pas en état de soumettre les rébelles sans le secours des troupes étrangères, & de les engager à consentir à leur rappel. Quoi qu'il en soit, le Duc de Parme, n'avoit pas besoin d'employer la ruse pour y déterminer les Wallons. Le peuple irrité du peu de discipline que ses propres troupes observoient, & du ravage de celles du Duc d'Alençon, dont les préparatifs l'effrayoient encore davantage, y étoit très disposé. Les bourgeois de Mons, qui probablement avoient beaucoup souffert, le souhaitoient avec tant d'ardeur, qu'ils menacèrent hautement le Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, qui s'y opposoit, de l'en faire repentir. Ainsi, il n'est pas étonnant que le Prince de Parme n'ait point eu de peine à obtenir le consentement du Marquis de Roubais. Lalain lui-même, que sa femme gouvernoit, *homo uxorius*, dit Strada, se rendit bientôt aux instances qu'elle lui fit à cet égard. Jean Sarrasin, Abbé de Saint-Vast d'Arras, qu'on envoya en Espagne, pour solliciter le retour des Espagnols, partit le premier Mai 1582. Ces troupes arrivèrent au mois de Juillet suivant, après la prise d'Oudenarde.

Liv. XII. An. 1581

blier d'abord un long Edit, où ils déclaroient le Roi d'Espagne déchu de la Souveraineté de leurs Provinces; défendoient de lui rendre aucune obéissance, & donnoient pour toute raison de cette étrange entreprise, que ce Prince étoit coupable d'avoir violé leurs privilèges, & d'avoir osé donner atteinte à la liberté des consciences dans les Pays-Bas. La capitulation que le

28 Juillet.

Duc d'Alençon avoit signée avec les Etats, ayant ensuite été lue, un Héraut annonça le choix que les Etats avoient fait de ce Prince pour leur Souverain, & ordonna de leur part de le reconnoître & de le recevoir en cette qualité avec tous les honneurs qui lui étoient dûs. (6) Le secours de Cambrai & la conquête de Cateau-Cambrésis avoient donné les plus belles espérances, & on se flattoit de voir bientôt arriver les

(6) Cet acte est daté du 26 Juillet. Quelque préparés que dussent être les soulevés de toutes les Provinces des Pays-Bas, à cette révolution, un grand nombre d'entr'eux ne prêtèrent pas serment de fidélité au Duc d'Alençon, sans une extrême répugnance. Un Conseiller de Frise, nommé Ralda, fut surpris d'un tel saisissement au milieu de cette cérémonie, à Lewarde, qu'il s'évanouit, & qu'il expira presque sur le champ.

troupes que le Duc avoit promises, & de le voir lui-même venir prendre possession de ses nouveaux Etats. Il étoit sollicité vivement à ce sujet; mais ce Prince leur marqua que la Reine d'Angleterre desiroit de s'aboucher avec lui, & qu'il ne pouvoit se refuser de passer à Londres avant de se rendre à leur empressement. Cette Princesse ne cherchoit par ses artifices qu'à l'engager de plus en plus avec les rébelles de Flandre, & elle alla même jusqu'à lui donner l'espoir de l'épouser. Il n'auroit pas dû paroître se laisser prendre à cet appât grossier. (7) La disproportion de l'âge du Duc qui étoit encore très jeune, & de celui de la Reine qui étoit avancée en âge, & le refus constant qu'elle avoit fait jusqu'alors de prendre un en-

(7) C'est encore un problême si Elisabeth a voulu sérieusement épouser le Duc d'Alençon. Si l'on en croit plusieurs pièces faisant partie d'un Recueil imprimé à Londres en 1759, chez Boviers, publiées par Guillaume Mardin, Recteur de Merow, & copiées sur les originaux laissés par le Secrétaire d'Etat Guillaume Cecil, Ministre qui possédoit toute la confiance d'Elisabeth, & déposés dans la Bibliothèque de Harsfield-houze, cette Princesse desiroit sincèrement ce mariage. Annales typographiques, 1759.

Liv. XII. An. 1581

gagement, afin de ne point partager l'autorité dont elle étoit jalouse, montroient visiblement que les espérances qu'elle donnoit au Duc, ne pouvoient être sérieuses. Mais ce Prince qui n'en fut pas la dupe, crut qu'il tireroit avantage de cette espèce de comédie en s'y prêtant; que son voyage en Angleterre lui attacheroit encore plus les Flamands en piquant leur impatience, & qu'ils en concevroient une meilleure opinion de sa puissance & de son crédit.

Ce Prince en avoit si peu, qu'il ne put envoyer en Flandre, que de petits détachements de troupes. Farnèse profitant de sa supériorité, & encouragé par l'espérance du retour prochain des Espagnols, résolut de mettre le siège devant Tournai. Cette ville & le Tournaisis, formoient alors un Gouvernement particulier, dont le Prince d'Epinoi étoit revêtu. Farnèse avoit d'autant plus à cœur de se rendre Maître de Tournai, que cette ville touche aux frontières de la Flandre Gallicane, l'une des Provinces Wallonnes. Le Prince d'Epinoi en étoit alors absent; mais la Princesse son Epouse, qui étoit de la maison de Lalain, montra un courage au-dessus de son sexe, & fut par-

1 Octobre

faitement remplacer son mari dans le cours du siège. Liv. XII. An. 1581

La ville de Tournai, l'une des plus considérables de la Flandre par son ancienneté, sa population, son commerce & la beauté de ses édifices, est entourée de toutes parts de campagnes agréables & fertiles. L'Escaut la partage en deux parties. Il y passe sous plusieurs ponts, & ne commence à être navigable que dans le Tournaisis. Les Anglois y avoient bâti une assez bonne citadelle, pendant qu'elle avoit été en leur pouvoir sous Henri VIII. On en estimoit alors la force, mais il s'en falloit beaucoup que ses défenses fussent comparables à celles qui avoient été inventées depuis sa construction. Elle n'étoit flanquée que de grosses tours antiques, de même que toutes les vieilles murailles de la ville, qui n'avoit de fortifications modernes que de bons ravelins. L'Escaut n'entre que dans la partie basse du fossé, qui est sec dans l'autre partie. Le Seigneur d'Etréel Lieutenant du Prince d'Epinoi, commandoit en son absence; mais sa garnison étoit foible, parce que le Gouverneur qui étoit allé joindre le Prince d'Orange, en avoit emmené avec

Liv. XII. An. 1581

lui une grande partie. Les Bourgeois, dont la plupart étoient Protestans, firent le service au défaut des soldats. Leur zèle pour l'union des Provinces rébelles, & l'éloignement extrème qu'ils avoient de la domination du Roi d'Espagne, leur firent supporter sans peine les plus grands travaux; ils désarmèrent les Catholiques dont ils se défioient, & se préparèrent à la plus vigoureuse défense.

Leur résolution n'en imposa point à Farnèse, qui connoissoit la foiblesse de la garnison, & le peu d'espoir qu'elle avoit d'être secourue. Il se hâta d'investir la place. Son armée n'étoit pas nombreuse; mais il comptoit sur un renfort d'Allemands qu'on levoit par ses ordres dans le voisinage. L'Abbé de Saint-Vaast député des Wallons s'étoit rendu en Espagne pour solliciter le retour des troupes Espagnoles & Italiennes, & le Prince s'attendoit d'avoir incessamment une des plus florissantes armées qu'on eut jamais vues dans ces Provinces. Après avoir distribué & assuré ses quartiers, il assembla le Conseil de Guerre pour y délibérer sur le choix de l'attaque. On fut d'avis de la faire du côté où le fossé est sec, vis-à-vis de la

plus longue des courtines, dont les flancs étoient les plus éloignés. C'étoit celle qui s'étend entre les portes de Saint-Martin & de Valenciennes, & qui étoit pourtant défendue par un ravelin saillant & une grande plate-forme. Mais ces deux ouvrages étoient à une distance si considérable l'un de l'autre, qu'ils ne pouvoient se défendre mutuellement. Ils n'étoient pas même à la portée de la vue, & l'on avoit tâché d'y suppléer en élevant au milieu de cette longue courtine, un cavalier de terre.

Malgré ces précautions, cette partie des fortifications étoit très imparfaite; & Farnèse jugeant que l'attaque en seroit facile, tourna de ce côté presque tout le fort du siège. Aussitôt que la tranchée eut été ouverte & poussée assez loin, on établit trois batteries contre les trois ouvrages dont on vient de parler. Les assiégés firent un feu très vif du haut de ces boulevards, & la considération de leur petit nombre, ne les empêcha pas de se signaler par de vigoureuses sorties. La Princesse d'Epinoi enflammoit leur ardeur, & s'acquittoit avec une activité incroyable, des fonctions du Gouverneur le plus

vigilant. Elle exhortoit les uns, supplioit les autres, menaçoit, caressoit tour-à-tour, montroit elle-même l'exemple, & n'épargnoit rien pour prolonger la résistance. Mais Farnèse avoit l'œil à tout. Soldat & Capitaine en même temps, il hâtoit de tous côtés avec la plus grande vivacité, les opérations du siège, & s'empressoit de terminer l'attaque qu'on avoit commencée, pour en venir au corps de la place. Il ne fallut que peu de jours pour pousser très loin la tranchée. Les batteries composées chacune de plusieurs canons de gros calibre tirèrent aussitôt avec fureur. On déboucha ensuite dans le fossé. Comme il étoit sec, on attacha aisément le mineur à la muraille; & à l'aide de la sappe & des mines, elle fut bientôt renversée.

Ce malheur auroit pu décourager une garnison moins brave; mais les défenseurs de Tournay redoublant d'ardeur, & ne prenant de repos ni jour ni nuit, n'en montrèrent que plus d'intrépidité. Ils se hâtèrent de réparer les murs, & se présentèrent par-tout où le péril étoit le plus pressant. Le siège se passa ainsi plusieurs jours sans aucune action d'éclat: mais les Royalistes con-

tinuant de tirer avec plus de furie que jamais, la brêche se trouva assez large pour qu'on pût livrer l'assaut. Rien n'égaloit la valeur & la bonne volonté, avec laquelle les assiégeants s'y préparoient, si ce n'est le courage & la résolution des assiégés à l'attendre. Le combat fut terrible & meurtrier. On perdit beaucoup de monde des deux côtés. Plusieurs gens de qualité y périrent. La fortune partageant alternativement ses faveurs, soutenoit l'espoir dans les deux partis, & augmentoit leur acharnement. La Princesse d'Epinoi se distingua sur-tout au plus fort de la mêlée, avec une bravoure prodigieuse. Courant au-devant du danger, elle crioit à ses soldats : « c'est moi, » c'est la femme de votre Gouverneur » qui marche à votre tête, & fait braver la mort pour le service de la patrie. Suivez mon exemple, je quitterai plutôt la vie que la brèche ». Cette héroïne accompagnant ce peu de mots par des faits d'armes étonnants, se précipite au milieu du carnage, & est blessée au bras. Les assiégés, jaloux de l'imiter, se battent avec tant de valeur que les assiégeants sont repoussés & contraints de se retirer après avoir

Liv. XII.

An. 1581

beaucoup perdu. Un grand nombre d'Officiers, entr'autres le Comte de Bucquoi & les Seigneurs de Gloion & de Bours furent tués, le Marquis de Varambon, Jean-Baptiste Monti, le Seigneur de Montigni, & le Baron de Billi furent blessés.

Liv. XII. An. 1581

Quelque brave que fût la résistance des assiégés, elle ne pouvoit durer long-temps. Le Duc d'Alençon qui étoit déja en Anglèterre, ne cessoit de les assurer depuis le commencement du siège, qu'il alloit marcher en personne, ou du moins envoyer des troupes pour le faire lever. Ces assurances, ainsi que les espérances que leur donnoient le Prince d'Orange & le Prince d'Epinoi, avoient soutenu jusqu'alors leur courage. Mais quand ils virent que les troupes du duc d'Alençon ne paroissoient point, & que les soulevés ne faisoient aucun effort en leur faveur, leur résolution s'affoiblit insensiblement avec leur espoir. Il n'y eut que la Princesse d'Epinoi, qui ne perdit rien de son ardeur, & qui, secondée par d'Etréel, s'efforçoit de l'inspirer à la garnison. La fortune parut ne pas l'abandonner tout-à-fait, & lui procura un petit secours de cavalerie que lui amena le Colonel Pres-

ton Ecoſſois, qui s'étoit fait jour au travers de quelques Compagnies Allemandes de l'armée du Roi. Les aſſiégés qui crurent qu'il alloit être ſuivi d'un ſecours plus conſidérable, reprirent courage; mais inſtruits par ceux même qui venoient d'entrer dans la place, qu'on n'avoit aucune nouvelle de l'armée Françoiſe, & que les Flamands ne faiſoient aucune diſpoſition pour les délivrer, ils cédèrent au déſeſpoir de tenir plus long-temps, & ſongerent à capituler. Liv. XII. An. 1581

Ce n'eſt pas qu'il n'y eût parmi les aſſiégés, de ces rébelles aveuglés par la paſſion & qui ne pouvant éviter les malheurs particuliers dont ils étoient menacés, auroient voulu confondre leur perte dans la perte publique, & auroient deſiré qu'on n'eût pas ceſſé de ſe défendre juſqu'au dernier ſoupir; mais les plus ſenſés des habitants l'emportèrent, & ne voulurent pas s'expoſer à toutes les horreurs du ſaccagement & du pillage. Les Bourgeois en état de porter les armes, ne pouvoient guere continuer le ſervice des troupes réglées. La garniſon étoit peu nombreuſe. Il étoit péri beaucoup

Liv. XII. An. 1581

des uns & des autres dans les différentes actions qui s'étoient passées pendant le siège. Déja même la disette de munitions de toute espèce se faisoit sentir. Farnèse, renforcé par un gros corps d'Allemands, poussoit le siège avec une nouvelle vivacité. Comme il étoit donc impossible de défendre plus long-temps la place, on résolut de traiter de la reddition aux conditions les plus avantageuses. La Princesse d'Epinoi, qui étoit parente des principaux Officiers de l'armée Royale, & entr'autres du Marquis de Roubais, (8) ne contribua pas peu à faire obtenir à la ville une capitulation honorable. On accorda une amnistie sans réserve au nom du Roi, à tous les Bourgeois qui s'engagèrent à ne plus s'écarter de l'obéissance qu'ils devoient à l'Eglise & au Roi. On permit à ceux qui ne voudroient pas abandonner l'hérésie, de sortir du pays, & d'emporter

29 Novem.

(8) La Princesse d'Epinoi, de la Maison de Lalain, étoit sœur du Comte de Lalain, Gouverneur du Hainaut, & du Seigneur de Montigni, chef des mécontents, & femme du frère aîné du Marquis de Roubais.

Liv. XII. An. 1581

leurs effets. La garniſon eut la liberté de ſe retirer, enſeignes déployées avec armes & bagages. La ville ſe racheta du pillage, moyennant deux cent mille florins, & la Princeſſe d'Epinoi obtint la permiſſion de ſe rendre où elle voudroit, & de ſe faire ſuivre de tout ce qui lui appartenoit. Telle fut la fin du ſiège de Tournai. (9) L'héroïne qui avoit défendu cette ville, ne l'évacua qu'aux acclamations redoublées de l'armée du Roi, & en quelque ſorte avec l'appareil d'un triomphe.

Cependant le bruit de l'arrivée prochaine du Duc d'Alençon, ſe répandoit plus que jamais. On diſoit qu'il ne

---

(9) Le Duc de Parme penſa périr deux fois à ce ſiège ; la première, en obſervant l'effet de ſes batteries, dans une maſure. Un coup de canon, tiré de la ville, renverſa la maſure, & l'enſevelit ſous ſes ruines., d'où il fut retiré couvert de ſang, bleſſé à la tête & à l'épaule. La ſeconde fois, étant accouru pour repouſſer l'ennemi qui avoit mis en fuite ſes mineurs & les troupes de la tranchée, il fut atteint au bras, d'une pierre lancée du rempart, qui lui fit une bleſſure conſidérable. Le père du fameux Comte de Bucquoi, depuis ſi renommé dans les guerres d'Allemagne, fut tué à côté de Farnèſe.

LIV. XII. An. 1581

partiroit d'Angleterre que pour débarquer directement en Zélande. Cette nouvelle fixa l'irrésolution de l'Archiduc Mathias. Ce Prince n'avoit pas encore abandonné les Pays-Bas. Il s'étoit d'abord flatté que le Roi d'Espagne le confirmeroit dans le Gouvernement de la Flandre ; mais Philippe l'avoit constamment refusé. Lorsqu'il apprit ensuite que les Etats avoient résolu de changer de Souverain, il conçut les plus fortes espérances de faire tomber leur choix sur lui. Ses partisans furent chargés d'insinuer dans les esprits tout ce qu'on pouvoit représenter de plus favorable à ses intérêts. Il ne négligea pas de réclamer les droits aussi anciens que respectables de la branche d'Allemagne de la Maison d'Autriche, qui avoit si long-temps & si heureusement gouverné la Flandre. Les Etats n'y eurent aucun égard. Comme il ne s'étoit attiré aucune considération, & qu'on sembloit l'avoir tout-à-fait oublié, il avoit cessé ses poursuites, & s'étoit déterminé à retourner dans sa patrie. Enfin dès qu'il sut que le Duc d'Alençon étoit sur le point d'arriver en Flandre, il ne différa plus de sortir ; & après

avoir passé le Rhin à Cologne, il retourna à la Cour de l'Empereur son frère. (10) LIV. XII.

Ce fut dans ce même temps que Hautepeine échoua dans la tentative qu'il fit pour surprendre Berg-op-zoom. Il s'en fallut peu que le projet de cet Officier ne réussît. Il s'étoit déja rendu maître d'une porte, & commençoit à pénétrer plus avant; mais la garnison ayant pris les armes, & les habitants accourant de toutes parts, les Royalistes, dont un grand nombre furent tués ou blessés, n'eurent d'autre parti à prendre que de se retirer. An. 1582

L'année 1582 étoit à peine commencée, qu'on reçut en Flandre l'avis certain que le Duc d'Alençon quittoit l'Angleterre, & alloit aborder en Zélande. Ce Prince y avoit passé un temps assez long dans les fêtes les plus brillantes. La Reine lui avoit fait tant d'honneur & des caresses si extraordinaires, qu'elles sembloient annoncer qu'il étoit sur le point de devenir son Epoux.

(10) Les Etats assurèrent à l'Archiduc Mathias, une pension de cinquante mille florins, & lui laissèrent la jouissance des revenus de l'Evêché d'Utrecht.

Liv. XII. An. 1582. 10 Février.

Il la quitta enfin ; & après une traversée qui ne dura que trois jours, il débarqua à Flessingue. Il fut escorté par une grosse escadre que commandoit l'Amiral Hovard. Plusieurs Anglois des premieres Maisons du Royaume, & entr'autres le Comte de Leicester, qui jouissoit auprès d'Elisabeth de la faveur la plus éclatante, voulurent aussi l'accompagner. Il fut reçu à son débarquement par les Princes d'Orange & d'Epinoi, & par beaucoup de gens de qualité qui les avoient suivis. De-là s'étant rendu à Middelbourg où il s'arrêta peu de jours, il arriva à Anvers au milieu d'une flotte de cinquante Navires Flamands qu'on avoit rassemblés pour lui faire honneur, & pour assurer sa navigation. Il descendit sur le bord de l'Escaut du côté de la Citadelle, & fut accueilli avec un concours prodigieux, & des applaudissements inexprimables. Il fit aussitôt avec les formalités ordinaires, les serments que ses nouveaux sujets exigèrent de lui ; & reçut leur serment d'obéissance & de fidélité. Il entra ensuite à cheval dans la ville. On y avoit élevé de toutes parts des arcs de triomphe superbes. La cérémonie fut brillante, & la joie

19 Février.

publique se manifesta par toutes sortes de démonstrations. Liv. XII. An. 1582.

Quelque magnifiques qu'eussent été les premiers jours de la nouvelle domination du Duc, ces apparences d'une satisfaction mutuelle durèrent très peu. Le Duc s'apperçut bientôt que les Flamands lui laissoient à peine l'extérieur de l'autorité ; & ceux-ci se détrompèrent aussi aisément des belles espérances qu'ils avoient conçues de ce Prince. Il n'avoit rien obtenu du Roi son frère. La Reine d'Angleterre ne lui avoit donné que des secours très médiocres, & sembloit avoir voulu tout au plus l'aider à enlever les Pays-Bas à l'Espagne, sans le mettre en état de s'en assurer la possession. Aussi la chaleur avec laquelle il avoit été reçu, se refroidit-elle presque tout d'un coup. Les habitants d'Anvers qui eurent plusieurs occasions de se plaindre de lui par rapport à la religion, ne tardèrent pas à s'en dégoûter. L'exercice du culte hérétique étoit si dominant dans cette ville, que celui de la Religion Catholique y étoit à peine toléré. Ceux qui la professoient eurent recours au Duc, & le supplièrent de les délivrer de l'oppression sous laquelle ils gémissoient ;

Liv. XII. An. 1582

mais il ne put leur accorder qu'une satisfaction très légère, qui sans les contenter, déplût beaucoup aux protestants. (11)

Un événement atroce, qui suivit de près, & signala l'avénement du Duc d'Alençon à la Souveraineté des Pays-Bas, d'une maniere aussi funeste que cruelle, mit ce Prince dans le plus grand danger. Un jeune Biscaïen de basse extraction, prit la coupable résolution de tuer le Prince d'Orange; & après avoir choisi le temps & le lieu pour exécuter son dessein dans le propre Palais de ce Prince, il lui tira dans la tête un coup de pistolet. Le Prince en fut si griévement blessé qu'on le crût mort. Un grand nombre de personnes accoururent au bruit; & dans les premiers transports de leur indignation, ils massacrèrent cet assassin, sans penser aux suites que leur imprudence pourroit avoir. La nouvelle de ce malheur se répandit aussitôt avec une rapidité

18 Mars.

(11) On accorda aux Catholiques, l'Eglise de Saint Michel, pour y faire l'exercice de leur Religion, à condition d'abjurer l'obéissance de l'Espagne, & de prêter serment au Duc d'Alençon. Très peu de Catholiques profitèrent de cette grace à cette condition.

étonnante dans toute la ville, & y excita une commotion violente. Chacun couroit, agité d'une inquiétude extrême, s'informer de la vérité de ce crime; & tous, déplorant le malheur public avec des larmes aussi amères que s'ils eussent perdu le pere le plus chéri, donnèrent les marques les plus sincères d'un deuil universel.

Dans la confusion de ces premiers mouvements, il s'éleva un bruit sourd que les François étoient coupables de cet attentat, afin de se délivrer du Prince d'Orange, & de rompre les entraves qu'il mettoit à l'autorité du Duc d'Alençon. Il n'en fallut pas davantage pour animer la populace. Son affliction se change aussitôt en fureur. Elle vole sans autre examen au Palais du Duc dans le dessein de massacrer tous les François qu'elle rencontreroit, & peut-être de ne pas même respecter sa propre personne. Mais lorsqu'elle alloit se porter à ces cruelles extrémités, on étoit revenu chez le Prince d'Orange de la première frayeur dont on y avoit été frappé. Sa blessure avoit été sondée, & n'étoit pas mortelle : la balle ne lui avoit fait d'autre mal que de lui percer les deux joues, & de lui casser

Liv. XII. An. 1582

quelques dents. C'étoit le ſang qui ſortoit en grande abondance de ſa plaie, qui lui avoit coupé la parole pour quelque temps. Il ne fut pas plutôt informé du péril auquel le Duc & les François étoient expoſés, & que l'auteur du coup étoit Eſpagnol, qu'il écrivit de ſa main pluſieurs billets, & dépêcha diverſes perſonnes pour détromper la multitude, & détruire ſes ſoupçons. On réuſſit à appaiſer le tumulte, & on ne ſongea plus qu'à s'éclaircir des circonſtances de ce forfait, & à en connoître les complices. Suivant la plus commune opinion, ce ſcélérat s'étoit porté à cette entrepriſe auſſi criminelle que téméraire, par l'envie d'obtenir la récompenſe promiſe dans l'Edit de proſcription du Prince d'Orange. Il y avoit étéexcité par un nommé Gaſpard Anaſtro Marchand Eſpagnol, qui s'étoit rétiré d'Anvers après avoir fait banqueroute, & l'on ne fit mourir comme complices, qu'un autre Eſpagnol nommé Antoine Venero, & un Dominicain appellé Antoine Timerman, qui furent écartelés. (12)

(12) L'aſſaſſin du Prince d'Orange s'appelloit Jean Jauregui. Anaſtro, banquier, dont il

Un accident ſi funeſte excita les plus grands mouvements dans les Provinces-unies. Les rébelles qui craignoient de perdre leur appui en perdant le Prince d'Orange, commençoient à ſe livrer aux plus grandes alarmes. Le Prince de Parme ſaiſit l'occaſion, & employa tous ſes ſoins pour en profiter. Mais la bleſſure du Prince d'Orange s'étant guérie promptement, la terreur ſe diſſipa, & les rebelles perſiſtèrent plus fermement que jamais dans les réſolutions qu'ils avoient priſes.

Cette ſanglante tragédie n'avoit pas arrêté les opérations de la guerre. Elles continuoient des deux côtés, quoique foiblement. Verdugo avoit eu quelques ſuccès au de-là du Rhin, & s'étoit emparé de pluſieurs places en Friſe & dans les Provinces voiſines. Les Etats avoient fortifié de leur côté leurs villes les plus importantes dans

étoit commis, avoit eu, ſuivant de Thou, promeſſe du Roi d'Eſpagne, d'une récompenſe de quatre-vingts mille écus, & d'une commanderie de Saint-Jacques, pour commettre ce crime. Il n'avoit quitté Anvers que peu de jours avant que Jauregui s'en rendît coupable. Venero étoit ſon caiſſier, & attendoit dans ſa maiſon le ſuccès de ce déteſtable projet.

Liv. XII. An. 1582

ces cantons, & n'omettoient rien pour y conserver leurs avantages. Ils en remportèrent un fort considérable, en faisant prisonnier Schenck qui revenoit d'Allemagne, où il étoit allé lever de la cavalerie par ordre de Farnèse. Ils y ajoutèrent la conquête d'Alost qu'ils attaquèrent à l'improviste. Les Wallons s'en vengèrent en prenant Gaesbeck, petite ville qui n'étoit pas éloignée d'Alost.

Avril.

Farnèse assiégeoit alors Oudenarde, une des meilleures villes de Flandre par sa position, son commerce & sa population. Elle est située sur l'Escaut, à une distance à peu près égale de Gand & de Tournai. Elle est entourée d'un simple mur & d'un large fossé. Son enceinte bien terrassée en dedans n'a aucun ouvrage saillant. Toutes ses fortifications sont très imparfaites, & il est d'autant plus difficile de la défendre, qu'elle est dominée par une éminence considérable. Farnèse voulut cependant affoiblir la garnison de cette ville, & feignit de marcher à Menin pour y attirer les forces des ennemis. Il y réussit, & quand il se présenta devant Oudenarde, il n'y restoit plus que cinq cens hommes de garnison. Mais elle

avoit pour Gouverneur un Capitaine d'une valeur estimée, appellé Frédéric Borck. Le Prince de Parme après avoir investi la place, s'empara de l'élévation qui la domine, & fit du haut de ce poste le feu le plus vif sur la ville. On ouvrit ensuite la tranchée, & on disposa d'autres batteries assez proche des murs de la ville, pour y faire brèche. Farnèse qui vouloit épargner le sang de ses soldats, se proposoit de ne pas trop presser ce siège, & de le conduire de manière qu'il fût peu meurtrier, & que le succès en fût cependant assuré; mais le canon ayant ouvert une large brèche dans un ravelin qui couvroit une porte de la ville, on y donna un assaut qui fut très malheureux. Un pont qui devoit servir à traverser le fossé pour monter au rempart ayant été jetté en désordre, se trouva trop court. La défense des assiégés fut d'ailleurs très brave, & il fallut sonner la retraite. Farnèse revint à son premier plan, suivit pied à pied son attaque; & préférant la sappe & les mines aux assauts, il attendit ses succès de la prudence & du temps.

Il lui importoit néanmoins beaucoup de terminer promptement ce siège. Il avoit produit de grands mouvements

Liv. XII. An. 1582

parmi les rébelles : ils avoient rassemblé un Corps de gens de pied presque tous Anglois & Ecossois, commandés par les Colonels Norris & Ceton, & ils y avoient joint un autre Corps de Reitres assez considérable. Ces troupes s'étoient postées auprès de Gand. On comptoit les renforcer encore, & tenter ensuite la délivrance d'Oudenarde; mais le Prince qui venoit de recevoir aussi des renforts d'Allemands & de Wallons, & qui attendoit bientôt ceux qu'on lui envoyoit d'Espagne & d'Italie, se retrancha si bien qu'il ne fut pas possible aux ennemis d'introduire le moindre secours dans la place assiégée. Ils ne purent même profiter d'une mutinerie que le défaut de paie avoit excitée dans une partie des Allemands de l'armée Royale. Le Prince sut l'appaiser en peu de jours ; & la punition de quelques coupables fit rentrer le reste de leurs camarades dans l'obéissance. Les rébelles perdirent alors tout espoir de continuer plus long-temps leur défense. Le siège avoit duré trois mois. La place se rendit enfin à des conditions honorables pour la garnison, & avantageuses pour les habitans.

Cette conquête fut bientôt suivie de celle

celle de Lières. Le Capitaine Guillaume Simple, Ecossois qui y commandoit une Compagnie d'infanterie de sa nation, prit un engagement secret avec Hautepeine, & introduisit ce Seigneur dans la ville pendant la nuit.

Ces pertes funestes que les Provinces confédérées éprouvoient successivement sans que leur nouveau Souverain leur eut fourni jusqu'alors aucun secours, les mécontentèrent beaucoup; & elles le témoignèrent par les plaintes les plus amères & les propos les plus méprisans. « Où sont, disoient-» elles, les armées formidables qu'on » nous avoit promises, & qui de-» voient accourir de France à notre » aide? Où sont ces forces puissantes » que l'Angleterre devoit débarquer » sur nos côtes? C'est pour nous pro-» téger que nous avons élevé le Duc » sur le Trône: qu'a-t-il fait pour nous? » Chaque jour on nous renouvelle des » promesses frivoles qu'on n'exécute » point, & chaque jour nos malheurs » augmentent avec les conquêtes de » nos ennemis. La prise de Tournai a » achevé de soumettre tout le pays » Wallon au Prince de Parme. Il peut » faire des courses jusqu'aux portes de

Liv. XII. An. 1582.

» Gand, & dévaster les environs d'Anvers, depuis qu'il est maître d'Oudenarde & de Lières. Son armée se grossit de plus en plus par les nouveaux renforts qui lui arrivent, & il en attend de considérables d'Espagne & d'Italie. Que d'ennemis étrangers & cruels dévoreront alors la malheureuse Flandre ! De combien de périls est-elle menacée ! Et si dans ces extrémités fâcheuses, nous voyons enfin paroître les secours de notre nouveau Souverain, ne sera-ce pas plutôt pour fournir des triomphes à nos ennemis, que pour nous délivrer ?

C'étoit par de pareils discours que les Flamands exhaloient leur aigreur contre le Duc d'Alençon & contre les François. Elle rejaillissoit sur le Prince d'Orange. Ils ne lui épargnoient pas les reproches de n'avoir envisagé que ses intérêts particuliers, sous le faux prétexte du bien public. Le Prince en fut informé ; mais comme il possédoit supérieurement l'art de manier les esprits, il laissa le peuple jetter son feu sans s'en inquiéter. Il continua d'entretenir ses anciennes liaisons avec les principaux de la nation, & ne diminua rien du zèle avec lequel il s'étoit

déclaré jusqu'alors en faveur du Duc d'Alençon. Il le suivit en Flandre après son inauguration. L'un & l'autre s'y rendirent par mer. Le Duc fit son entrée à Bruges & à Gand. Ces Princes qui espéroient de voir bientôt arriver les secours que les Puissances voisines leur avoient promis & les nouvelles levées qu'ils faisoient faire dans l'intérieur des Provinces, s'arrêtèrent dans cette dernière ville pour les attendre.

Mais le Prince de Parme étoit mieux servi qu'eux. Il venoit tout nouvellement de recevoir un renfort de deux Régiments d'Infanterie Espagnole, deux autres Régiments d'Infanterie Italienne & d'un gros corps de cavalerie. (13) sur le champ il choisit six mille hommes de pied, & deux mille chevaux dans toute l'armée; se met à leur tête, & marche aux ennemis. Les troupes des Rébelles étoient logées près de Gand dans un village bien retranché. Elles sem-

(13) Le nombre des troupes que l'Espagne entretenoit alors en Flandre, étoit de cinquante-six mille hommes de pied environ, & de quatre mille de cavalerie, dont le Prince de Parme pouvoit à peine réunir trente mille hommes. Le reste étoit dispersé dans les garnisons.

Liv. XII. An. 1582

blèrent d'abord ne vouloir pas refuser le combat ; & sortant de leurs lignes avec l'attention cependant de ne pas trop s'éloigner des remparts de la ville à laquelle elles étoient appuyées, elles se rangèrent en bataille en face des Royalistes. Ceux-ci marchèrent aussitôt à elles, malgré la bonté de leur position, & leur livrèrent quelques escarmouches dans l'espérance de les attirer au combat ; mais les troupes des Etats qui ne vouloient pas perdre leurs avantages, se contentèrent de repousser les Royalistes avec valeur, & tinrent ferme sans rien changer à leurs dispositions, & sans se laisser entamer. Elles jugèrent cependant à propos de s'approcher davantage de Gand, & de s'y mettre tout-à-fait en sûreté. Ce mouvement donna quelques espérances aux Troupes du Roi. Elles suivirent les Rébelles & les chargèrent vigoureusement ; mais ceux-ci faisant volte-face,

29 Août.

reçurent les Espagnols avec autant de bravoure ; leur cavalerie soutint le choc sans s'ébranler ; & ils se rendirent en bon ordre dans le nouveau poste qu'ils vouloient prendre. Cette affaire se passa sous les yeux du Duc d'Alençon & du Prince d'Orange. Ils étoient

montés sur les murs de Gand; & protégeant les troupes des Etats avec le canon de cette ville, ils animèrent leur courage & rendirent leur retraite brillante & sûre. L'action dura plusieurs heures. On ne peut pas dire que ce fût une bataille générale, mais elle fut plus sérieuse qu'une simple escarmouche. La perte de l'armée royale surpassa celle des ennemis. Ferdinand de Gonzague un des principaux Officiers Italiens fut dangereusement blessé. Les Seigneurs de Sansoval & de la Rochepot, l'un & l'autre François & gens de qualité qui avoient suivi le Duc d'Alençon, se distinguèrent beaucoup dans l'armée des Etats.

Farnèse resta cependant encore quelque temps en présence des ennemis, rangé en ordre de bataille, afin de les engager à accepter le combat, ou de leur donner une seconde fois l'humiliation de refuser son défi. Cette bravade fut inutile. Les troupes des Etats ne parurent point s'en inquiéter, & il se retira enfin pour songer à des expéditions plus heureuses. Le bruit couroit alors que l'armée que le Duc d'Alençon faisoit venir de France au

ſecours de la Flandre, s'aſſembloit vers Cambrai. Farnèſe y conduiſit la ſienne pour s'oppoſer à celle du Duc; mais la nouvelle s'étant trouvée fauſſe parce que les François avoient pris la route de Dunkerque, il aſſiégea Cateau-Cambréſis, & s'en empara facilement. Il menaça même de faire le ſiège de Cambrai, mais il n'oſa s'attacher à cette entrepriſe. L'hiver qui approchoit, & la néceſſité de diſſiper ailleurs les deſſeins des ennemis, contribuèrent beaucoup à l'en détourner. Les Rebelles avoient profité de ſon éloignement pour attaquer Gaësbeck & Megue, deux villes du Brabant, dont la dernière eſt ſur la Meuſe; & ils les avoient forcées de ſe rendre. Il ſe hâta de retourner dans ces cantons & de réparer ces pertes. Il reprit Gaësbeck, ſe rendit maître de Ninove, & raſſura Lières qui ſe trouvoit très-expoſée.

Verdugo ſoutenoit ſes premiers ſuccès au-delà du Rhin. Il avoit tenté de prendre Lokem, & l'avoit tenu bloquée pendant quelques mois. N'ayant pu la forcer de ſe rendre, il s'en étoit vengé ſur Steenvich dont il s'étoit emparé par ſurpriſe. Les ennemis prirent

de leur côté Hasselt, place située sur l'Aa, & tâchoient de bien défendre leur cause dans cette partie.

Mais c'étoit en deçà du Rhin que se faisoient les plus grands efforts. Les troupes que le Duc d'Alençon avoit promises, étoient enfin arrivées. Elles n'étoient composées que de trois mille Suisses, deux mille cinq cents hommes d'Infanterie Françoise, & de mille chevaux de la même nation. (14) Le Duc de Montpensier, Prince du Sang de France, les conduisoit, & étoit accompagné du Maréchal de Biron, qui s'étoit fait la plus brillante réputation dans l'art militaire. Comme l'hiver approchoit, on mit les troupes en garnison à Dunkerque, Nieuport, Ostende, Bruges Dixmude, & dans plusieurs autres places du pays de Vaës.

Le Duc d'Alençon n'étoit plus alors à Gand. Il étoit retourné à Anvers.

---

(14) L'armée du Duc d'Alençon étoit plus puissante, suivant de Thou qui la porte à quatre mille hommes d'infanterie Françoise, & trois mille Suisses, sans la cavalerie, dont il n'exprime pas le nombre. Strada l'augmente jusqu'à sept mille François, trois mille Suisses, & deux mille hommes de cavalerie.

Liv. XII. An. 1582.

» l'éclat extérieur de la Souveraineté, » on vous en refuse la puissance, & » au lieu de commander en Maître, » vous êtes contraint de vous asservir » aux caprices de vos sujets. Oui, » Prince, telle est la honte de votre » position : vous ne pouvez donner un » ordre, que le Prince d'Orange ne » vous l'ait suggéré; ni former un pro- » jet, que les Etats-Généraux, & qui » plus est, que les Etats particuliers » de chaque Province, le Conseil de » chaque ville, & le Bourg-mestre » du moindre village n'y aient don- » né leur aveu. Quelque magnifiques » qu'aient été les promesses des Fla- » mands, il vous laissent sans armée » & sans finances. Ils vous manquent » essentiellement, en rendant au Prince » d'Orange des honneurs qui ne lui » sont pas dûs. Orange ne connoît » point ici de Maître. C'est lui qui est » l'unique & le véritable Souverain de » ces Provinces, & qui les amuse en- » core par l'appas d'une liberté qu'il se » propose de leur ravir un jour plus » sûrement.

» Votre Altesse souffrira-t-elle donc » de se voir ainsi humiliée? Oublierez- » vous, Prince, que le Sang des plus

» Grands Monarques coule dans vos
» veines, quelle est la gloire de votre
» nation, & ce que vous vous devez à
» vous-même. Il faut faire respecter vos
» droits par la force. Ce n'est pas regner
» que de tenir sa Couronne du consen-
» tement d'un peuple inconstant, qui se
» laisse emporter en un moment aux
» passions les plus opposées, & qui,
» après avoir célébré votre avénement
» à la Couronne par des cris de joie,
» fut presque aussitôt sur le point d'at-
» tenter à vos jours, & aux nôtres, sur
» le plus léger soupçon.

» Grand Prince, établissez votre
» empire sur le droit des armes. Nous
» vous avons amené six mille hommes
» de pied, & mille hommes d'armes.
» Plusieurs corps de troupes Françoi-
» ses qui nous avoient précédés, sont
» répandus dans les villes les plus
» considérables de la Flandre. Ne se-
» roit-il pas possible de vous en ren-
» dre Maître par leur moyen dans le
» même jour, & sur-tout de vous as-
» surer d'Anvers.

» Ce projet est hardi sans doute, &
» peut-être Votre Altesse se défie-t-elle
» de ses forces. Mais elle doit espérer
» que la France entière viendra à son

S vj

LIV. XII. An. 1582

» secours, & que le Roi son frère n'o-
» mettra rien pour conserver à sa Cou-
» ronne, la riche acquisition d'un pays
» qui a été très long-temps gouverné
» par des Princes de sa Maison.

» Vous serez alors véritablement
» Maître. Vous prescrirez des loix.
» Orange recevra vos ordres; & si
» votre bonté vous engage quelque-
» fois à consulter vos sujets sur les
» dispositions de votre sagesse, & à de-
» mander leur approbation, ce ne sera
» du moins que quand ils auront re-
» connu les droits sacrés de votre em-
» pire, & que vous aurez solidement
» affermi le joug de leur obéissance.

» Au reste, ce n'est pas moi seule-
» ment qui vous propose cet avis.
» C'est au nom de tous les Officiers
» François qui sont en Flandre. Tous
» à l'envi, nous sommes animés du
» zèle le plus ardent pour la gloire de
» Votre Altesse, & nous ne conspirons
» qu'à maintenir ses droits dans ces
» Provinces, autant qu'on s'est plû à
» les y violer ».

Ce discours jetta le Duc d'Alençon dans un trouble inexprimable. Ce Prince, qui étoit incapable de sentir toutes les difficultés que ce conseil audacieux

Liv. XII.

An. 1582.

entraînoit après lui, apperçut néanmoins qu'elles étoient énormes ; & quelque désir qu'il eût de se procurer les avantages dont on le flattoit, il fut quelque temps sans oser se décider. Mais après avoir balancé, il suivit enfin son caractère, & s'abandonna sans réserve aux volontés de Fervaques. Il répondit à ce Seigneur qu'il lui permettoit ainsi qu'aux Chefs de ses troupes, de faire ce qu'ils jugeroient utile à sa sûreté & à ses intérêts. On n'attendoit que son consentement pour agir, & on convint aussitôt, que les troupes du Duc feignant de se mutiner dans les villes où elles étoient dispersées, en chasseroient les garnisons Flamandes. Il y avoit plus de difficultés par rapport à la ville d'Anvers. Cette ville étoit trop grande, pour qu'il fût possible de l'emporter de vive force, & il étoit à craindre qu'en tentant de la surprendre, on ne rencontrât des obstacles capables de faire échouer le projet. Il n'y avoit pas néanmoins à choisir, & l'on prit ce dernier parti. Comme l'on ne pouvoit réussir, si la garnison n'étoit soutenue par des troupes du dehors, il fut arrêté qu'un gros corps de cavalerie & d'infanterie Françoise s'appro-

[redacted]cheroit de la ville, & prendroit des quartiers dans les villages voisins, sous le prétexte de devoir ensuite aller plus loin.

Liv. XII.

An. 1583

Les Etats fournirent eux-mêmes une occasion qui facilita ces mouvements. On étoit au commencement du mois de Janvier de l'année 1583, & il faisoit un froid très rigoureux. Cette circonstance leur parut favorable pour faire quelque conquête en Frise, dont les campagnes presque toujours inondées, n'étoient jamais plus praticables que dans le temps des glaces; & ils voulurent en profiter. Ils engagèrent le Duc à se porter en personne en Gueldres avec un renfort considérable; & ils lui firent délivrer l'argent nécessaire à cette expédition. C'étoit tout ce qui pouvoit arriver de plus heureux aux François. Toutes leurs troupes se mirent aussitôt en marche, à l'exception de celles qui devoient s'assurer de leurs garnisons. Elles arrivèrent dans différents villages auprès d'Anvers, au milieu de Janvier. Un grand nombre de François qui étoient dispersés dans les Pays-Bas, & sur-tout les principaux Seigneurs y étoient rassemblés; les uns sous le prétexte de faire leur Cour au

Duc, les autres par divers motifs que ce Prince avoit eu l'adresse de ménager. Bientôt il ne lui manqua plus rien de ce qui pouvoit contribuer au parfait succès de son dessein.

Il ne l'avoit confié qu'à un petit nombre de personnes, & tel en fût le plan. Le Duc devoit tirer de leurs quartiers le 17 Janvier au matin, les troupes logées en dehors de la ville, & feindre de les faire marcher à leur destination. Il devoit sortir lui-même par la porte de St. Jacques qui en étoit la plus voisine, comme s'il alloit se mettre à leur tête. Ceux qui devoient l'accompagner, étoient chargés de s'emparer de cette porte aussitôt qu'il seroit sorti; de marcher ensuite sans perdre de temps, à la porte la plus prochaine, qu'on appelloit la porte de l'Empereur; de se rendre maîtres de la courtine qui sépare ces deux portes, & de tourner sur le champ l'artillerie qu'on y trouveroit, contre la ville, afin de contenir les bourgeois. C'étoit l'instant où les troupes du dehors devoient y entrer & se joindre à celles du dedans. Afin qu'elles pussent se reconnoître, on leur avoit donné pour mot du Guet, *ville gagnée & vive la Messe*; enfin, dans

Liv. XII. An. 1583.

la crainte que les soldats, entraînés par l'ardeur du pillage, ne vinssent à se disperser dans la ville, & que les habitans ne profitassent de la circonstance pour prendre les armes & tomber sur eux, on fit les plus expresses défenses de se débander.

Le secret dont on couvre une entreprise, contribue tout autant à la faire manquer, qu'à la faire réussir. Il faut qu'elle soit consommée, pour ainsi dire, avant que ceux qu'on y emploie en soient instruits; mais il n'arrive que trop souvent, que faute d'être prévenus, ils remplissent mal les ordres qu'on leur donne, & que la confusion venant à se mettre parmi eux, ils ne prennent pas toutes les mesures nécessaires pour le succès. C'est ce qu'on éprouva dans cette occasion. Le Duc voulant exécuter son projet, partit de chez lui comme il avoit été convenu, accompagné de plusieurs François à cheval, & sortit par la porte de St. Jacques. Il fut à peine hors de la ville, que ceux qui le suivoient ayant feint de prendre querelle ensemble, tombèrent l'épée à la main, sur le Corps-de-Garde qu'ils massacrèrent, ou mirent en fuite, & se saisirent de la porte. Le bruit que

cette action occasionna, attira les Bourgeois du voisinage. Ils n'étoient pas sans défiance, en voyant un si grand nombre de François au dedans de leurs murs; & quoiqu'ils n'eussent jamais redouté une entreprise si étrange, ils s'étoient précautionnés en cas de quelque émeute imprévue, & s'étoient en quelque sorte, préparés à prendre les armes.

Liv. XII. An. 1583.

Cependant, la porte de l'Empereur & la courtine qui se trouve entre cette porte & celle de St. Jacques, étoit aussi tombée au pouvoir des François. Les troupes qui n'étoient pas sorties de la ville, se répandirent aussitôt dans les rues, & les remplissoient de clameurs menaçantes, & de ce cri de guerre, *ville gagnée & vive la Messe*. Sur ces entrefaites, quinze Enseignes de Gens de pied, & dix Cornettes de cavalerie, arrivèrent pour les soutenir. Les Suisses s'approchoient; mais un accident qu'on auroit dû prévoir, déconcerta l'entreprise. On ne s'étoit pas assuré de la herse de la porte de St. Jacques. Soit négligence de la part de celui qui en avoit été chargé, soit qu'il eût été tué, soit qu'effectivement on n'en eût chargé personne, les Bourgeois qui s'en-

Liv. XII. An. 1583

apperçurent, se postèrent rapidement au-dessus de la herse. Ils la firent tomber, & fermèrent le passage de la porte par où les François venoient d'entrer.

Pendant ces mouvements, le peuple d'Anvers avoit pris les armes. Les François qui n'avoient trouvé aucune résistance dans le premier instant de la surprise, ne crurent pas qu'il osât remuer; & de peur que leurs camarades qui arrivoient du dehors, ne vinssent partager le butin avec eux, ils se mirent à piller avec la plus extrême avidité, & méprisèrent les défenses qu'on leur avoit faites. C'est alors que les Bourgeois transportés de fureur se réunissent de toutes parts, & se jettent sur les François avec une bravoure & un acharnement inexprimables. (16) L'amour de la patrie, la tendresse pa-

(16) Rien n'égale la fureur avec laquelle les Bourgeois d'Anvers repoussèrent l'attaque des François. Quelqu'uns manquant de balles, coupèrent de rage, avec leurs dents, la monnoie qu'ils trouvèrent dans leurs bourses, pour en charger leurs fusils. La porte que le Cardinal Bentivoglio nomme la porte de Saint-Jacques, s'appelle dans de Thou & dans Strada, la porte Kipdorp.

ternelle, les droits du ſang les plus ſacrés, les intérêts de leur fortune, le péril de leur vie, tout les anime au deſſus de leurs forces. La nouvelle que la porte de St. Jacques étoit fermée, & que le reſte des troupes du Duc, ne pouvoit entrer dans la ville, s'étant auſſitôt répandue; elle redoubla leur courage : au contraire, leurs aggreſſeurs découragés molliſſent, & la ſcène change de face. Les Bourgeois reprennent la porte de l'Empereur; chaſſent les troupes qui s'étoient emparées de la courtine, & précipitent du haut des murailles, un grand nombre de ces malheureux dans le foſſé, à la vue même de ceux qui étoient reſtés en dehors, & qui, s'imaginant que ce revers paſſager n'étoit qu'un effet de la ſurpriſe, ſont bien éloignés d'en ſoupçonner la cauſe, & ne font aucun effort pour remédier à ce malheur. Les François qui étoient renfermés dans Anvers, ſe trouvant ainſi abandonnés à leurs propres forces, ne peuvent ſoutenir long-temps l'attaque de la Bourgeoiſie. Tout eſt ſoldat dans la ville. Tous les citoyens accourent armés, ou ſans armes. Les femmes ſe mêlent avec les hommes. On entoure les

Liv. XII. An. 1583

François. Le Duc mieux instruit, tâchoit en vain de les secourir, & de sauver du ressentiment des bourgeois, ces victimes infortunées. Ils sont tués, ou blessés, ou faits prisonniers. On estima leur perte à quinze cents hommes, qui restèrent sur la place. (17)

(17) On compte parmi les Seigneurs qui périrent dans cette odieuse affaire, le Comte de Saint-Agnan & son fils, de la Maison de Beauvilliers; le Comte de Châteauroux, Saint-Blancart, second fils du Maréchal de Biron; le fils du Marquis de Mirebeau, de la Maison de Pons; Brillac, Font-Pertuis, *&c.* Fervaques, l'Evêque de Coutances, fils naturel du célèbre Maréchal de Brissac, Grand Aumônier du Duc d'Alençon; la Ferté-Imbaut, Chaumont, *&c.* furent faits prisonniers. La présomption fut l'unique cause du désastre des François. Les Espagnols, moins nombreux, & qui n'étoient pas plus braves, s'étoient rendus maîtres de cette Ville opulente, environ six ans auparavant, parce qu'ils comptoient moins sur le succès, & qu'ils n'avoient négligé aucunes précautions pour se l'assurer. Le Duc d'Alençon éprouva les plus grandes difficultés & les plus grands périls en se retirant. Ayant trouvé le passage de l'Escaut fermé par les vaisseaux d'Anvers, & les environs de Malines & de Tenremonde inondés, il ne put gagner cette ville qu'en marchant au hazard au milieu de l'inondation, après avoir passé la Dile à Rimenante, ayant de l'eau jusqu'au cou. Cette retraite lui coûta près de mille hommes qui furent submergés en le sui-

Plusieurs gens de qualité, également distingués par leur valeur & leur noblesse, y périrent. Les prisonniers & les blessés ne furent pas en aussi grand nombre, & ils n'auroient pas évité la mort, si le Prince d'Orange n'eût employé toute son autorité pour les sauver. Les habitants ne perdirent qu'un peu plus de cent hommes, mais ils eurent beaucoup plus de blessés.

Le Prince d'Orange avoit voulu accompagner le Duc lorsqu'il sortit de la ville, mais il en avoit été empêché par quelque obstacle, en sorte qu'il se trouva à Anvers pendant cet affreux tumulte; mais comme il étoit logé au Château qui étoit très éloigné du quartier de la ville le plus frequenté, il n'avoit pu accourir assez tôt au bruit, & ne s'étoit pas même pressé de venir prendre connoissance de ce qui se passoit, dans la persuasion où il avoit été d'abord, qu'il ne s'agissoit que d'une querelle particulière entre un petit nombre de soldats, & quelques factieux de la po-

vant. Le reste de ses troupes y perdirent leurs armes & leurs bagages. On a même attribué aux fatigues qu'il y essuya, le dérangement de sa santé, qui depuis ne put jamais se rétablir.

LIV. XII. AN. 1583

pulace. Ces raiſons n'empêcherent pas qu'il ne s'élevât des nuages dans l'eſprit de pluſieurs perſonnes, ſur la conduite qu'il avoit tenue dans cette circonſtance, & on en vint juſqu'à le ſoupçonner d'être complice de la ſurpriſe que les François avoient tentée. Cela n'étoit pas vraiſemblable. Ce Prince n'auroit pas tout-à-coup changé de plan & de deſſein, & voulu favoriſer un projet qui devoit détruire une autorité dont il étoit ſi jaloux. Il y a lieu de croire que s'étant éclairci de la vérité des faits, il aima mieux travailler à calmer les eſprits, & maintenir un accord qui lui avoit coûté de longues négociations.

Telle fut la malheureuſe iſſue du projet de la ſurpriſe d'Anvers. On a toujours cru que le Duc de Montpenſier & le Maréchal de Biron ne l'avoient pas aprouvé. Il leur ſembloit auſſi téméraire qu'impraticable ; & ils n'omirent rien pour en détourner le Duc d'Alençon : mais leurs efforts furent inutiles. Ceux qui en avoient été les auteurs, poſſédoient toute la confiance du Duc, & avoient ſçû lui inſpirer le deſir le plus vif de voir réuſſir cette entrepriſe. Ses autres tentatives ſur les grandes

villes dont il avoit voulu s'assurer, échouèrent par la faveur des circonstances, ou par la supériorité des Flamands sur les François. Il ne se rendit maître que de Dunkerque, de Dixmude, de Tenremonde, & de quelques autres places de moindre conséquence.

LIV. XII. An. 1583. 17 Janv.

Ce Prince ne sachant quel parti prendre dans cette circonstance, se retira à Tenremonde, accablé de chagrin. Il tenta néanmoins de se reconcilier avec les Etats. Il leur écrivit un grand nombre de lettres pour se disculper, & leur envoya plusieurs Agens. Il réclama sur-tout, & employa le crédit du Prince d'Orange. Mais cette entreprise n'étoit pas plus facile que celle où il venoit d'échouer. La nouvelle de son étrange projet, étoit déja répandue dans toutes les Provinces confédérées, & y avoit jetté un trouble inexprimable. Les villes de Gand & de Bruges, & généralement toute la Flandre Flamingante partagèrent le ressentiment des Bourgeois d'Anvers. Les plaintes les plus amères y retentirent contre le Duc d'Alençon, & l'on y parut unanimement déterminé à abjurer son obéissance. Les autres Pro-

Liv. XII. An. 1583

vinces sembloient être aussi dans la même résolution ; mais le Prince d'Orange employa tout son crédit pour ramener les esprits. Cet habile homme, en blâmant l'attentat dont les François s'étoient rendus coupables, s'efforça de l'excuser par les moyens les plus adroits. Il rejetta la faute du Duc d'Alençon sur ceux qui la lui avoient conseillée. Il représenta aux Etats que ce Prince étoit d'un caractère rempli de bonté ; que les François avoient agi sans réflexion, & entraînés par les transports aveugles de leur impétuosité naturelle, qui ne leur avoit pas permis de sentir les suites de leur coupable projet ; qu'il ne falloit pas détruire un ouvrage qui étoit le fruit des délibérations les plus mures, & qu'on n'avoit conduit à sa perfection qu'avec les plus grandes difficultés ; qu'on ne pouvoit se soustraire à l'obéissance du Duc, sans réduire la Flandre à un état plus fâcheux qu'auparavant, & sans irriter vivement la France, dont on attendoit la protection la plus utile ; que cette faute, toute énorme qu'elle étoit pourroit produire un grand bien, en apprenant aux François par le triste succès de leur folle témérité, à suivre des

des conseils plus sages, & aux Flamands à mieux observer leurs conventions; qu'il étoit nécessaire par toutes sortes de raisons de se raccommoder avec le Duc d'Alençon, & de négocier avec lui pour qu'il consentît à remettre au pouvoir des Etats les places dont il étoit le maître; qu'on ne pourroit les reprendre de force, sans qu'ils en coûtât beaucoup de sang, de travaux & d'argent; qu'il étoit encore fort douteux qu'on y pût réussir par ce moyen, & que du moins on ne pourroit l'employer sans laisser aux armées d'Espagne la liberté de s'étendre dans toutes les Provinces, & de s'assurer les plus grands avantages.

Ces raisons, jointes au crédit immense du Prince d'Orange, gagnèrent à la fin la ville d'Anvers, & tous ceux qui avoient partagé son ressentiment. Le Duc d'Alençon, de son côté, n'avoit pas cessé d'écrire aux Etats, & avoit tâché, autant qu'il avoit pu, de pallier sa faute, en leur faisant observer que les Provinces elles-mêmes étoient inexcusables de n'avoir pas payé à ses troupes la solde convenue, & en assurant qu'il ne lui avoit pas été possible de les contenir. On fei-

Liv. XII. An. 1583

gnit de le croire, & l'on fit un nouveau Traité (18), qui n'eut presque aucunes suites. Le Duc s'obligea de se retirer à Dunkerque, & de ne s'y faire accompagner que d'un corps peu considérable d'infanterie & de cavalerie de sa nation. Il promit encore d'évacuer les places qu'il avoit occupées, & fit un nouveau serment d'employer fidèlement ses forces à l'avantage commun. Les Flamands s'engagèrent à leur tour de rendre les prison-

(18) Ce fut une négociation que le Duc d'Alençon eut l'adresse d'entamer avec le Duc de Parme, qui détermina les Etats à renouer avec lui. Les peuples indignés, étoient résolus d'abjurer son obeïssance. Les bourgeois d'Anvers avoient même refusé, dans le premier mouvement, de lui renvoyer ses équipages, ses domestiques, son médecin dont il avoit un besoin pressant, parce qu'il étoit malade. Mais quand ils virent qu'il traitoit avec les Espagnols, & que s'ils le poussoient à bout, il pourroit leur rendre Cambrai, Dunkerque, Bergh-Saint-Vinox, Berg-op-zoom, Dixmude, Tenremonde, Herentals, Diest, & Eindhoven, dont les François étoient en possession; ils se radoucirent, & suivant les impressions du Prince d'Orange, ils conclurent le traité dont on voit ici les dispositions. Henri III. leur avoit envoyé le Marquis de Mirebeau, & le Président de Bellievre pour en hâter la conclusion.

niers François ; de payer aux soldats du Duc une partie de ce qui leur étoit dû, & de leur faire toujours dans la suite un traitement favorable. Ce fut à ces conditions que l'ancienne union du Duc d'Alençon & des Etats parut se renouer. Elle ne fut qu'extérieure, & sans la moindre confiance de part & d'autre. Quelque effort que fît le Roi de France, & quelques soins que ses Ministres se donnassent pour appaiser les Flamands, il ne fut pas possible de les rappeller à leurs anciens sentiments pour le Duc ; & la bonne intelligence qui étoit entre eux & lui, s'évanouit pour toujours.

Le Prince de Parme devoit s'attendre naturellement à tirer de grands avantages de ces circonstances, & il mit aussitôt tout en œuvre pour gagner les villes principales du Brabant & de la Flandre, qui n'étoient pas encore rentrées dans l'obéissance du Roi. Il ne doutoit pas que s'il parvenoit à réussir, il ne lui fût ensuite plus aisé de réduire les autres Provinces par la négociation ou par les armes. Mais il se flatta envain de traiter avec elles. Il ne fut pas plus heureux que dans le temps de la blessure du Prince d'O-

range. Elles refusèrent tout accord.
Liv. XII. Heureusement qu'il étoit alors très
supérieur aux ennemis, & que le
An. 1583 nombre & la valeur de ses troupes le
mettoient en état de se procurer les
plus brillants succès.

Dès auparavant l'entreprise des François sur Anvers, Bonnivet un de leurs principaux Officiers avoit surpris Eindhoven, ville de la Campine, un des cantons les plus considérables du Brabant. Elle fut promptement reprise. Farnèse fit partir, sans perdre de temps, le Comte Charles de Mansfeld avec des forces assez puissantes pour la recouvrer. Quoique les Etats, qui souhaitoient ardemment de conserver cette place, y eussent envoyé, immédiatement après la conclusion de leur nouvel accord avec le Duc d'Alençon, une partie de son armée pour contraindre Mansfeld à lever le siège, ce Général s'étoit couvert de si bons retranchements, que la place n'ayant pu être secourue, avoit capitulé. La garnison qui en sortit fut joindre le Maréchal de Biron. Il étoit alors dans la partie du Brabant qui avoisine la Hollande, & il y avoit forcé le château de Voude, & quelques autres

petites places des environs ; mais ces pertes furent bien compensées par la reddition de Turnhout, d'Hochstrate, de Dieft, & de plusieurs autres endroits moins considérables qui tombèrent au pouvoir de Mansfeld. Farnèse arriva dans ce moment, & marcha aussitôt au Maréchal, qui étoit retranché dans un bon poste auprès de Rosendal. Malgré cet avantage, il y fut attaqué par le Prince avec tant de résolution, qu'il prit le parti d'entrer dans la place ; mais il ne put exécuter sa retraite sans perdre la plus grande partie de ses troupes, & il reçut une blessure au pied.

LIV. XII. An. 1583

17 Juin

Farnèse se hâta de profiter de cette victoire, & assiégea Herentals ; mais ayant été informé que le Duc d'Alençon étoit parti de Dunkerque pour retourner en France, il changea bientôt de dessein. Dunkerque étoit une place d'une grande importance, à cause de son port, & par plusieurs autres raisons. Le Gouverneur partit pour en aller faire le siège. La garnison, composée de François, étoit foible. Les Etats dépêchèrent le Maréchal de Biron, avec le reste des troupes du Duc, qui étoient restées sous ses or-

Liv. XII. An. 1583. dres; mais les Flamands avoient tant d'horreur pour ces troupes auxiliaires, qu'on ne put secourir les assiégés, ni assez à temps, ni avec des forces assez puissantes. Dunkerque se rendit après quelques jours d'attaque. La garnison obtint des conditions honorables. Nieuport, ville considérable, également située sur le bord de la mer, ne donna pas plus de peine au Prince de Parme. Encouragé par ces succès, il voulut tâter Ostende, place voisine dans la même position; mais il la trouva si forte par sa situation, & pourvue d'une garnison si nombreuse, qu'il n'osa entreprendre un siège qui devoit être long vraisemblablement, & qui pouvoit lui faire perdre les heureuses occasions qui se présentoient en foule de toutes parts (19).

16 Juillet.

20 Juillet.

Ce Prince, après s'être jetté sur Dixmude, qui ne fit qu'une foible résistance, tourna tout d'un coup sur

(19) L'obstination des Gantois, à ne pas vouloir donner passage aux troupes du Maréchal de Biron, pour aller au secours de Dunkerque, sous prétexte qu'il ne falloit pas se servir des forces d'un Prince qu'on ne devoit plus reconnoître, fut la cause de la prise de Dunkerque & de Nieuport.

Ypres, qu'il investit. Il renoua en même temps diverses intelligences à Gand, à Bruges, & dans plusieurs autres places de la Flandre Flammingante, à l'aide desquelles il comptoit réduire toute la Province. L'hiver ne fut pas un obstacle à la continuation du siège d'Ypres. Envain les Etats tentèrent plusieurs fois d'y introduire du secours. Farnèse les battit, ou rompit leurs mesures. Au reste, ce siège fut, à proprement parler, un blocus qui ne produisit aucun évènement d'importance. Il dura jusqu'à la mi-Avril, & la ville se soumit aux mêmes conditions à-peu-près que Tournay. La reddition de Bruges suivit cette conquête, & fut le fruit d'une intrigue (20). Le Prince de Chimai, fils aîné du Duc d'Arschot, commandoit dans cette ville. Son père étoit rentré sous l'obéissance du Roi; mais le fils s'en étoit retiré depuis sous divers

Liv. XII. An. 1583

1584.

(20) Les conquêtes du Prince de Parme, furent très rapides. Outre les villes de Dixmude, d'Ypres & de Bruges; Bergh-Saint-Vinox, Furnes, Menin, Rupelmonde, le Sas-de-Gand, Axel, Hulst, & le reste du pays de Vaës, Alost & Steenberg, se soumirent à ses armes.

Liv. XII. An. 1584

prétextes, & avoit reçu du Duc d'Alençon & des Etats le Gouvernement de la Flandre. Sollicité par le Duc son père, qui s'étoit rendu exprès à Bruges pour le gagner; & persuadé que l'occasion ne pouvoit être plus favorable pour faire oublier sa faute au

25 Mai.

Roi, il remit cette grande ville au Prince de Parme, qui lui accorda des conditions aussi avantageuses que les droits de la Religion & l'intérêt du Roi pouvoient le lui permettre. Cet évènement fut la source d'une longue suite de prospérités pour l'Espagne dans cette Province.

Tout réussissoit alors à Philippe. Verdugo qui commandoit ses troupes au-delà du Rhin, n'eut pas des succès moins brillants que le Prince de Parme, en surprenant Zutphen (21).

22 Sept. 1583.

Les Etats firent tous leurs efforts pour reprendre cette ville. Le Comte d'Hohenloé y accourut, & l'investit. Verdugo, qui s'y étoit enfermé, demanda un prompt secours au Prince de Parme. Farnèse étoit trop occupé lui-même

(21) Ce ne fut pas Verdugo, mais Jean-Baptiste Tassis, son Lieutenant, qui surprit Zutphen.

ses entreprises qu'il terminoit chaque jour, pour qu'il pût le secourir aussi vîte & aussi puissamment qu'il eût fallu. Heureusement le Comte d'Aremberg étoit tout auprès. Farnèse l'avoit dépêché sur le Rhin avec un corps assez considérable de cavalerie & d'infanterie, pour soutenir l'Election du Prince Ernest de Bavière à l'Electorat de Cologne, à la place de Gebhard Truschès qui avoit été déposé. Ce dernier s'étant marié, après avoir quitté la Religion Catholique, avoit voulu se maintenir dans son siège malgré son apostasie. Il comptoit beaucoup sur l'appui des Etats réformés; mais la cause de l'Eglise avoit prospéré. D'Aremberg se trouvoit donc libre de porter ses troupes à Zutphen; il en reçut l'ordre de Farnèse, & il s'en acquitta si bien, qu'Hohenloé fut forcé de lever le siège, & de se retirer.

Le Maréchal de Biron venoit de reconduire en France le reste des troupes du Duc d'Alençon; & comme il leur auroit été difficile de se retirer par terre, sans courir beaucoup de péril, les Etats les avoient fait transporter par mer. Le mécontentement & la défiance des deux nations faisoient

Liv. XII. An. 1584

chaque jour de nouveaux progrès. Toute l'adresse & tout le crédit du Prince d'Orange n'avoient pu rétablir leur Souverain dans leur esprit (22). On reçut alors des nouvelles des bonnes dispositions dans lesquelles Henri III paroissoit être à l'égard de son frère, & du desir qu'il avoit de le maintenir en Flandre. On répandit même par-tout que les deux frères étoient plus unis que jamais. Le Prince

(22) Le Prince d'Orange lui-même ne fut pas à l'abri des soupçons des rébelles. Le bruit s'étant répandu à Anvers, qu'il vouloit en livrer la citadelle aux François, on y prit les armes, & les séditieux en vinrent jusqu'à l'accuser hautement de trahison. Le Prince qui n'avoit jamais inspiré de défiance à ses concitoyens, dit Grotius, & qui auroit regardé comme un malheur d'en être redouté, ayant vu la tristesse répandue sur tous les visages à son aspect, & un silence ombrageux succéder aux acclamations avec lesquelles il étoit ordinairement accueilli de toutes parts, ne put soutenir cette révolution, & se hâta d'aller en Zélande, se mettre à l'abri des effets de l'ingratitude des Bourgeois d'Anvers, & des périls dont il étoit menacé. *Ille cui nihil æquè insolitum aut tristè erat, quam civibus suis formidolosum vivere, non tulit mutatos vultus, & pro festis acclamationibus suspicax silentium, sed in Zelandiam concessit ingratis animis & imminentibus periculis exemptus.*

d'Orange crut que le moment étoit favorable pour rapprocher les esprits; mais il n'en put tirer d'autre avantage que de les déterminer à féliciter le Duc sur cet évènement, par le Seigneur de Schonnevàl, qu'ils lui députèrent. Cette Ambassade ne put rien opérer. La mort du Duc d'Alençon, qu'une longue maladie venoit d'enlever à Château-Thierry, & qui parut mourir de poison, rompit toutes les vues du Prince d'Orange.

AN. 1584

10 Juin.

Telles furent les tristes destinées de ce Prince foible, également né pour le malheur de la France & de la Flandre, dont il ne fit qu'augmenter les troubles. Il n'avoit encore que trente ans. Presque toujours remué par des impulsions étrangères, il paroissoit incapable de se décider lui-même, & soit foiblesse d'esprit, ou facilité de caractère, toute sa conduite ne fut qu'un tissu d'inconstance & de contradictions. On le vit se livrer successivement aux diverses factions qui désoloient la France, & les abandonner aussi facilement pour se prêter aux desseins de la Cour dont il étoit le jouet. Las d'attendre, ou désespérant d'obtenir dans sa patrie un établissement conforme à ses desirs,

Liv. XII. An. 1584

& cédant à sa légereté naturelle, *il se* laissa engager à le chercher hors de France. Il passa en Flandre dans cette vue, y porta la guerre & ses malheurs, & y fut une nouvelle cause des révolutions les plus funestes. Du reste, les avantages de sa figure, & les qualités de son ame répondoient mal à sa naissance. Il étoit petit & mal-fait. Il avoit néanmoins de l'agrément & de la vivacité dans la physionomie; & il ne s'étoit pas toujours si mal comporté, qu'il n'eût quelquefois mérité des éloges. Il étoit bon, libéral, modéré dans ses plaisirs. Né avec du penchant pour le bien, il auroit pu le suivre, si ses flatteurs ne l'eussent corrompu. Il mourut au milieu des espérances les plus brillantes. Le Roi son frère ayant perdu tout espoir de lignée, il avoit droit de se promettre la plus haute fortune, en réunissant le Royaume de France à la souveraineté des Pays-Bas (23).

(23) Le portrait que de Thou fait de ce Prince, est conforme à celui que trace l'auteur de cette Histoire. Il n'en différe qu'en ce que cet Historien prétend que le Duc d'Alençon, quoique petit, étoit bienfait. Il mourut d'un

Il sembla que la vie du Prince d'Orange avoit été liée à celle du Duc d'Alençon. Celui-ci mourut au commencement de Juin ; & le Prince fut assassiné dans les premiers jours de Juillet. Un nommé Balthasar Serach (Gerard), jeune homme d'une naissance obscure, à qui la nature n'avoit pas refusé de l'esprit, s'étoit procuré des entrées chez le Prince, dont il étoit connu, dans le dessein de l'assassiner, & il s'y étoit particulièrement attaché à quelqu'un de ceux de ses domestiques qui possédoient sa confiance. Le Prince d'Orange étoit alors à Delft en Hollande. L'assassin ayant épié un moment favorable, & s'étant introduit dans la chambre du Prince, comme pour lui communiquer une affaire importante, lui tira un coup de pistolet

vomissement de sang causé, disent les uns, par le poison qui lui fut donné par quelque scélérat vendu à l'Espagne, & qui, suivant les autres, fut l'effet de l'excès d'exercice qu'il faisoit en montant à cheval. Il mourut tout simplement de chagrin, assurent un grand nombre d'Auteurs. Sa mauvaise conduite en Flandre, & le succès malheureux de sa perfidie, étoient bien capables de lui causer ces regrets dévorants, qui précipitent infailliblement au tombeau.

Liv. XII. An. 1584. 10 Juillet.

dans le côté, & le renversa mort, sans qu'il pût proférer une seule parole (24). Le coupable eut le temps de s'enfuir. Il avoit déja gagné le rempart pour se jetter du haut de la muraille dans le fossé, & le traverser à la nage, quand il fut joint par ceux qui le poursuivoient. Ils lui laissèrent la vie, & le remirent entre les mains de la Justice. Envain voulut-on lui arracher à force de tourments toutes les circonstances de son crime, & l'aveu qu'il lui avoit été commandé par l'Espagne, & qu'il se promettoit d'en être récompensé. Il dit qu'il ne s'étoit proposé d'autre récompense que celle du Ciel, & qu'en suivant des motifs de conscience, il

(24) Balthasar Gérard s'étoit introduit dans la Cour du Prince d'Orange, sous le nom de Pierre Guion, fils d'un Protestant puni du dernier supplice à Besançon, pour cause de Religion. Le Prince l'avoit envoyé en France avec le Seigneur de Schonneval, qui le renvoya en Hollande, porter la nouvelle de la mort du Duc d'Alençon. Le Prince frappé de trois balles dont le pistolet de l'assassin étoit chargé, eut néanmoins le temps de dire d'une voix mourante : « Mon Dieu, ayez pitié de moi & » de votre pauvre peuple. » L'assassin, après avoir eu le poing coupé, fut tenaillé, écartelé, & coupé en quartiers.

avoit prétendu se faire auprès de Dieu un mérite de cet attentat. Il fut condamné à périr dans les plus cruels supplices.

Ce fut ainsi que périt dans la cinquante-deuxième année de son âge le fameux Guillaume Prince d'Orange, né pour s'acquérir une vraie gloire, si content de sa fortune, il ne se fût pas livré aux mouvements de la plus vaste ambition. L'Empereur Charles-Quint & Philippe II l'avoient toujours traité avec la distinction qui étoit dûe à un Prince qu'ils regardoient comme leur premier vassal, & l'avoient comblé de bienfaits & de marques d'estime. Mais il obéissoit, & il vouloit régner. Il espéra de monter au rang suprême, en excitant des révolutions en Flandre, & il avoit effectivement si bien conduit ses projets depuis le commencement des troubles, que si la mort n'en eût coupé la trame, il est indubitable qu'ils alloient être couronnés en Hollande & en Zélande des plus heureux succès (25). Il réunissoit l'ap-

(25) L'ambition du Prince d'Orange n'enchaîna pas tous les suffrages dans son parti. On le blâma, dit Grotius, d'avoir usurpé dès le

plication, l'activité, la libéralité, le
Liv. XII. talent de la parole, la plus profonde
connoiſſance des affaires, à l'ambition,
An. 1584. à la fourberie, à l'audace, & à l'avidité. Il ſavoit parfaitement ſe plier à toutes ſortes de perſonnages; enfin, il avoit toutes les qualités bonnes & mauvaiſes qui accompagnent toujours la paſſion de dominer. Perſonne ne ſut mieux que lui ménager les eſprits, gagner les ſuffrages, ſe couvrir de prétextes, accélérer ou retarder les réſolutions, en un mot, ſaiſir plus habilement ſes avantages dans les aſſem-

commencement des troubles, l'autorité ſouveraine dans les Provinces les plus puiſſantes de l'union; d'avoir exigé du Duc d'Alençon, que content de porter le titre de Souverain, il lui en laiſſât l'empire; d'avoir oſé permettre qu'on intitulât les loix, & les autres actes publics de ſon nom; enfin, de n'avoir plus ſimplement exercé les fonctions de Gouverneur, mais de s'être arrogé les droits d'un maître. *At ubi patuit ſecreto conveniſſe ut Franciſcus, quamquam accepto Belgici principatu, in Hollandos Zelandoſque nullum, niſi nominis jus temporarium uſurparet, jam Arauſionenſis conſilii autor damnabatur, ut particeps dominationis, & qui ab initio motuum munitiſſimas gentes ſibi ſeponeret. Certe præſcriptum ejus nomen legibus & actis publicis: neque tunc prefectura ſed ſummum imperium penes illum fuit.*

blées publiques & les négociations particulières. Auſſi eſtimoit-on beaucoup plus ſa capacité dans le maniement des affaires d'Etat, que ſes talents pour l'art militaire. Il n'eut pas d'autre religion que celle qu'il étoit de ſes intérêts de ſuivre. Il naquit Luthérien en Allemagne. Il embraſſa la Religion Catholique lorſqu'il vint en Flandre. Au commencement de la rébellion des Pays-Bas, il favoriſoit toutes les nouvelles ſectes ſans en embraſſer aucune ; & ſi en dernier lieu il parut ſe décider pour le Calviniſme, c'eſt que ſes erreurs étoient les plus oppoſées à la doctrine de l'Egliſe Romaine, dont le Roi d'Eſpagne prenoit la défenſe.

LIV. XII.
An. 1584.

FIN du ſecond Volume.

TABLE DES MATIÈRES

Contenues dans ce second Volume.

A

D

E

Envoyé

F

G

Fin de la Table du second Volume.

ERRATA.

Pag. lign.

19 29, considérables, la cavalerie, *lisez* considérables, & la cavalerie.

114 21, la maladie, *lisez* sa maladie.

159 23, & autres objets, *lisez* & d'autres objets.

193 8, donnoit, *lisez* donnoient.

227 18, ne répondoit pas, *supprimez* pas.

258 6, de la Note, les empêchoient, *lisez* les en empêchoient.

318 18, de la Note, Valentiu, *lisez* Valentin.

